

Austr. 4^o 88 m

Mercey



Div. p. 585

/4

3. Yach / 10
cote

<36635287220015



<36635287220015

Bayer. Staatsbibliothek

F, EF, EE

TYROL.

TRENTE ET INSPRUCK.

LIBRAIRIE DE LA VILLE

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE
A. ÉVERAT,
16, rue du Cadran.

HISTOIRE ET DESCRIPTION
DES
PRINCIPALES VILLES DE L'EUROPE.

TYROL.

TRENTÉ,

PAR M. MERCEY.

A PARIS,
CHEZ DESENNE, LIBRAIRE,
10, RUE HAUTEFEUILLE.

1855.



A. P. 111.
CHAMBERLAIN, LIBRAIRE
DE LA BIBLIOTHEQUE

1875.

TRENTE.

PARTIE I. — HISTOIRE.

I.

COMMENCEMENTS DE TRENTE.

TRENTE RÉPUBLIQUE ECCLÉSIASTIQUE.

SAINT VIGILE.

Les historiens ne sont pas d'accord sur l'époque de la fondation de Trente et sur le nom de son fondateur. Les uns racontent que du temps de Tarquin-l'Ancien, le Celte Bellovèse conduisit dans l'Italie la première migration des peuples de la Gaule, ruina le grand empire des Étrusques, et, maître de tout le nord de la Péninsule, fonda Trente en même temps que Milan, Bergame, Vicence et Padoue. Les autres attribuent l'origine de cette ville à ces mêmes Étrusques, rejetés au sein des Alpes, auxquelles leur chef Rhétus a laissé son nom. D'autres enfin, sans remonter si haut, font bâtir Trente par Brennus et ses Gaulois. Disons avec le chroniqueur de Trente, Pincio, « que les Trentais ne peuvent guère connaître le véritable fondateur de leur ville et qu'ils doivent s'en consoler. » Ajoutons que, fondée par Bellovèse ou par Brennus, par les Gaulois ou par les Étrusques, toujours est-il que cette ville est des plus anciennes.

Quant au nom de *Trente*, sont-ce les trois torrents Fersine, Saletto et Persio qui coulent dans ses environs, ou les trois sommets des Alpes voisines qui s'élèvent comme trois dents au-dessus de ses murailles, ou

le trident du dieu Neptune auquel, dans l'antiquité, cette ville était consacrée, qui lui ont valu ce nom? Chacune de ces opinions est soutenue avec une chaleur digne de son importance, et les raisons que donnent leurs partisans nous ont paru si concluantes, qu'aujourd'hui nous ne pouvons douter que cette ville ne s'appelle TRENTE.

Trente est assise au pied de hautes montagnes, sur la rive gauche de l'Adige, *fameux entre tous les fleuves*, disait, il y a déjà quatorze siècles, le Goth Cassiodore. Ces montagnes, chaînon considérable qui joint les Alpes du Tyrol aux collines Euganéennes, resserrent ici la vallée de l'Adige et ne laissent entre leurs pentes escarpées qu'un étroit passage rempli en entier par le fleuve et par la ville. D'un bord à l'autre de la vallée se groupent pittoresquement ses vieilles et petites maisons à toits plats, ses palais de marbre, ses dômes blancs, ses clochers élancés et ses hautes murailles flanquées de grosses tours lombardes, crénelées à leur sommet et dominées par un vaste et antique château.

On ne retrouve point ici la physionomie allemande des autres villes du Tyrol. Trente est une ville toute méridionale que colore une lumière plus chaude, qu'illumine un ciel plus pur.

Ses vieilles murailles, couleur de bistre, dessinent leur masse sombre sur des groupes de maisons blanches, que le temps a veinées de teintes fauves et orangées; et si, de distance en distance, apparaît un palais ou une église à la façade rouge, c'est au marbre des monts du voisinage, et non à la brosse du badigeonneur qu'ils doivent cette couleur éclatante.

Ces vieilles murailles remontent aux anciens temps de l'histoire de Trente. Théodorick, roi des Goths, les éleva il y a quatorze siècles. Nous avons encore l'édit dans lequel ce roi barbare, maître de l'Italie et voulant fermer les portes du Midi aux autres barbares, qui, à son exemple, accouraient à la curée, fait un appel au dévouement des Feltrins, et, s'autorisant de la nécessité, leur enjoint de se rendre à Trente pour en édifier les murailles.

Les murailles de Théodorick ont vu passer bien des générations, les révolutions et les guerres les ont souvent ébranlées; aussi de nos jours reste-t-il à peine quelques traces de leurs antiques assises. Les Lombards avaient déjà remplacé les Goths dans leur enceinte lorsqu'elles furent renversées une première fois en partie par les Franks. Ces peuples, sous le règne de Hildebert II, roi d'Austrasie (*oster-rike*), envahissant

l'Italie pour la troisième fois, s'emparèrent de Trente, que ses habitants défendirent mal. Toute la vallée de l'Adige fut ravagée; une foule de bourgades, Tesana, Brentenico, Cembra, furent saccagées, et les vainqueurs évacuèrent le pays, emmenant en esclavage tous ceux des habitants qui purent les suivre.

A l'époque de ces désastres, Trente était au pouvoir de l'un des ducs lombards qui, à la mort de Cléphis, leur roi, s'étaient déclarés indépendants. Réunis un moment contre l'invasion des Franks, sous Autharis, ces ducs remuants ne tardèrent pas à se soulever de nouveau, s'appuyant les uns sur leurs garnisons lombardes, les autres sur la race conquise. Trente, repeuplée en partie par Agnello, son évêque, qui avait su toucher le cœur de Brunehilde, mère de Hildebert, et délivrer ses compatriotes, Trente commençait à respirer, quand Alachis, son duc, réparant la muraille de Théodorick et fortifiant le château, se souleva contre le roi lombard Pertharite, qui, cette fois, tenta vainement de la soumettre.

Alachis régnait à Trente sous le titre de duc, et s'était rendu fameux par ses exactions et sa tyrannie, lorsqu'il fut tué dans un combat.

Lorsqu'en 773 Charlemagne, entré en Italie, fit la conquête des états lombards, et, plus politique et plus heureux que Hildebert II, sut s'y établir solidement, Trente passa avec les autres villes lombardes sous la domination impériale. C'est vers ce temps, qu'à l'exemple des évêques de Brixen et de Salsbourg, l'évêque de Trente devient seigneur temporel de la ville, sous le protectorat de l'empire, entretenant avec son suzerain à peu près les mêmes relations que de nos jours le canton de Neuchâtel avec la Prusse. Et, comme l'autorité entre les mains d'un prêtre catholique ne pouvait être héréditaire, il s'établit à Trente un gouvernement viager, espèce de république ecclésiastique élective avec un chef à vie. Ce chef évêque était élu, il est vrai, par une oligarchie religieuse; mais enfin il était élu.

Ces oligarques, que les chroniqueurs appellent tantôt le Sénat de Trente, tantôt les Pères de Trente, *Senatus*, *Patres tridentini*, formaient une assemblée ou plutôt un chapitre de dix-huit membres ou chanoines, moitié nobles, moitié gradués; et, afin que l'influence impériale prédominât dans ce petit sénat, douze de ses membres devaient être Allemands et six seulement Italiens.

Ce chapitre choisissait le prélat entre les chanoines nobles. Ce prélat, seigneur spirituel et temporel, prenait le titre de prince de l'Empire, avait voix et séance aux diètes impériales, envoyait un délégué aux états du Tyrol, et payait sa part des contingents votés par ces assemblées.

Les revenus de l'évêque étaient considérables. Charlemagne, en fondant le petit état, s'était montré généreux, et les empereurs, ses successeurs, s'étaient plu à étendre ses domaines. Riva, Tramin, Levico, Cembra, Cavalèse, le val di Non, le val di Sol et le val Lagaris composaient la principauté dont Trente était la capitale.

Remarquons ici que l'autorité temporelle des évêques avait un caractère moins despotique que celle des ducs ou comtes lombards, étant moins militaire. Aussi le pouvoir approchait-il plus de la magistrature que de la royauté; et comme pour être quelque chose dans le gouvernement, il fallait d'abord entrer dans les ordres, en revanche, pendant plusieurs siècles, le peuple de la petite république eut voix consultative et souvent délibérative.

Les lois municipales avaient été acceptées et confirmées par l'évêque. Les autres lois étaient tantôt proposées par le peuple et confirmées par l'évêque, tantôt proposées par l'évêque et acceptées par le peuple. Le peuple, dans ces occasions, s'assemblait sur la place du Dôme, et après les discussions du forum, comme dans les démocraties antiques, acceptait ou refusait. Il en fut ainsi jusqu'à la fin du quinzième siècle; mais les évêques, qui plus d'une fois eurent peu à se louer de ce mode de délibération, profitèrent de ses abus pour empiéter sur l'autorité populaire; et enfin, après une guerre civile, dans laquelle ils restèrent vainqueurs, ils confisquèrent ces libertés à leur profit.

Mais voyons quels furent les commencements de l'épiscopat dans la ville de Trente. C'est à tort que les historiens attribuent sa fondation à saint Vigile (an 400). Hermagoras, le premier, prêcha le christianisme dans cette ville; Jovin y établit un évêché, et après lui saint Vigile y consolida la religion naissante, moins par ses prédications que par sa mort.

Vigile est le saint populaire de Trente. C'est le patron de cette ville. Son histoire est celle de tous les martyrs. Du fanatisme, de l'audace et une mort horrible!

Il y avait dans la campagne de Riva, près des bords de la Sarca et du lac de Garda, une statue de Saturne fort renommée dans le pays. Les

montagnards des Alpes voisines avaient coutume de sacrifier devant elle de nombreuses victimes; et cette statue colossale dominait toutes les vallées environnantes, à peu près comme de nos jours saint Charles Borromée aux rives du lac Majeur.

Vigile, prélat de Trente et chef naturel des chrétiens du pays, ne pouvait voir sans horreur une pareille idolâtrie; et toutes les fois que son ministère l'appelait du côté de Riva, et que, traversant les montagnes qui séparent la vallée de l'Adige de la vallée de la Sarca, il apercevait de loin la statue des païens, il avait peine à contenir son indignation et s'échappait contre elle en invectives et en anathèmes.

Un jour le fougueux prélat passant dans le voisinage de l'idole, en compagnie de plusieurs de ses disciples, chauds sectateurs de la religion nouvelle, vit quelques paysans qui se retiraient après avoir fait un sacrifice. Cette fois Vigile ne peut maîtriser sa sainte colère : — *Les gens qui adorent Saturne adorent le diable, s'écrie-t-il, et en lui sacrifiant ils sacrifient aux enfers!* Se jetant ensuite sur l'idole, il l'insulte, il la frappe; et ses compagnons, réunissant leurs efforts aux siens, l'arrachent de sa base et la précipitent dans la Sarca.

A cette vue, les païens indignés crient au sacrilège. Les montagnards accourent, enveloppent les chrétiens, se saisissent de Vigile, leur chef, l'entraînent sur le grand chemin, le jettent à terre; et là, ces féroces idolâtres, à défaut d'autres armes, déchirent avec leurs sabots la bouche qui a blasphémé, rompent les bras qui ont profané leur Dieu, et achèvent le malheureux en lui écrasant la tête avec leurs sandales ferrées.

Ceux des compagnons de Vigile qui avaient pu s'échapper, apportèrent à Trente la nouvelle de la mort du prélat. L'épouvante fut grande dans la ville. Déjà les Trentais, presque tous chrétiens, se voyaient assiégés par ces montagnards sauvages et se préparaient à une résistance désespérée; mais ceux-ci, satisfaits de la vengeance qu'ils avaient tirée du sacrilège, étaient rentrés dans leurs villages. Le corps du prélat, racheté par ses ouailles, fut ramené dans la ville en grande pompe. Salo et Brescia se partagèrent la terre rougie de son sang, et ses restes furent déposés dans l'église cathédrale de Trente, qui aujourd'hui porte son nom, et que lui-même avait consacrée à saint Gervais et à saint Protas, peu d'années auparavant.

II.

GUERRES DE TRENTE. — SES RÉVOLUTIONS.

HISTOIRE DE BELLENZANO.

De l'épiscopat de saint Vigile au règne des ducs lombards, et dans les siècles qui suivent, l'histoire de Trente n'est qu'une histoire d'évêques; une espèce de chronique sainte, pleine d'actions saintes, de saintes morts, de combats judiciaires et religieux, et de miracles plus ou moins avérés. On voit que cependant, tout en s'occupant du spirituel, les bons prélats ne négligeaient pas le temporel; chacun d'eux semble avoir à cœur d'agrandir le territoire de la petite république. L'un y joint Tobelino et son lac; l'autre Roveredo et son territoire; un troisième Garda, sur le lac du même nom. Aux saintes armes de la parole ils savent, à l'occasion, joindre des armes plus efficaces. Le casque remplace la mitre sur leurs têtes, et ils manient l'épée et la lance avec autant d'aisance que la crosse pontificale. Chacun d'eux veut faire ses preuves. Un jour c'est l'évêque Adalbert qui va combattre les gens de Castrobarco, et qui se fait tuer à la tête de ses ouailles, et qu'on canonise pour sa bravoure (1250); une autre fois, l'évêque Engnomus défend bravement sa ville contre les Véronais et leur tyran Ezzelino de Romano. Malheureusement la fortune lui est contraire. Maître de Bassano, de Marostica et du pays des *Sette comuni*, l'ennemi, en nombre supérieur, s'empare de la ville et la saccage. Tout le diocèse de Trente est ravagé. Cette fois encore les villes et les châteaux sont renversés, les villages incendiés, leurs habitants égorgés, et quand tout a passé par le fer ou par le feu, les vainqueurs se retirent chargés de butin. Car, nous le répétons ici, ces guerres de peuple à peuple et de ville à ville étaient des guerres de brigands. Dans cette anarchie du moyen âge, le vol à main armée était passé dans le code des nations. Abondance d'un côté, pauvreté de l'autre, étaient des motifs de guerre légitimes. Une ville était d'autant plus menacée qu'elle était plus riche.

Ces temps de désastres furent aussi des temps de troubles, et ces troubles amenaient de nouveaux désastres. Les citoyens de Trente, nous disent les chroniqueurs, étaient divisés en deux camps; chacun, songeant

à son intérêt particulier, négligeait l'intérêt commun, et il en était beaucoup qui, désireux de nouveautés, *rerum novarum cupidi* (le reproche, on voit, date de loin), ne songeaient qu'à mettre le désordre dans la cité. Il faut dire que l'historien qui se plaint de cet amour des citoyens pour les nouveautés écrivait dans le palais de l'évêque.

Affaiblie par ses divisions intestines, pillée par les Italiens, menacée par les Allemands, harcelée long-temps par Maynard, comte de Tyrol, contre lequel Henri, son infatigable et courageux évêque, a peine à la défendre, la malheureuse ville se voit à plusieurs reprises à deux doigts de sa ruine. Enfin, après l'avoir long-temps inquiétée, Louis de Bavière profite de son affaiblissement et de la simplicité d'Albert, un de ses évêques, qui croit la défendre avec les seules foudres de l'Église, et s'en rend maître sans coup férir.

Trente, dans son malheur, recourut aux empereurs, ses protecteurs naturels; mais les troubles de l'empire rendirent vaine cette protection, et ce ne fut qu'après un long asservissement que Rodolphe put restituer la ville à son évêque, qui le reconnut pour son suzerain.

La joie avait été grande lors du départ des Bavarois, et cependant, à peine rentrée sous l'autorité épiscopale, de nouveaux troubles agitent la petite république.

La cause première et générale de ces troubles est sans doute dans cette fermentation universelle des peuples de l'Europe qui distingue la seconde époque du moyen âge, l'époque de transition avec les temps modernes. Quant à la cause locale, elle ne tient pas à une différence de race, comme dans d'autres pays; ici la fusion est complète entre la race cisalpine et la race allemande: les évêques des deux nations gouvernent tour-à-tour, et, dans les séditions, les deux peuples marchent confondus; il n'y a pas ici de race dominante. Les troubles du Tyrol ne sont pas non plus de même nature que les mouvements des villes françaises; celles-ci ne se soulèvent contre leur supérieur, abbé, comte, évêque ou roi, que pour une liberté tout-à-fait matérielle: liberté de ne payer que certain subside, de disposer de ses biens, de vendre, d'acheter, de tester. Dans la conquête de leurs libertés municipales, leurs citoyens ne recherchent que le positif de l'indépendance, c'est-à-dire la sécurité des transactions et la sûreté des personnes. Ce but toujours en vue, ils marchent d'un pas lent et ferme à un affranchissement complet,

à une république bourgeoise, qu'empêchent à grand'peine les réactions du pouvoir ou des transactions qui satisfont les plus pressants de ces intérêts, et qui amènent la liberté des chartes communales.

Les villes italiennes, au contraire, les unes républiques de fait et jouissant en réalité d'une liberté étendue, les autres écrasées sous le joug de petits despotes capricieux et féroces, combattent, celles-ci par nécessité, pour briser ce joug, celles-là par chaleur de tempérament, par caprice d'imagination. La ville où le tyran domine, révoltée par quelques conjurés, chasse aujourd'hui son tyran pour en prendre un autre le lendemain. Celle qui au fond est déjà libre et qui se soucie peu que ses libertés réelles, liberté d'aller, de venir, de disposer, d'être maître chez soi, soient mieux garanties, se soulève par désœuvrement, par légèreté, par une sorte de besoin de mouvement tout-à-fait intellectuel. Remplis des souvenirs de la Grèce et de Rome, ses citoyens, hommes à imagination dramatique, bouleversent l'état, pour se dire libres comme on l'était en Grèce ou à Rome. Dans leur héroïque enfantillage, ils s'attachent plutôt aux apparences qu'aux réalités de la liberté. Au plus fort de la bagarre, l'œil fixé sur le passé, ils parodient les grands hommes de Plutarque, et, comme nous le verrons tout-à-l'heure, au milieu des dangers les plus pressants, ils se jettent à la tête des lieux communs d'héroïsme antique, et haranguent leurs partisans avec des lambeaux de Tite-Live et de Tacite.

Aussi la plupart des mouvements de ces villes italiennes, n'ayant pas leur origine dans des besoins profondément sentis, ne sont que des séditions passagères, et non pas des révolutions durables; une suite d'explosions soudaines, et non pas une lutte suivie. Écoutons plutôt ce récit des troubles de Trente dans le quinzième siècle.

Vers l'an 1418, un homme d'une grande fortune et vivement porté aux choses nouvelles vivait à Trente. Cet homme s'appelait Bellenzano. Entreprenant et plein d'audace, sous l'épiscopat d'Albert il avait, à plusieurs reprises, soulevé le peuple contre l'usurpateur Louis de Bavière, et il avait puissamment contribué à arracher la ville à sa domination.

Après la mort d'Albert, George ayant été choisi pour le remplacer, Bellenzano, impatient de toute autorité, et songeant peut-être à profiter des troubles de sa ville pour occuper lui-même le premier rang dans l'état, poussait les citoyens à la sédition en les conviant à la liberté. Il

assemblait ses partisans dans de secrets conciliabules, réchauffait leur zèle par ses discours, et il n'eut pas de peine à persuader à ces hommes, naturellement remuants, qu'une fois leur évêque chassé, ils seraient les seuls maîtres dans la ville. Le plan des conjurés fut bientôt arrêté. L'évêque George, ne soupçonnant rien, ne se tenait pas sur ses gardes; Bellenzano profite de son imprudente confiance. A un signal convenu, les conjurés envahissent le palais, se précipitent sur l'évêque, le chargent de fers et le jettent dans un cachot. Comme à la nouvelle de ce mouvement une grande agitation s'était répandue dans Trente, Bellenzano convoque le peuple sur la place publique, et là cet homme audacieux se présente avec un visage serein à la foule assemblée et la harangue avec chaleur.

« Maintenant vous voilà libres ! leur dit-il, maintenant il ne s'agit
» plus que de défendre votre liberté avec le même courage que vous avez
» mis à la recouvrer, la liberté qui seule plait à tous les hommes ! » Puis
il leur demande si eux, ces braves citoyens qui n'avaient pu s'habituer au joug du prince de Bavière, se seraient facilement résignés à subir la domination de plusieurs prélats qui semblent regarder leurs personnes comme un héritage qui leur est dû, et qu'ils se passent l'un à l'autre avec une insultante régularité. « Quoi ! ces chanoines, avec leurs
» bonnets de femme et leur bâton tortu et doré, nous causeraient plus
» d'épouvante que de farouches soldats allemands avec leurs casques
» de fer et leurs lances de fer !... Et cependant, si nous nous plaignons des
» énormes tributs que ces prêtres nous extorquent, nous sommes rebelles ;
» si nous nous soumettons et si nous portons le fardeau sans murmurer,
» nous sommes de bons citoyens. Ah ! comptez combien vous êtes et
» combien ils sont, et dites si c'était la peine de montrer tant de courage
» contre les ennemis du dehors pour être esclaves chez vous ! »

En terminant, Bellenzano répète au peuple que s'il a besoin, non d'un maître, mais d'un guide, mais d'un chef, il est prêt à se dévouer et à se mettre à sa tête. « Du reste, c'est à vous-mêmes, à vos suffrages
» communs d'établir ce qui vous convient. »

Ses paroles chaudes et pressantes, comme toutes celles des séditeux, plurent au peuple qu'elles flattaient. Sur-le-champ on élit un conseil de seize membres, lesquels choisissent Bellenzano pour chef et le chargent de l'administration du pays et de la direction des affaires. Une fois maître, Bellenzano, aveuglé par son orgueil et par le succès, ne tarde pas à se

livrer à des excès de pouvoir. Ceux qui avaient contribué à son élévation deviennent ses victimes aussi bien que ceux qui s'y étaient opposé; et il tourne contre le peuple les armes que le peuple lui avait données. *Cette misérable populace aime mieux qu'on la gouverne que gouverner elle-même*, répétait-il hautement; *celui qui sait et qui ose la mène où il veut*.

L'évêque était toujours dans les fers. Bellenzano n'avait pas encore osé le faire exécuter; mais regardant sa mort comme nécessaire à l'affermissement de son pouvoir et voulant y préparer le peuple, l'usurpateur fit d'abord trancher la tête à ses deux chambellans, jeunes gens d'un grand mérite et d'une haute noblesse; et, par un raffinement de barbarie dont les exemples ne sont que trop fréquents dans les mouvements révolutionnaires, il fit porter ces têtes toutes sanglantes dans la prison de l'évêque.

Les annalistes racontent la douleur du malheureux prélat, quand, tout-à-coup, au milieu d'une nuit profonde, il aperçut à la lueur des torches ces têtes pâles et souillées de sang. Il poussa un profond soupir, et, détournant les yeux d'un spectacle aussi affreux, il se montra plus affecté de la perte des siens que des horreurs de sa prison et du sort qui l'attendait. Sa douleur fut si vive et ses plaintes furent si déchirantes, qu'elles touchèrent le cœur d'un de ses geôliers; et bientôt, du fond de son cachot, le prélat put, avec l'aide de cet homme, dépêcher un message à Henri de Rottembourg, qui commandait dans la province. En apprenant le soulèvement de Trente et l'emprisonnement de l'évêque George, ce général rassemble quelques soldats; il écoute en frémissant le messager du prélat et dirige en toute hâte sa petite armée vers la ville.

Au bruit de son approche, les Trentais s'épouvantent, prennent les armes et courent à la place du palais, rendez-vous de leur milice. Les hommes les plus compromis s'y étaient déjà rassemblés. Leurs discours étaient pleins de violence; mais leurs visages pâles et leur contenance abattue témoignaient de leur peu de résolution. Le découragement croissait dans leurs rangs, quand Bellenzano, sortant du palais le casque en tête, l'épée au poing et le cœur plein d'une sorte de joie martiale, se précipite au milieu d'eux, et, s'adressant à ceux qui paraissent les plus ébranlés et s'efforçant de leur communiquer la confiance qui l'anime: « — Le préfet Henri de Rottembourg vient de ce côté, » leur dit-il d'une voix haute et ferme, « mais seulement avec une poignée de

» soldats ! Si vous m'en croyez , nous lui épargnerons la moitié du
» chemin. Je ne vous recommanderai pas de bien vous battre ; je vous
» connais , et je vous promets la victoire , si seulement vous mettez à
» défendre votre vie le même courage que vous avez mis à détrôner votre
» évêque. »

Puis, s'adressant au peuple assemblé, et, comme tous les oppresseurs, retrouvant à l'instant du danger quelques paroles de liberté :

« Hommes de Trente, » leur dit-il, « souvenez-vous que vous êtes
» libres, et n'oubliez pas que quelques hommes de cœur qui combattent
» pour la liberté sont plus assurés du succès qu'un seul qui combat pour
» l'empire!... »

Mais Bellenzano n'avait pas encore achevé sa harangue, qu'un grand bruit de trompettes se fait entendre aux portes de Trente. C'était l'ennemi qui donnait assaut à la ville. Les soldats de Rottembourg, couverts de larges boucliers, en cuir ou en airain, qui les abritaient contre la chute des pierres et de l'huile bouillante, et contre le jet des flèches, tentent d'escalader les remparts. Les Trentais tiennent bon et font pleuvoir sur les assaillants de gros quartiers de rochers lancés par des machines placées sur les murs du château. Mais ceux-ci jettent des échelles sur les fossés, les traversent bravement, coupent les chaînes des herses, abattent les ponts, pénètrent sous les portes et chassent les assiégés des murailles et des mantelets en bois derrière lesquels ils s'abritaient. Maîtres des remparts, ils rejettent leurs défenseurs vers le centre de la ville, incendient les maisons qui résistent, s'emparent des rues principales, et les plus audacieux poussent même jusqu'à la place du Dôme.

Tout le peuple s'y était rassemblé pour échapper au danger et pour être plus à portée d'implorer saint Vigile.

A la vue de l'incendie et de leur ville remplie d'ennemis, aux cris de triomphe des soldats de Rottembourg, et aux plaintes des blessés et des mourants, les Trentais, saisis de terreur, se répandent en malédictions et en sanglots. Partout, sur la place, dans le temple et dans les maisons voisines, partout on entend des cris d'effroi, des pleurs et des lamentations de femmes.

Bellenzano, la cause de tant de malheurs, aussi brave qu'il était coupable, n'avait pas perdu courage. Il avait barricadé les rues qui abou-

tissaient à la place; et, tandis que ses partisans les plus compromis et les plus décidés tenaient l'ennemi à distance à coups de flèches et de pierres, il essayait encore une fois de ranimer la confiance de cette multitude effarée, lui faisant honte de ses larmes et de ses terreurs. A celui-ci, il reproche sa poltronnerie; à celui-là, son ancien amour pour la liberté qu'il trahit; à tous la lâcheté avec laquelle ils se précipitent dans un esclavage plus redoutable mille fois que l'épée de leurs ennemis.

Mais voyant que tous ses efforts sont vains et que ces hommes terrifiés n'osent même plus prêter l'oreille à ses paroles, il rassemble un petit nombre d'amis dévoués, et à leur tête il se précipite au plus épais des soldats ennemis et en fait un grand carnage, jusqu'à ce qu'enfin, accablé par le nombre et préservé par miracle, il tombe vivant au pouvoir de ceux auxquels il demandait la mort à grands cris.

Conduit devant Rottembourg, Bellenzano dédaigna de répondre à ses questions. Henri le fit conduire sur la place publique; et là, en présence de tout le peuple, il ordonna au bourreau de lever la hache sur la tête du rebelle. Bellenzano restait impassible, lorsqu'enfin, après un long intervalle, le bourreau, à un signal du vainqueur, laissa tomber la hache et lui trancha la tête d'un seul coup.

Telle fut la fin de cette révolte populaire et de la funeste et rapide domination de Bellenzano.

La mort de l'usurpateur n'amena pas la réintégration de George sur le trône épiscopal. Frédéric, duc d'Autriche (à l'instigation duquel plusieurs chroniqueurs laissent entendre que Bellenzano avait agi), sous prétexte de le venger, envahit le Trentin. George, cette fois, s'enfuit en Allemagne, emportant avec lui les vases sacrés. Les Trentais, laissés à eux-mêmes, n'eurent pas de peine à faire leur paix avec Frédéric, qui, touché de commisération à la vue des ruines de cette malheureuse cité, promit avec bonté à ses députés, arrivés pieds nus devant lui, que désormais le duc d'Autriche serait leur protecteur.

Mais à cette époque ce même Frédéric était déposé par le concile de Constance, irrité contre lui de l'aide qu'il avait apportée à la fuite du pape Jean XXIII. George cette fois fut réintégré. Mais il ne voulut pas rentrer dans la ville rebelle, et il mourut du poison en exil, disent les chroniqueurs.

— Sous George II et pendant le règne de ce Sigismond, qui, s'il faut en croire les mêmes historiens, ramena l'âge d'or dans le Tyrol, l'esprit remuant des habitants de Trente suscita de nouveaux troubles. La disette, la guerre extérieure et tous les fléaux qu'elle entraîne, fondent tour-à-tour sur la malheureuse ville. L'herbe croissait dans ses principales rues, rapporte l'historien Pincio ; et, à voir les Trentais, on eût dit des exilés et non des citoyens.

Le fameux Léonard Arétin, qui vers ce temps traversait le pays de Trente, pour se rendre au concile de Constance auprès du pape Jean XXIII, nous en a laissé, dans une lettre à son ami Poggio, une description curieuse, qui témoigne de l'état de misère, d'anarchie et de terreur dans lequel vivaient ces habitants.

« Le pays que nous parcourons, » lui écrit-il, « est certainement al-
» pestre et magnifique, et les torrents, par leur murmure et par la vio-
» lence avec laquelle ils bondissent au fond de l'abîme, semblent vouloir
» imiter les habitudes fières et sauvages des peuples qui vivent sur leurs
» bords. Il y a des endroits où du chemin on voit le ciel, là-haut, comme
» à travers une déchirure de la terre. Un enfant, posté là, et faisant
» rouler des pierres, tiendrait tête à toutes les forces de l'Allemagne et
» de la France réunies.

« Au sortir de ces défilés, on arrive à Trente, ville que sa position
» rend assez agréable et qu'un beau fleuve arrosé de ses eaux.

« On s'étonne, à juste raison, d'entendre ses habitants parler ceux-
» ci allemand, ceux-là italien, selon qu'ils habitent le nord ou le midi
» de la ville.

« A peu de distance de Trente, les usages des Barbares (*Barbarorum*
» dit le prélat italien) qui habitent ces montagnes nous causèrent une
» grande frayeur. Imaginez que sur toutes les roches qui dominant le
» fleuve, on a bâti un grand nombre de châteaux. C'est là que demeu-
» rent les nobles du pays ; et, lorsque, de loin, ils aperçoivent des étran-
» gers, ils se tiennent prêts ; ils guettent le moment où ceux-ci passent
» aux pieds de leurs murailles, et tout-à-coup les sons éclatants du cor
» partent des tours ; et des soldats, en aussi grand nombre qu'ils peu-
» vent, hérissent leurs remparts, poussant des cris de guerre et des
» hurlements barbares.

« Il n'est pas d'homme, quelque courageux qu'il soit, qui n'éprouve

» une vive terreur en entendant ces cris, surtout dans ces lieux sauvages,
 » qui semblent créés pour servir de retraite à des brigands.

» Et cependant on nous assura que les habitants de ces châteaux avaient
 » recours à cet usage barbare comme au moyen le plus efficace d'écarter
 » leurs ennemis, en leur prouvant qu'ils sont prêts à se défendre. Mais
 » moi, en entendant ces cris et en trouvant ces gens toujours sur leurs
 » gardes, je voyais bien que je cheminais sur une terre peu hospita-
 » lière. »

III.

SAINT SIMONIN ET LA PERSÉCUTION DES JUIFS.

GUERRES CONTRE LES VÉNITIENS.

ROBERT SAN-SEVERINO.

MOEURS DES TRENTAIS AUX QUINZIÈME ET SEIZIÈME SIÈCLES.

Durant ces jours de désordres et de calamités, l'esprit des hommes s'endurcit, les cœurs se ferment à la pitié; au fanatisme politique se joint le fanatisme religieux; à d'odieuses superstitions succèdent d'atroces vengeances; l'horreur des crimes est effacée par la férocité des supplices; et le peuple, ses prêtres et ses magistrats, semblent, au milieu des plus exécrables réactions, n'avoir plus d'énergie que pour faire le mal, de religion que pour maudire et de glaive que pour immoler.

Ces réflexions ne sont que trop justifiées par les récits que nous font les chroniqueurs de la persécution des juifs, provoquée, soit par l'ignoble superstition de ces malheureux, soit par l'avidité politique des chefs de la ville, peut-être par ces deux causes réunies. La mort du jeune Simon en fut le prétexte; et le récit de ces horribles scènes, plein d'une naïveté qui fait frémir, nous donne une idée assez précise de l'état des mœurs des Trentais vers la fin du quinzième siècle.

Le petit Simonin, disent les chroniqueurs, était fils d'un cordonnier de Trente qui s'appelait André, et de Marie, sa femme. André habitait la rue qui conduit de la porte San-Lorenzo au palais de l'évêque, et, dans la même rue, se trouvaient plusieurs familles juives dont les

maisons se touchaient. Angelo, Tobias et Samuel étaient les chefs de ces familles.

Un vieillard sombre et sauvage, à la chevelure hérissée, à la barbe inculte et pendante, et qui avait nom Moïse, vivait dans la maison et avec la famille de Samuel. Cet homme, d'une physionomie repoussante, était l'orgueil des juifs. Ils le regardaient comme un prophète, et publiaient hautement que, lorsque l'esprit saint le possédait, Moïse prédisait le jour et l'heure de la venue de ce Messie qu'ils attendent si follement.

On était au temps de la passion. Le 12 avril 1475, premier jour de la sainte semaine, les Hébreux se rassemblent dans la maison de Samuel, qui leur servait de synagogue, et où, selon leur coutume, ils se proposaient de manger l'agneau pascal.

Tout en apprêtant le repas, ils causaient entre eux; quand tout-à-coup Moïse, regardant autour de lui d'un air mystérieux, et parlant à demi-voix : *Dans ce saint repas de la veille de la fête (parasceve), dit-il, je vois des viandes en abondance, et cependant il y manque quelque chose. — Que veux-tu dire, et que manque-t-il à notre repas?* lui demandent ses voisins. Mais le vieillard baissa les yeux et se tut. Tous les assistants avaient entendu ces paroles; gardant le silence, ils réfléchissaient au sens qu'il fallait leur donner; et tous, par une sorte d'accord tacite, soupçonnèrent bientôt que c'était du sacrifice d'une victime humaine que le vieillard avait voulu parler.

Cette première pensée de meurtre s'était à peine glissée dans leurs cœurs, que déjà le projet d'enlever un enfant aux chrétiens et de l'égorger dans leur synagogue était arrêté. Ils voulaient arroser de son sang les pains azymes qu'ils devaient manger dans la cérémonie de leur jubilé (joël), qui tombait cette année-là. Le lendemain, Tobias, qui avait le plus de relations avec les chrétiens, est choisi par les juifs pour enlever l'enfant. Quand le soir fut venu, Tobias sortit seul, et, tremblant comme un criminel, il parcourut la ville, cherchant de l'œil sa victime. N'ayant rien trouvé, il revenait lentement à la synagogue, quand il vit un tout petit enfant assis sur un tas de bois devant la porte de son père. Cet enfant, à peine âgé de trois ans, était d'une parfaite beauté. La rue où il se trouvait était peu distante de la maison des juifs, et le jour baissait. Tobias regarde de tous côtés, et, bien assuré que personne ne venait et qu'il ne pouvait être aperçu, il s'approche en souriant de la victime,

la flatte de la voix, la caresse de la main. L'enfant, sans défiance, prend cette main que le juif lui tendait paternellement, et se laisse emmener volontiers d'abord; puis, comme il refusait de s'éloigner davantage, le juif l'entraîne violemment, étouffe ses plaintes et ses sanglots, et bientôt le jette dans la fatale maison, à la merci de ses compatriotes.

Vers le milieu de la nuit les juifs s'assemblèrent dans leur synagogue. Moïse, le premier instigateur du crime, y apporte l'enfant. On le dépouille de ses vêtements, on l'attache vivant sur la croix, on lui ouvre les veines, on déchire en lambeaux sa chair palpitante, et, jusqu'à ce qu'il ait expiré, on le couvre de la tête aux pieds d'une infinité de petits coups d'aiguilles, afin que le supplice de la victime chrétienne soit plus lent, et que l'on puisse recueillir le sang jusqu'à la dernière goutte.

Le lendemain un bruit vague, qui attribuait aux Hébreux l'enlèvement de l'enfant de Simon le cordonnier, se répandit dans la ville, et le peuple, ameuté par le père, s'attroupa devant la maison du prélat Jean, quatrième du nom, en criant vengeance. Les juifs entendant ces cris, s'effraient et cachent le cadavre de l'enfant dans un de ces trous profonds qu'ils ont coutume de creuser dans les caves de leurs maisons pour y enfouir leur or. Toute la journée du vendredi se passa en recherches de la part des magistrats sans que l'on pût rien découvrir. Le jour du sabbat, les juifs voyant que, loin de s'apaiser, la fureur du peuple croissait d'instant en instant, crurent s'assurer du secret en jetant le corps de l'enfant dans un ruisseau dont le lit voûté passait sous leur maison; mais ce ruisseau, *impatient de son fardeau sacré* (je copie la chronique), ne voulut pas ensevelir un si grand crime, et, à sa chute dans l'Adige, il rejeta le cadavre sur la rive, où des passants le recueillirent.

Jacob Spaur était le préfet de la ville et Jean de Sala le préteur. On leur apporte le cadavre; et comme les innombrables blessures qui le couvraient témoignaient assez évidemment du crime des juifs, les magistrats se transportent aussitôt dans leur demeure. Après de longues recherches, on découvre enfin sur le pavé quelques traces de sang, et la torture finit par arracher aux coupables l'aveu de leur crime.

Alors ce fut dans toute la foule une effroyable clameur : A mort ces Hébreux ! à mort la race maudite ! la race *qui a tout l'or* ! la race à la férocité de laquelle l'enfance même ne peut échapper ! Le préteur Sala et les notables

de la ville s'assemblent comme dans les jours de crise, et, cette fois, leur délibération animée n'a pour objet que de déterminer le genre de supplice que l'on doit infliger aux coupables. On n'en trouve point d'assez cruels. La pendaison et le crucifiement sont proposés et rejetés comme trop doux. Enfin, pour mettre un terme à l'abominable discussion, on se décide à établir diverses catégories de supplices. Les juifs les plus jeunes et les plus vigoureux sont attachés à des branches d'arbres que l'on a rapprochées avec effort de la terre, et qui, en se relevant tout-à-coup, avec une élasticité terrible, emportent chacune leur portion de cadavre. D'autres sont liés la tête en bas à la queue de chevaux fougueux, et traînés, au milieu des moqueries et des hurlements de la populace, jusque devant le palais où on les écartelle. Ceux-ci sont enterrés vivants; ceux-là, conduits de rue en rue, fustigés par le bourreau à chaque carrefour, sont cloués ensuite sur la croix et suspendus la tête en bas au milieu de chiens affamés qui, bondissant vers leurs têtes rapprochées du sol, déchirent à belles dents leurs joues, leurs oreilles et leurs yeux! Le reste de ces malheureux fut exilé du pays et tous leurs biens furent confisqués. Ces horribles détails ne semblent-ils pas appartenir aux annales d'une peuplade de sauvages? et cependant voilà où en était la civilisation à Trente et dans les trois quarts de l'Europe à la fin du quinzième siècle.

Le petit Simon fut canonisé par Grégoire IV, d'autres disent par Sixte IV, sous le nom de saint Simonin. J'ai vu, dans une des églises de Trente (Saint-Pierre) le bistouri, les pinces et les aiguilles qui servirent à supplicier ce saint de vingt-neuf mois; j'ai vu les aiguières dans lesquelles les juifs, dit-on, recueillirent son sang, et cependant je doute encore. J'hésite à croire ces horreurs, dont l'aveu n'a été arraché qu'au milieu des supplices. Dans ces temps barbares, l'histoire de l'enfant martyrisé par les juifs se trouve, il est vrai, répétée dans vingt villes différentes; mais le plus grand crime des juifs, et celui qui, du dixième au quinzième siècle, leur attira tant de persécutions, n'étaient-ce pas leurs richesses? *Cette race qui a tout l'or!* criaient les peuples ameutés; et, à cette époque, il n'y avait pas un code dans toute l'Europe où la confiscation fût abolie.

Dans les dernières années du quinzième siècle, aux désordres intérieurs et à la proscription des juifs succèdent les guerres extérieures. Car, jusqu'au milieu du seizième siècle, Trente ne dut au protectorat de l'Au-

triche que le droit assez onéreux de partager sa mauvaise fortune. A chacune des guerres fréquentes de l'Empire contre les Italiens et les Français, cette malheureuse ville, placée en première ligne du côté de l'Italie, vit son territoire envahi et ses vallées ravagées, et plus d'une fois, ses citoyens, du haut de leurs murailles, virent parader sur les monts du voisinage les armées lombardes et vénitiennes.

Aussi comme dans les premiers temps de son histoire ses prélats manient-ils indifféremment la crosse ou la lance! Lors de la grande invasion des Vénitiens, commandés par Robert San-Severino, en 1487, nous voyons l'évêque Uldaric III se jeter dans les défilés de la montagne, à la tête de quelques soldats, et faire face à l'ennemi jusqu'à ce que Sigismond de Tyrol, instruit du danger de la ville amie, ait dépêché à son secours l'Alsacien F. Kappler avec un corps d'Allemands. Ce renfort arriva au moment où les Vénitiens, retenus par le château de Pietra, hésitaient, ne sachant s'ils devaient lui donner assaut ou le tourner, passer l'Adige et se jeter sur Trente.

On délibérait sur ce sujet, quand tout-à-coup Marc San-Severino, fils de Robert, impatient de ces lenteurs, s'avance sur le front de son armée, entre les deux camps, et, brandissant sa lance d'un air de menace, il défie la troupe ennemie. A cette vue, le comte Jean de Sunnenberg, un des Allemands nouvellement arrivés, ne peut contenir son indignation, et piquant vers Marc, il le provoque à un combat singulier. Le défi est accepté, et le combat a lieu en présence des deux armées rangées en bataille. Du premier choc Jean de Sunnenberg est jeté à terre et tombe sur le dos, embarrassé dans sa cuirasse et dans ses armes pesantes. On le croyait perdu. Le Vénitien, le genou appuyé sur sa poitrine et le contenant de la main gauche, cherchait avec la pointe de son épée à le frapper sous l'aisselle ou dans le flanc, les seuls points vulnérables chez ces hommes de fer, quand Sunnenberg, sans se relever, saisit sa dague affilée, et la glissant sous la chemise de mailles de son adversaire, arrive au défaut de la cuirasse, et l'enfonce jusqu'à la poignée dans le ventre de San-Severino, qui se rejette en arrière et tombe mort sur le coup, vaincu par celui dont il se croyait le vainqueur. Les deux armées étaient en présence. A la vue de cette catastrophe, elles se précipitent l'une sur l'autre; les Vénitiens pour venger le fils de leur général, les Trentais exaltés par la victoire de Sunnenberg. Un combat terrible s'engage; et bientôt les

archers allemands jettent le désordre dans les rangs des Vénitiens, qui se précipitent vers l'Adige, où beaucoup trouvent la mort. Robert San-Severino lui-même, entraîné par les fuyards, s'élance avec son cheval dans le fleuve; mais le fer de son armure pesante l'entraîne au fond de l'eau, et il se noie.

A la suite de leur victoire, les Trentais et les Allemands firent dans la ville une entrée triomphale, portant les étendards vénitiens et le cadavre de San-Severino; le lendemain ce général fut enseveli avec de grands honneurs, et l'on voit encore, dans l'église de Saint-Vigile, son tombeau en marbre noir, surmonté de sa statue dans le costume militaire de l'époque.

Cette guerre eut pour résultat de rendre à l'avenir les Vénitiens plus circonspects. Leurs excursions furent moins fréquentes, et les historiens trentais attribuent même au souvenir de cette victoire l'hésitation qui empêcha Trivulce de se rendre maître de leur ville, quand, à la tête des Vénitiens et des Français, il fit sur Maximilien I^{er} la conquête du Bas-Adige et du Frioul.

A partir de cette guerre de 1508, Trente retrouve une paix durable. Cette paix, en se prolongeant, amène des mœurs plus douces. Peu à peu la ville tyrolienne perd de sa rudesse montagnarde; et, voisine de l'Italie, elle lui prend sa civilisation et ses arts. Des palais s'élèvent ornés de portiques, de colonnes et décorés de tableaux et de marbres précieux. Les églises sont embellies; et, détournée du roc vif d'où elle jaillissait, et emprisonnée dans des canaux de marbre qui la rendent à la ville, une eau plus pure arrose des rues plus spacieuses.

Un homme d'une grande énergie et d'une habileté rare, Bernard Clés, devenu évêque de Trente en 1514, précipitait ce mouvement de civilisation, qu'il regardait comme profitable à son pouvoir. Il s'appliquait à adoucir les mœurs agrestes du peuple qu'il gouvernait, prévenant ses désirs, satisfaisant ses besoins, trompant ses caprices de liberté, et s'efforçant d'amortir, par le bien-être et le repos, cette fougue de sauvage indépendance qui, plus d'une fois, avait mis en péril l'autorité de ses prédécesseurs, et contre laquelle lui-même eut une dernière et terrible lutte à soutenir.

Et d'abord il veut que son avènement soit une grande fête populaire. Durant plusieurs jours, des tables sont dressées sur les places de la ville;

le vin jaillit des fontaines publiques; des arcs de triomphe et des reposoirs couverts de fleurs s'élèvent dans les rues principales, où coulent des liqueurs embaumées. Les chants, les danses, les spectacles et les combats simulés remplissent l'intervalle des festins.

« Sur le gazon de l'une des prairies que traverse l'Adige, ajoute le chroniqueur Pincio, on avait dressé de grandes tables sur lesquelles se succédaient des mets si variés qu'il serait impossible de les décrire. Oiseaux domestiques ou étrangers s'y pressaient en longues troupes, et les animaux des forêts, chamois, biches et cerfs, y étaient servis entiers et rôtis. Les principaux de la ville étaient assis à une table de cyprès, magnifique ouvrage de marqueterie, sur laquelle étaient figurées les images des empereurs et des hommes savants de l'antiquité, tels qu'Apollodore, Gorgias, Chrysippe, Berosé et Amphyon. »

Le même chroniqueur rapporte les conversations que tenaient entre eux les convives. Ces conversations peignent les mœurs, les habitudes et les passions des hommes au commencement du seizième siècle. « Tout en banquetant, nous dit-il, les uns racontaient comment autrefois ils avaient été reçus courtoisement par l'empereur Maximilien; d'autres comment ils s'étaient échappés de leur prison au travers des gardes armés. Le plus grand nombre s'entretenaient, avec un plaisir plus vif encore, des réduits secrets des forêts, de la course des chiens et de toutes les aventures de chasse si intéressantes, et qu'ils estimaient plaisir de roi. Il y en avait qui donnaient la préférence à la science des lettres sur la science des armes. D'autres prétendaient que la seule religion du Christ était digne d'une sainte étude. Quant à ceux qui avaient vieilli dans l'administration des villes, ils parlaient du gouvernement des états, estimant qu'il était plus beau de fonder les lois que de tuer les hommes. De là ils passaient à la philosophie, s'entretenant de Socrate, de Platon et de Salomon; de Salomon, qui cependant avait jugé la philosophie la pire occupation des hommes!... Revenant ensuite à Platon, ils redisaient, au milieu du silence et de la profonde attention des convives, ce que ce sage avait pensé de l'univers. N'était-ce pas lui qui prétendait que le monde était un animal intelligent, les astres des animaux divins, et que l'ouvrier ou le père d'un si grand travail était bien difficile à trouver.

« C'est ainsi qu'ils parlaient entre eux, prenant plaisir, les uns à montrer ce qu'ils savaient, les autres à les écouter; et pendant ce temps des

hommes invisibles, cachés dans le feuillage des arbres, chantaient des airs comme des oiseaux. »

Ces fêtes de la ville de Trente, ces repas publics, servis sur l'herbe au bord de l'Adige, et les conversations de ces barbares du seizième siècle, ont, ce me semble, quelque chose de plus moral et de plus élevé que les fêtes populaires de nos jours. L'homme était plus grossier, mais plus désireux de savoir. Les esprits étaient plus simples et plus sauvages, mais ils avaient un fond de curiosité intelligente que depuis ils ont perdu. Les mœurs étaient plus rudes, mais plus franches et moins également corrompues; et quand on écoute les discours naïfs de ces sages du temps; quand on voit ces hommes de fer, ces hommes vivants au jour le jour, au milieu du fracas des armes et des intrigues de la politique, quand on les voit possédés d'un incroyable besoin d'apprendre et d'une vraie curiosité d'enfant pour tout ce qui est science ou travail de l'esprit, on comprend que l'on est arrivé aux dernières limites de la barbarie et de la civilisation du monde ancien et du monde nouveau.

IV.

LA GUERRE DES PAYSANS. — ANARCHIE DE TRENTÉ.

LE GOUVERNEMENT ÉPISCOPAL A LE DESSUS ET RUINE L'ANCIENNE CONSTITUTION.

BERNARD CLÉS.

Du quatorzième au seizième siècle, une lutte acharnée signale le passage des idées anciennes aux idées nouvelles, lutte matérielle qui d'ordinaire accompagne les crises morales, et qui a successivement pour théâtre les divers états de l'Europe.

Il est curieux de retrouver dans ce canton détourné des Alpes, dans ce petit pays de Trente, le contre-coup de cette grande guerre sociale dont la Jacquerie, les insurrections flamandes, les combats des Hussites, et enfin l'émancipation des cantons suisses sont les accidents les plus signalés.

Les révoltes simultanées des paysans de la Souabe, de la Franconie, de Salsbourg et des vallées de l'Adige, semblent les dernières secousses de ce tremblement prolongé qui agite le vieux sol féodal. La réforme vient ensuite qui absorbe les principes de l'agitation populaire, qui déplace le mouvement et le régularise en le déplaçant.

Le succès de la révolte des Suisses avait frappé vivement les esprits de ces paysans du Tyrol, habitant les Alpes comme eux, et comme eux soumis au joug des barons. Les hommes de Salsbourg et de Trente voulaient être libres comme leurs voisins de Coire et d'Appenzel. Mais, moins endurcis au métier des armes, moins constants dans leurs désirs, moins mûrs pour la liberté que les pâtres de l'Helvétie, leurs efforts durent échouer contre les résistances du pouvoir; et si le nombre et une violente et première impulsion leur assurent un moment la victoire, n'ayant ni la conscience de leurs droits, ni confiance en leurs forces, ils ne savent pas en profiter. L'incendie, la ruine et les vengeances atroces signalent leur triomphe; pareils à des sauvages qui envahissent un champ avant la moisson, ils détruisent et ne récoltent pas!

— Vers le milieu de l'an 1525, Bernard Clés étant toujours évêque de Trente, et Christophoro Toro préfet de la ville, une sourde agitation se manifesta tout à coup dans la campagne et sur l'une et l'autre rives de l'Adige. Méran, Bolsano et Brixen étaient dans l'attente de grands événements. D'étranges rumeurs couraient le long des vallées de *Sol* et de *Non*, et le Winschgau et le pays de Cembra étaient pleins de mouvements extraordinaires. De secrets émissaires, arrivés de contrées lointaines, de la Souabe, de la Franconie et des bords du Rhin, annonçaient dans ces vallées que toute l'Allemagne s'était soulevée contre ses princes, que partout les paysans étaient les maîtres, qu'ils ne payaient plus de dîmes, qu'ils jouissaient des droits de chasse et de pêche, et qu'enfin ils récoltaient pour eux. Ces envoyés mystérieux engageaient les hommes du Tyrol à imiter leurs frères de l'Allemagne, à se délivrer comme eux de leurs oppresseurs et à faire cause commune avec eux.

Les gens de la campagne, esprits simples et grossiers, prêtaient une oreille avide à ces récits merveilleux. Réunis, la nuit, dans les rochers et dans les bois, autour de ces étrangers, ils s'exerçaient au maniement des armes, s'excitaient l'un l'autre, disant que leur temps était arrivé, qu'il fallait faire comme les Souabes et les Franconiens, renverser le gouvernement des nobles et des épiscopaux qui, depuis si long-temps, tenaient la ville, les châteaux et les bourgs en leur pouvoir. Ceux-ci détruits, on établirait un état populaire où ces nobles de naissance ne seraient plus que les égaux du menu peuple.

Bernard Clés était en Allemagne auprès de Ferdinand, frère de Charles-

Quint, alors en Espagne avec son prisonnier François I^{er}. Bernard Clés, à la nouvelle de ces troubles, vit d'un seul coup d'œil toute l'étendue du péril. Craignant d'arriver trop tard, il se jette sur un de ces chevaux de poste qu'un ancien établissement des empereurs avait disposés en relais sur les routes militaires de l'Allemagne et de l'Italie, et, passant les Alpes d'un seul trait, le prélat vigilant arrive à Trente en courrier.

Au moment où il entrait dans la ville, il rencontra George Frunsperg, officier allemand, qui, avec une petite troupe de soldats, revenait des guerres du Milanais, tout fier encore d'avoir contribué pour sa part à la défaite du roi François I^{er}. Clés l'arrête, le prend à son service, et Frunsperg et ses braves partisans sont chargés de la défense de la ville.

Il était temps, car toute la campagne courait aux armes. Des vins du Trentin, que les gens du prélat voulaient faire passer en Allemagne, avaient causé le soulèvement. Des hommes de corvée et trois cents chariots étaient commandés pour transporter ces vins de l'autre côté du Brenner. Saint-Michele, Tramin, Meran et Bolsano refusent de fournir leur contingent et s'opposent au départ des plus dociles. Les paysans s'a-meutent, s'échauffent, s'arment; l'incendie s'étend de proche en proche; bientôt toute la vallée de l'Adige est en feu, et Trente est menacée par les insurgés, qui viennent camper sur les collines les plus rapprochées de ses murs. Frunsperg jugea aussitôt qu'il ne pouvait se maintenir dans la campagne, et concentrant sa petite armée dans la ville, il en occupa les murailles et le château. L'évêque Clés, dans ce moment, était à Riva, sur le lac de Garda, où il pressait l'arrivée d'un secours d'Italiens.

Le péril était grand. Frunsperg dispose ses troupes le long des remparts et convoque dans la citadelle une assemblée des notables du pays, pour aviser avec eux aux moyens de préserver la ville, des entreprises des ennemis du dehors, et en même temps de contenir ses habitants. Trente, en effet, renfermait dans son sein beaucoup de citoyens mécontents. Enhardis par les événements, ils s'assemblaient sur les places publiques et se répandaient en discours séditieux : « Si le mal est si grand, » disaient-ils, cela tient au luxe des nobles et des magistrats que nomme » l'évêque. Tandis que les paysans et le peuple meurent de faim, eux ils vivent d'une manière royale !... Pourquoi ces nobles, tout-puissants dans » la cité, prenaient-ils plaisir à jeter dans les cachots de malheureux » paysans dont les travaux nourrissent la ville ?... Pourquoi les bons ci-

» toyens étaient-ils repoussés comme des malfaiteurs et exclus des emplois
» publics?... Pourquoi les notaires et les avocats, ministres d'iniquités,
» leur faisaient-ils avec leurs misérables plumes des blessures plus mor-
» telles que les soldats allemands avec leurs piques ferrées?... Le gou-
» vernement populaire est le meilleur des gouvernements, s'écriaient-
» ils en achevant, renversons donc les chefs actuels et tous ces épisco-
» paux ! »

Les hommes désireux de tout changer applaudissaient à ces paroles. Des émissaires du peuple se concertent avec les paysans qui, à leur instigation, s'approchent de la ville. Pendant ce temps, trop faibles pour résister ouvertement, les évêques dissimulent. Ils tiennent aux séditeux des discours accommodés à la circonstance, admettent leurs députés à l'assemblée des notables, et promettent d'avoir égard à leurs réclamations.

Mais il était trop tard. Déjà les Trentais soulevés avaient envahi le palais. « Que tous les citoyens s'occupent de ce qui les intéresse tous ! » répètent-ils, et, séance tenante, ils nomment des consuls qui, assistés de seize hommes de leur choix, pris dans le parti populaire, gouverneront désormais la ville. Ce gouvernement, tout démocratique, sera contrôlé par trois tribuns du peuple jouissant d'une autorité illimitée. On voit que le souvenir des républiques anciennes présidait encore à ce mouvement. Grâce à ces changements, que les évêques ne regardaient que comme des concessions temporaires, la tranquillité avait reparu, quand tout-à-coup des paysans soldés, à ce que l'on assure, par des habitants de la ville, s'approchent de la porte de Brixen et attaquent à l'improviste le poste qui la défendait. Les soldats font feu sur les assaillants et tiennent bon. Au bruit du combat, la populace s'ameute de nouveau; et, voyant les Allemands occupés contre l'ennemi du dehors, court aux maisons des chanoines qu'elle incendie, et aux magasins publics qu'elle pille. Le désordre le plus affreux règne alors dans la ville, attaquée au dehors par les paysans, saccagée à l'intérieur par ses propres habitants.

Cependant, sur le soir, les paysans, n'ayant pas réussi dans leur attaque, se retirèrent en désordre. Les soldats, restés seuls et craignant la trahison des Trentais, ne quittèrent pas le rempart, gardant les portes de manière à interrompre toute communication avec le dehors. Le lendemain, Frunsperg, toujours maître des murailles et du château, menaçait la ville

d'une entière destruction si elle ne rentrait immédiatement dans le devoir. Craignant les menaces du terrible Allemand, et voyant que les paysans ne bougeaient plus, les Trentais firent leur soumission.

Les paysans, cependant, restaient toujours rassemblés en armes dans la campagne; mais, depuis leur inutile tentative sur Trente, leurs prétentions avaient baissé; il ne s'agissait plus maintenant que d'une diminution d'impôt, et, pour l'obtenir, ils avaient député des envoyés à l'assemblée provinciale d'Innsbruck, que présidait Ferdinand, et à Bernard Clés, toujours à Riva. Ce prélat, dont leur dernier échec avait relevé le courage, écoute leurs messagers avec un visage sévère, et, se refusant à toute transaction, les somme de mettre bas les armes et de se rendre sans conditions. Cette réponse jette ces malheureux dans le désespoir. Voyant qu'ils n'ont pas de merci à attendre, ils veulent du moins se venger avant de succomber. Ils se répandent en furieux dans la campagne, ravagent les terres, incendient les fermes, démolissent les maisons des partisans du prélat; Pierre Brusio, l'un des chefs des épiscopaux, est brûlé vif dans son château, où il s'était renfermé; de là cette multitude, grossie dans sa route par le succès et l'appât du pillage, s'avance de nouveau vers Trente, qu'elle menace d'une ruine totale.

Le comte de Lodron et Francesco Castel-Alto avaient remplacé Frunspurg dans le commandement de la ville. Ces chefs expérimentés profitent du peu d'ordre avec lequel les paysans dirigent les attaques pour les combattre avec avantage. Ils les prennent en flanc, en tête et en queue, et quand ils les voient ébranlés, ils lancent contre leurs colonnes confuses leurs pesants cavaliers armés de haches et de longues lances. Labourée dans tous les sens par ces hommes couverts de fer, cette multitude mal armée s'épouvante, recule, lâche le pied et s'enfuit dans un désordre effroyable, laissant au loin la terre jonchée de ses morts.

Découragés par cet échec, les paysans renoncent dès-lors à tenir la campagne, et se retirent chacun chez soi. Mais les Allemands et les épiscopaux réunis sortent de la ville et poursuivent ces malheureux dans leurs villages. Ils fuient dans les montagnes et les forêts, où on les traque comme des bêtes fauves; on les pousse jusque sur la cime des monts, dans des champs de neige et de glace, où un grand nombre meurt de faim et de froid; on les jette en bas des rochers où ils se réfugient, on les accule dans le fond des vallées où on les égorge, et bientôt les ravins et

les torrents de cette partie des Alpes sont comblés des cadavres de ces infortunés.

On avait pris un grand nombre de chefs. Alors commence une série d'horribles vengeances et de sanglantes réactions. Comme dans l'affaire des juifs, on établit des catégories de supplices. Les plus compromis expirent lentement dans les tortures, écartelés, crucifiés, déchirés en lambeaux. Aux uns on coupe les mains, ou les doigts, ou bien on leur crève les yeux et on leur arrache les oreilles. Le plus grand nombre fut pendu, quelques-uns seulement se rachetèrent à prix d'argent du dernier supplice. Quant à la tourbe des révoltés qui échappa au glaive ou aux tortures, on en remplit les prisons, et tous ceux qu'on relâcha furent auparavant marqués au front avec un fer rouge.

Quand les gens de la campagne furent soumis, la réaction intérieure commença; les évêques incarcérèrent tous les Trentais qui avaient paru dans les derniers troubles. Les plus coupables furent exécutés¹.

Telle fut la fin de cette guerre des paysans, qui, moins longue, moins acharnée, et plus facilement apaisée que celles de l'Allemagne et de Salsbourg, mit néanmoins le gouvernement épiscopal de Trente à deux doigts de sa ruine. Mais, sans chef et sans but déterminé, ces montagnards turbulents furent aisément soumis; et, loin de les affranchir, cette dernière commotion eut le résultat ordinaire des révoltes comprimées : elle affermit l'autorité épiscopale, et ruina dans Trente la partie démocratique du gouvernement. L'évêque triomphant fit main basse sur les privilèges dont avaient joui les Trentais de temps immémorial, et désormais le peuple cessa de se réunir pour s'occuper de ses affaires, qui furent remises aux mains du collège des chanoines. La supplique des paysans faisant leur soumission ne laisse que trop voir jusqu'où alla la réaction des oligarques. « Ecoutez nos prières, disaient-ils aux évêques, nous ne réclamons ni citadelles, ni évêchés; nous ne demandons pas même de pouvoir administrer nos villes comme le faisaient autrefois les citoyens de Trente; telle ne peut être l'ambition de misérables!...

¹ Des concessions de la part des évêques eussent sans doute prévenu ces guerres et ces exécutions fréquentes; mais, ici comme ailleurs, le clergé était beaucoup plus jaloux de son autorité temporelle qu'aucune des puissances séculières. « Aussi, nous dit M. A. Thierry, l'histoire des communes du nord de la France gouvernées par des princes-évêques présente-t-elle le tableau d'une guerre acharnée entre les bourgeois et le clergé. » (A. THIERRY, *Lettres sur l'histoire de France*, page 266.)

» Que d'autres aient des palais magnifiques, qu'ils les occupent, qu'ils les
» régissent ! Nous, nous voudrions seulement jouir en paix dans nos ma-
» sures de nos minces fortunes. »

Les réclamations des bourgeois et des paysans étaient sans doute fondées, et peut-être ne demandaient-ils pas autre chose que ce qu'avaient obtenu, après de longues luttes, il est vrai, tant de villes françaises et allemandes ; mais l'autorité épiscopale ayant prévalu, les historiens, dévoués tous à l'évêque régnant, ne parlent de leurs malheureuses tentatives que pour les condamner.

Bernard Clés fut l'âme de cette réaction du pouvoir. Élevé à l'école de Maximilien, de Ferdinand et de Charles-Quint, dont il fut le chancelier, il sut d'abord, dans le danger, pactiser adroitement avec les rebelles, puis les réprimer avec vigueur, et enfin saisir d'une main ferme l'autorité que le peuple laissait échapper. Cet évêque, un des hommes politiques du temps, gouverne ensuite sa ville avec une rare habileté ; et, pendant quinze ans, tout en courant l'Europe à la suite des empereurs ses maîtres, il sait, à force de bienfaits et d'embellissements, se faire pardonner ses usurpations. Possesseur d'immenses richesses, il captive le peuple par sa magnificence et par les fêtes qu'il lui donne ; et, pour mieux lui faire oublier la répression terrible dont il l'a frappé, et le distraire de la perte de sa liberté, plus tard, il veut lui faire présent d'un concile. Comme nous le verrons tout à l'heure, ce concile fut résolu ; mais Clés ne siégea pas dans cette assemblée qui devait rendre sa ville fameuse.

Cet habile prélat semblait avoir pressenti l'application que l'on pouvait faire de la gastronomie à la politique. *Il estimait, au dire des chroniqueurs, et en s'appuyant de l'autorité des anciens, que la meilleure manière de se réunir pour traiter d'affaires, était de s'asseoir à une bonne table.* Aussi, à Ratisbonne et à Vienne comme à Trente, le voyons-nous traiter magnifiquement les princes ses contemporains et les premiers seigneurs du temps.

Enfin, en 1559, cinq ans avant le concile, Bernard Clés meurt dignement, au milieu d'un grand festin, frappé d'apoplexie.

V.

LE CONCILE DE TRENTE.

TRENTE CHOISIE POUR ÊTRE LE SIÈGE D'UN CONCILE. — FÊTES DE LA VILLE A CETTE NOUVELLE.
OUVERTURE DU CONCILE.

Après la guerre des paysans, l'histoire de Trente se généralise. C'est une ville impériale soumise aux vicissitudes de l'empire; prenant sa part de ses revers et de ses triomphes; envahie quand l'empire est envahi; jouissant d'une paix profonde, quand la paix règne dans l'empire, ou seulement quand le théâtre de la guerre est de l'autre côté des Alpes, en Allemagne.

L'histoire du concile interrompt seule cette monotonie d'événements; et l'histoire du concile, c'est l'histoire de Trente. Pendant dix-huit ans, la ville tyrolienne est occupée par une nouvelle population: population fastueuse, passionnée, austère; population venue des quatre coins de l'Europe, dont le pape est le chef suprême, dont les légats et les cardinaux sont les princes, et les évêques le menu peuple; population hautaine, infailible, qui, du fond de la petite ville des Alpes, promulgue des décrets qui doivent faire loi dans toute l'Europe, et d'une voix impérieuse, à l'égale de celle de Dieu, impose aux peuples leurs croyances, et, selon qu'ils obéissent à ses décrets, les absout ou les condamne, les anathématise ou les bénit.

Au milieu de la grande guerre de la réforme, Trente, pendant dix-huit ans, semble le quartier-général de la catholicité. C'est dans ses murs que l'on discute d'abord les moyens de reconquérir le terrain perdu, puis d'opposer une résistance efficace à l'invasion de plus en plus menaçante. Nous le répétons, l'histoire du concile est l'histoire de Trente. Trente lui a donné son nom, Trente lui doit sa célébrité. L'histoire de cette ville serait donc incomplète, si nous ne donnions ici un précis rapide des travaux de cette assemblée. Plus politique que les conciles de Bâle et de Constance, elle ne déposa point de papes, elle n'excommunia point de rois, elle ne brûla pas de docteurs hérétiques, et néanmoins l'étude de son esprit, de ses passions et de ses cabales, son histoire, enfin, n'offre pas moins d'intérêt que celle de ces assemblées orageuses.

La fin du quinzième et le commencement du seizième siècle sont cé-

lèbres dans l'histoire de l'esprit humain par la réforme, le plus grand mouvement intellectuel qui eût agité l'Europe depuis la chute de l'empire romain. De l'Allemagne, leur terre de prédilection, les principes des sectaires avaient passé dans l'Italie; Jérôme Savonarole à Florence, frère Thomas Connecte dans Rome même, avaient tonné contre les vices des papes et les abus du clergé, et ces apôtres imprudents, expirant dans les flammes, avaient scellé par leur martyre leurs prédications austères et fanatiques.

Et cependant, loin de s'amender, l'Eglise romaine semblait prendre plaisir à braver le cri des peuples. Les abus devenaient plus monstrueux, le faste plus insolent, les vices plus effrénés; l'Europe, et surtout l'Allemagne, étaient à bout; et, pour se déclarer, la réforme n'attendait plus qu'un homme et un prétexte: le prétexte, ce fut la vente des indulgences; l'homme, Martin Luther!

Sans doute Luther eut de la force dans le génie, de la véhémence dans les discours, *une éloquence vive et impétueuse qui entraînait les peuples et les ravissait*. Et cependant, le moine de saint Augustin ne fut pas la cause, il ne fut que l'agent de ce mouvement religieux; avant lui, les idées de la réforme avaient profondément pénétré dans les mœurs et dans les esprits, et la fameuse thèse de Wittemberg les formula plutôt qu'elle ne les provoqua. Elles étaient nées. L'esprit humain les avait tacitement adoptées. Les catholiques modérés, les sages du clergé, en étaient imbus: aussi, nous le répétons pour ceux qui dans ces crises morales ne voient qu'un homme et non pas l'homme, la doctrine de Luther ne causa pas la réforme, elle l'exprima.

La guerre déclarée, le moine saxon, homme d'action avant tout, ne garda plus de ménagements. Le pape avait brûlé sa thèse, il brûla la bulle du pape. Un simple moine brûler la bulle d'un pape! Pour toute réponse, l'effigie du téméraire est jetée dans les flammes, et sa personne mise au ban de l'empire *comme un diable à face humaine*. L'Allemagne, qui partageait les opinions de Luther, fut indignée de ces rigueurs. De l'édit de proscription sortirent les convictions les plus intraitables; les peuples se jetèrent dans le luthéranisme pour améliorer leur condition, les princes par esprit d'opposition au despotisme de l'empereur, et dès-lors la cause de la réforme fut gagnée.

Il arriva donc que, pressée de toutes parts par ses amis et ses ennemis,

l'Église romaine eut recours au moyen ordinaire et toujours insuffisant, elle convoqua ses états-généraux. Un concile fut résolu.

Ce mot *concile*, que prononçaient tous les partis, avait vivement frappé l'esprit des peuples. Le tourment des consciences était grand, la perplexité extrême; et tous les fidèles, comme tous les incertains du monde chrétien, ne voyaient qu'une seule fin à leurs indécisions, qu'un seul remède à leurs maux : *un concile!*

Un concile! les protestants entendaient par ce mot une assemblée qui jugerait le pape; le pape et ses cardinaux, une assemblée qui condamnerait les protestants. Aussi Paul III, qui se rappelait les tentatives audacieuses des dernières réunions de ce genre, et qui voulait diriger les opérations de celle-ci, tenait-il à ce qu'elle s'assemblât dans une ville italienne; l'empereur, de son côté, et dans le même but, insistait pour une ville allemande. Des prétentions aussi opposées donnèrent lieu à de longs et vifs débats; pour en finir on eut recours à une sorte de compromis de juste-milieu, et l'on choisit Trente¹, ville limitrophe des deux pays.

Le cardinal Madruce, qui gouvernait alors Trente, n'avait pas été sans quelque influence sur le choix de cette ville. Comme Bernard Clés, son prédécesseur, il voulait faire à son pays l'incalculable présent d'un concile². Tous deux songeaient au relief et à l'influence que leur position de princes de la ville ne pouvait manquer de leur donner dans l'assemblée. Dès 1557, le concile n'étant encore qu'un projet, Bernard Clés avait vivement insisté auprès de Ferdinand, roi des Romains, alors à Trente,

¹ *San padre, chi passa Trenta perde.* Ce mot du bouffon de Jean XXIII à son maître, lorsque celui-ci quitta Trente pour se rendre à Constance, était alors dans toutes les bouches des courtisans italiens, cardinaux et autres.

² La liste suivante, tirée d'un manuscrit conservé à Vienne, fera voir que ce présent n'était pas sans importance. Il s'agit, il est vrai, du concile de Constance; mais tout laissait croire, et surtout le luxe, qui, du quinzième au seizième siècle, s'était beaucoup accru, que le concile de Trente ne serait pas moins magnifique.

Princes, députés, chevaliers, etc., 2,500. — Prélats, prêtres, théologiens, 48,000. — Laïcs, 80,000. Ce dernier nombre comprenait : 45 orfèvres, 550 marchands détaillants, 242 banquiers, 70 cordonniers, 48 pelleliers, 44 apothicaires, 92 forgerons, 75 confiseurs, 250 boulangers, 85 cabaretiers, 45 vivandiers, 48 changeurs, 228 tailleurs, 65 hérauts d'armes, 546 jongleurs, 506 barbiers, 700 courtisanes environ, et encore le chroniqueur ne cite que celles dont il connaissait la demeure; la liste de Vienne en porte le nombre total à 1,500, qui chacune gagnèrent 800 florins au moins pendant la tenue du concile, ajoute le manuscrit.

Le concile de Trente fut beaucoup moins complet et beaucoup moins brillant.

pour que cette ville fût choisie pour siège du concile. Depuis, Madruce avait fait, dans le même sens, de nombreuses démarches auprès des différents papes, et Paul III avait fini par lui promettre que le concile ne se tiendrait pas ailleurs que dans sa ville épiscopale.

Dès ce moment, l'embellissement de Trente, qu'il voulait rendre digne d'une aussi magnifique assemblée, fut la seule pensée du prélat. Sur ses exhortations, les Trentais s'empressent d'élargir et d'aligner leurs rues tortueuses. On abat les portiques de bois qui les obstruaient, et les énormes toits bâtis à *l'ancienne mode* qui les couvraient en entier, et qui y entretenaient une nuit perpétuelle. On forme des bibliothèques, on meuble de grands hôtels, on les embellit à l'intérieur de tapisseries et de peintures précieuses, on les décore richement à l'extérieur : ces énormes fresques qui portent les dates du quinzième et du seizième siècle, et qui aujourd'hui couvrent encore les façades de quelques-unes des maisons de la place du Dôme, témoignent de la magnificence de ces palais, *dignes de lutter avec les villas de Lucullus*, disent les chroniqueurs.

Le prélat, dans le même temps, orna ses jardins d'une fontaine entourée d'images d'hommes et d'animaux, que l'eau faisait mouvoir au grand étonnement des spectateurs. Un Apollon d'airain poursuivait une Daphné d'airain; on y voyait Actéon changé en cerf; et, des deux côtés, des lions étaient accroupis avec tant d'art, qu'ils semblaient boire dans le bassin.

Un des historiens du concile, Gratien Hervet, n'attribue pas aux démarches des différents prélats de Trente, ni aux agréments et à la position favorable de leur ville, le choix qui en fut fait pour le concile; ce choix, à son avis, eut un bien autre motif, et, jouant sur le nom latin de Trente, *Tridentum* : « Dieu, écrivait-il, qui est tout puissant, avait résolu, en ces jours-là, de ramener en tranquillité par elle, comme par un divin TRIDENT, la mer de ce monde agitée par les horribles flots des hérésies. »

Mais quand l'époque de la réunion du concile fut connue, toute la ville fut dans la joie, et célébra par de grandes fêtes cette heureuse nouvelle. Ces fêtes nous offrent un mélange bizarre du profane et du sacré : des messes et des spectacles, des processions et des combats simulés.

De longues salves d'artillerie donnèrent le signal des divertissements.

Plus de mille hommes bien équipés et bien exercés, paradèrent ensuite sur les places publiques; et, à ce que nous raconte l'historien Pincio, pendant sept jours entiers, le prélat donna au peuple de grands festins entremêlés de chants et de spectacles, égayés par les gestes des mimes et assaisonnés par des dictons *pleins du sel athénien ou de la concision lacédémonienne*. Ces fêtes furent terminées par de beaux feux d'artifice. De chacune des tours, si nombreuses dans cette ville, sortaient comme des éclairs et des tonnerres; et, à leur sommet, d'énormes brasiers, alimentés par la poix, répandaient au loin dans les ténèbres une lumière vive et ondoyante. Les hautes montagnes qui avoisinent la ville vomissaient des flammes de toutes les couleurs, vertes, rouges et blanches; et, à voir monter dans les airs ces masses ardentes et ces globes flamboyants, on eût dit l'embrasement de Sodome et de Gomorrhe par le feu du ciel¹.

Ces fêtes furent suivies de la promulgation de la bulle de convocation par le pape Paul III². Mais trois ans encore s'écoulèrent entre la bulle de convocation et l'ouverture de l'assemblée. Cette ouverture n'eut lieu que sur une nouvelle bulle du pape, en date du 7 décembre 1545.

Quand les trois légats du pape chargés de présider le concile arrivèrent à Trente, peu de jours avant le moment fixé pour l'ouverture, outre le cardinal Madruce, il n'y avait encore dans la ville que trois prélats : San-Felice, de la Cava, fougueux papiste; Campège, de Feltre, et Musso, de Bitonte, le plus fleuri des prédicateurs du temps, qui était impatient de se faire entendre. Peu à peu les prélats arrivèrent, et le 13 octobre, jour de l'ouverture, vingt-cinq évêques, outre les légats, se trouvaient réunis à Trente.

Le concile fut ouvert par une longue exhortation des trois légats du pape et par une procession générale. Les légats et le cardinal Madruce marchaient en tête, suivis des archevêques d'Aix, de Panorme, d'Upsal et d'Armacan, et des vingt-cinq évêques, tous couverts de mitres et de chapes précieuses, chapes de drap d'or, de damas et de satin pour les archevêques et les évêques, chapes rouges ou couleur de rose sèche pour les cardinaux. Leurs mitres étincelaient de pierreries, et partout resplendissaient la soie, le velours et les broderies d'or. Ces pompes

¹ P. Pincio, *Chroniche di Trenta*, 1546.

² 22 mai 1542.

nouvelles et ce luxe étonnaient surtout les barons du pays et les campagnards, gens vivant dans les montagnes et peu accoutumés à une pareille splendeur.

Après les évêques venaient immédiatement le seigneur de Castel-Alto, capitaine de la ville de Trente, couvert d'une simple armure de fer, et Antonio Quère, orateur du roi des Romains, le seul ambassadeur présent, vêtu de noir, à l'espagnole, coiffé d'une toque ornée de plumes et d'agrafes de pierreries, portant au cou une grosse chaîne d'or richement ciselée. Venaient ensuite les généraux des ordres mendiants, mineurs, conventuels, carmes, des ermites de saint Augustin, de sainte Marie-des-Serfs, etc., etc., suivis de la foule des abbés, théologiens, docteurs de l'un et l'autre droit, et d'un grand nombre de barons, de comtes et de chevaliers, mêlés au clergé de Trente, et accompagnés de tout le peuple de la ville et des pays voisins, accouru pour assister à la cérémonie, pour jouir d'un spectacle aussi merveilleux, et peut-être aussi pour profiter des trois ans et cent soixante jours de délivrance du purgatoire accordés à quiconque se trouverait dans la ville à l'ouverture du concile.

La procession, sortie de l'église *della Trinita*, près la porte *Santa-Croce*, se rendit au Dôme, où le cardinal *Del Monte* célébra une messe du Saint-Esprit, et où l'évêque de Bitonte, ce prédicateur si fleuri, prononça un sermon divisé en plusieurs points, dans lequel il prouva qu'un concile était nécessaire, d'abord parceque plusieurs conciles avaient déposé des rois et des empereurs, et, en second lieu, parceque le Jupiter de l'*Énéide* assembla le conseil des dieux. Il ajouta que, lors de la création de l'homme et à la tour de Babel, Dieu tint une manière de concile. Et il finit par engager tous les prélats à se rendre à Trente comme dans le cheval de Troie, la porte du concile et la porte du paradis étant la même.

Cette belle oraison achevée, le cardinal-légat donna sa bénédiction au peuple; puis se tournant vers les pères, qui attendaient dans un grand silence: « *Vous plaît-il que l'on déclare que le saint concile de Trente est ouvert et commencé?* » leur dit-il. A quoi tous répondirent d'une même voix: « *Oui, il nous plaît!* » Le cardinal déclara le concile ouvert, et les chantres et toute l'assemblée entonnèrent le *Te Deum*!

Le jour même où le concile s'assemblait pour donner la paix à l'Église,

les Vaudois, au nombre de plus de quatre mille, étaient massacrés, en France, par d'Oppède et l'avocat Guérin.

Comme, dans cette première session, les pères ayant voix délibérative et décisive étaient peu nombreux, l'assemblée se tint dans la petite église de Sainte-Marie-Majeure. A cet effet, on avait recouvert les murailles de grandes draperies d'étoffes jaunes et rouges, et la base des colonnes était ornée d'images de saints, encadrées dans des compartiments en bois sculpté d'une manière bizarre et dessinant l'ogive. A la place du maître-autel, sous le crucifix que, de nos jours, on voit encore au même endroit, sous ce crucifix miraculeux qui, assure-t-on, s'inclina pour approuver les décrets du concile, siégeaient les légats du pape et les cardinaux en costume; car, à partir de cette époque, l'habit de la profession devint de rigueur, et une des premières décisions de l'assemblée défendit aux ecclésiastiques de tous grades de s'habiller en séculiers, comme ils avaient fait jusqu'alors quand ils n'officiaient pas. A la droite des légats, sur un banc revêtu de velours cramoisi qui tapissait la muraille derrière eux à une grande hauteur, étaient assis les archevêques.

Le reste de l'assemblée, faisant face aux légats, prenait place sur des bancs en bois demi-circulaires, élevés en gradins, bancs tout-à-fait apostoliques. Les évêques, en mitres blanches et en chapes de toutes les couleurs, occupaient les premiers de ces bancs, et les religieux des divers ordres les derniers. Les théologiens au service des prélats, et qui souvent parlaient pour eux, siégeaient en face des archevêques, au pied d'une petite chaire garnie d'étoffe noire brochée d'or, tribune de cette assemblée. Cette place au pied de la tribune était bien choisie, car ces théologiens, hommes exercés aux disputes et qui avaient la parole facile, étaient à ces assemblées religieuses ce que, de nos jours, sont les avocats à nos assemblées politiques.

Les ambassadeurs et leur suite se plaçaient à la droite des légats, en face de la tribune, dans l'espace laissé vide entre les archevêques et les bancs des évêques. Les ambassadeurs s'asséyaient sur des fauteuils qu'on leur apportait; leur suite restait debout. Entre les colonnes et tout autour de la nef, occupée en entier par les pères, circulaient les curieux: gens de Trente, Italiens, Allemands, admis dans l'église en fort petit nombre. Au fond de la salle, un groupe de soldats, le casque en tête, avec de grands panaches, couverts de cuirasses d'acier poli, armés de halle-

bardes, de pertuisanes et d'épées, et quelques-uns portant encore de larges boucliers, veillaient à la sûreté de l'assemblée. Tous les assistants, légats, évêques, théologiens, peuple et soldats, portaient la barbe et les moustaches, selon la mode du temps; barbe martiale, dégagée, hautaine, ou barbe blanche et vénérable¹.

Dans une tribune qui dominait toute la réunion, se tenaient les chantres, entonnant des cantiques à l'ouverture et la fin des séances, alternant avec les orgues énormes de l'église qui jouaient des airs bizarres, imitaient les roulements du tambour ou contrefaisaient le cri de divers animaux, à la grande satisfaction des pères du concile.

VI.

PREMIÈRES SESSIONS DU CONCILE.

LES PARTIS.

PUITE DU CONCILE.

La première session du concile fut une session d'organisation. On s'occupa du cérémonial. On décida que les trois légats, quoique d'ordres différents, auraient les mêmes ornements, ayant les mêmes pouvoirs; que le lieu de l'assemblée serait tendu de tapisseries, de peur que le concile ne ressemblât à une réunion de *mécaniciens* (ce sont les expressions du décret); et enfin, comme une assemblée de dignitaires de tant de grades différents devait nécessairement amener quelque confusion, on décida que la place occupée ne préjudicierait en rien aux personnes.

Durant ces préliminaires, les évêques retardataires arrivèrent en grand nombre, et la ville de Trente ne tarda pas à resplendir de toutes les pompes ecclésiastiques et de tout le luxe de ces petits princes de l'église, traînant chacun à leur suite une sorte de petite cour, des gardes, des bouffons et des nains.

Ce faste des cardinaux et des prélats scandalisait surtout les luthériens et les catholiques rigoureux. Déjà dans le quatorzième siècle, Dante, dans un accès d'humeur gibeline, avait stigmatisé d'une manière san-

¹ Tableau du Concile, à Trente, église de Sainte-Marie-Majeure. — Tableau du Concile de Trente, par le Titien, musée de Paris, n° 1254.

glante le luxe des prélats de son temps, lorsque, les comparant aux apôtres qui cheminaient sans chaussure et prenaient leur nourriture dans la première hôtellerie venue, il s'écriait : « Nos prélats modernes veulent » des valets qui écartent la foule devant eux, d'autres qui guident les » mules. Ils sont si lourds qu'ils ne peuvent plus se porter; aussi les » rencontre-t-on à cheval couverts de grands manteaux, de façon que » deux bêtes vont sous une même peau. »

Si, che due bestie van sott' una pelle.

Deux bêtes sous une même peau! Ah! pourquoi Dante n'a-t-il pas vécu de notre temps! s'écrie un des commentateurs de la divine Comédie, qui écrivait à peu près à l'époque du concile; sans doute il eût dit :

Si, che tre bestie van sott' una pelle.

On devine quelle était la troisième bête que couvrait le manteau des cardinaux, et le plus grand nombre des pères de Trente paraissent de l'avis de l'écrivain : car les sessions commencent par de sévères mercuriales sur la manière dont les prélats doivent vivre durant le concile. On leur recommande d'être *sobres, chastes et de bien gouverner leurs maisons*; on leur défend d'être *querelleurs, ivrognes, impudiques et adonnés à leurs plaisirs*; on leur conseille de ne jamais se fâcher, *mais quelque chose qu'ils disent, que ce soit tempéré par une si douce PROLATION de paroles* (ce mot musical est joli), *que les auditeurs ne puissent s'en offenser et le fil du droit jugement se brouiller*. Nous verrons bientôt comment ce conseil fut suivi¹.

Durant ces premières sessions, les prélats italiens, tous papistes, et fort nombreux, firent adroitement décréter que les voix se recueilleraient par têtes, comme au concile de Tolède, et non par nations, comme aux conciles de Bâle et de Constance. Les légats supprimèrent aussi de l'intitulé du concile les mots *représentant l'Église universelle*, qui eussent fait douter de la suprématie papale; on décida enfin que les décrets seraient préalablement discutés dans des congrégations particulières avant d'être portés aux sessions générales du concile; on espérait de cette façon rendre impossibles le scandale et les débats orageux. Mais toutes ces précautions

¹ PAOLI SARPI. VISCONTI. GRATIEN HERVET, *Histoire du concile de Trente*.

n'empêchèrent pas les partis de se dessiner aussitôt dans l'assemblée. Elle se partagea en impériaux et en papistes ; et dès-lors on put apprécier le système de conduite que la cour romaine avait tracé à ses légats ; on put deviner le mot d'ordre qu'elle leur avait donné.

Maintien intégral de la puissance papale et conservation de ses prérogatives y compris les abus ; telles sont leurs instructions. Pour tout ce qui ne touche pas à ces questions délicates de prérogatives et de discipline, la plus grande latitude est laissée aux disputeurs. On leur abandonne le dogme ; c'est à eux de s'entendre ; qu'ils tâchent seulement de se servir dans leurs décrets de ces formes ambiguës , qui , laissant le fond indécis, satisfont et rapprochent les partis.

On pense bien qu'avec ces prétentions du parti papal la question de la réforme des abus ne devait être agitée qu'à la dernière extrémité, et cependant cette réforme avait été l'occasion du concile. Les évêques impériaux , presque tous allemands ou espagnols , d'accord sur bien des points avec les papistes , mais inclinant davantage aux transactions , déclaraient hautement que cette question de la réforme devait passer avant tout. *Les très-illustres cardinaux doivent être très-illustrement réformés*, disait don Barthélemy des Martyrs , primat de Portugal. Les Français appuyaient les impériaux , au grand mécontentement des papistes qui s'efforçaient de ridiculiser leurs théologiens et leurs orateurs. *Voilà un coq qui chante vraiment bien !* s'écria un jour , en jouant sur le mot latin *gallus* , qui signifie à la fois coq et Français , un des prélats italiens qui venait d'entendre l'ambassadeur français Danès. *Plût à Dieu que Pierre se repentît au chant du coq !* répliqua celui-ci avec un merveilleux à-propos.

Cette réponse rendit les Italiens plus circonspects ; ils renoncèrent à leurs facéties , et , dans le dessein de gagner du temps , ils firent décider que l'on traiterait alternativement et le dogme et la réforme.

Nous ne ferons point ici une analyse détaillée de tous les actes du concile , analyse que l'aridité des matières et , comme on dit aujourd'hui , *leur manque d'actualité* rendraient fastidieuse ; nous continuerons seulement l'examen philosophique de l'ensemble de ces actes , nous arrêtant à ceux qui dessinent le mieux la physionomie d'une grande assemblée religieuse du seizième siècle , et qui nous font le mieux connaître la composition de ses éléments , la tactique de ses partis , les dessous de cartes singu-

liers, les profondes intrigues et les intérêts tout-à-fait humains qui déterminent les convictions de ses membres, modifient leurs résolutions les plus arrêtées et motivent leurs décisions les plus saintes en apparence.

L'assemblée entama la question de la réforme par l'examen des points contestés entre les catholiques et les luthériens, au sujet des saintes Écritures. Les novateurs controversaient la tradition; l'assemblée, toute catholique, décréta, d'une commune voix, que tous les livres de l'ancien et du nouveau Testament seraient reconnus *canoniques*. Un autre décret déclara authentique *la Vulgate*; et, dans le but de réprimer les esprits *pétulants et effrontés*, défendit, à qui que ce fût, d'être assez osé pour interpréter les saintes Écritures contre le sens reçu jusqu'alors dans l'Église, et d'en faire, à des usages profanes, des applications ridicules.

On traita dans la session suivante du péché originel, ce qui amena l'étrange question de l'immaculée conception. La Vierge avait-elle été ou non conçue en péché? Cette importante querelle divisait l'Europe. Les pères de Trente crurent prudent de ménager les deux partis, et revenant sur les décisions du concile de Constance, déclarèrent, après d'interminables débats, que *la Vierge ne devait pas être comprise dans le péché originel, que cependant, en s'en référant aux constitutions de Sixte V, elle ne devait pas non plus en être exceptée*. Si l'Église eût toujours décidé de la sorte, sans doute il y aurait eu beaucoup plus de disputeurs, mais aussi beaucoup moins d'hérétiques.

Dans les sessions suivantes, on continue de traiter alternativement les questions de dogme et celles de la réformation des mœurs. Du péché originel on passe à la pluralité des bénéfices; de la justification de l'homme à la résidence ecclésiastique.

Ces matières étaient obscures et prêtaient singulièrement à la discussion. Tel père catholique se montrait souvent plus opposé à la cour romaine que Luther lui-même ne l'eût été. Aussi les passions s'exaltèrent à ce point que plus d'une fois l'intervention des légats put seule empêcher les factions de se convaincre mutuellement à grands coups de poings. Quelquefois leurs efforts furent vains; et, un jour, Denis, le Grec, évêque de Chéronée, ayant crié à Thomas-de-San-Félice, évêque de la Cava, et fougueux papiste : — *Oui, monseigneur, vous êtes ou bien ignorant ou bien entêté!* La Cava se jeta sur lui, le saisit par sa longue barbe et ne lâcha prise que lorsqu'il en eut arraché une poignée.

Dans toutes leurs décisions, les pères semblent surtout avoir en vue de bien contredire les protestants, qui, du reste, n'étaient pas là pour répondre. Cette disposition à la contradiction est si arrêtée, que, sur deux interprétations différentes, c'est toujours la plus conciliante qui est écartée. Ainsi, par exemple, au sujet de la justification, saint Paul avait dit formellement : *Nous devons reconnaître que l'homme est justifié par la foi sans les œuvres de la loi* (Saint Paul, *Épître aux Romains*); et les novateurs s'autorisant de ces paroles, soutenaient que la justification avait lieu par la foi seulement. Le concile, sacrifiant saint Paul et lui opposant saint Jacques, déclara que *la foi sans les œuvres était morte en elle-même*. Le concile, dans cette occasion, comme dans toutes celles où il se trouvait en contradiction avec les novateurs, fortifiait ses décisions d'une série de canons où l'anathème n'était pas épargné : l'anathème prononcé toujours au nom du Dieu de paix !

Un des effets de la réforme trop hâtée fut de rendre la résistance catholique plus absolue. Un grand écrivain l'a dit : *En se montrant au monde, la réforme ranima le fanatisme qui s'éteignait*¹; il l'a dit dans le but au moins étrange de rejeter en quelque sorte sur le protestantisme les horreurs de la Saint-Barthélemy et les fureurs de la ligue; mais tout en relevant la singularité des conclusions, nous signalerons la réalité du fait. Oui, la réforme ranima le fanatisme qui s'éteignait; nous dirons plus : elle rendit un immense service à la cause du catholicisme, en exaltant des passions qui s'affaissaient, en ne permettant pas l'indifférence, cette mort naturelle des religions, et enfin en reculant de plus d'un siècle l'avènement de l'esprit philosophique, dont Érasme, Rabelais et le chancelier de l'Hôpital avaient été les précurseurs.

Ce fut donc pour obéir à ce mouvement violent de la réaction religieuse contre la réforme, que le concile de Trente, assemblé pour réunir les diverses croyances, rompit l'unité catholique, créa un catholicisme tout moderne, en croyant raffermir l'ancien catholicisme qui tombait; combattit les novateurs en fondant une religion nouvelle, religion aussi éloignée du christianisme primitif que l'était le luthéranisme, religion qui pouvait bien encore s'appeler *catholique, romaine*, mais non plus *apostolique*.

Les sessions se prolongeaient, et les luthériens, qui avaient été l'occa-

¹ CHATEAUBRIAND, *Études historiques*.

sion du concile, refusaient toujours de s'y présenter. Ils se rappelaient le supplice de Jean Hus et de Jérôme de Prague, au concile de Constance, et ne voulaient se rendre à Trente que munis de saufs-conduits du concile garantis par l'empereur. Bien plus, irrités par les dernières décisions de l'assemblée, leurs docteurs réclamaient hautement un *concile protestant* en Allemagne, pour contrôler les opérations des pères de Trente, et fixer les croyances des réformés du Nord. Ces prétentions étaient exorbitantes : le pape Paul III s'en indigna ; et, faisant jouer tous les ressorts de la politique italienne, il vint à bout de persuader à l'empereur de joindre ses armes à celles de l'église romaine pour écraser l'hérésie. L'empereur, catholique assez tiède, mais qui, depuis long-temps, nourrissait le projet d'humilier l'orgueil des princes allemands réformés, et d'anéantir les ligues luthériennes, prêta l'oreille aux instigations du pape, mit au ban de l'empire les chefs luthériens, et recommença la guerre contre les protestants. A la première nouvelle de la reprise des hostilités, ceux-ci, par un coup de main hardi, s'emparèrent du fort de la Chiusa, qui, à l'entrée du Véronais, commande les défilés de la vallée de l'Adige. Ils voulaient, de cette façon, fermer le passage à l'armée que le pape envoyait en Allemagne. A cette nouvelle, l'effroi des pères fut extrême ; plusieurs s'enfuirent ; et cette fois le cardinal Madruce eut grand' peine à empêcher le concile de se dissoudre. Les Trentais, intéressés comme leur prince à la tenue de cette assemblée, prirent bravement les armes, et Francesco Castel-Alto, commandant de leur ville et commis à la garde de l'assemblée, se mit à leur tête, se jeta dans les montagnes, et, faisant face aux protestants, laissa à l'armée du pape, commandée par Octave Farnèse, le temps d'arriver. Délivrés des protestants, les Trentais et le concile furent vivement inquiétés par ce passage de l'armée catholique. Ces bandes indisciplinées d'Italiens et d'Espagnols, qui, au nombre de vingt mille hommes, pendant plus d'un mois, traversèrent la ville, y jetèrent la confusion. Trente ne recouvra la tranquillité qu'après leur départ, et encore y laissèrent-ils un grand sentiment d'effroi.

Victorieux à Mulberg, en 1547, et maître absolu de l'Allemagne (si la force pouvait jamais être maîtresse des consciences), l'empereur sentit alors qu'il fallait donner un contre-poids à l'influence romaine, et loin de songer à anéantir l'hérésie, comme le pape Paul le demandait à grands cris, il transigea avec elle et publia l'*interim*, édit de tolérance,

qui, s'il ne satisfaisait pas entièrement les luthériens, leur faisait néanmoins d'importantes concessions. Dès ce moment, l'empereur Charles V ne fut plus qu'un Henri VIII pour le saint-siège; et comme la cour romaine n'osait pas éclater ouvertement contre l'*interim*, elle voulut du moins, par ses manœuvres, en atténuer l'effet. D'autre part, l'indépendance des membres du concile l'inquiétait; l'influence que l'empereur victorieux ne pouvait manquer d'exercer sur leurs décisions, l'effrayait plus encore : ses légats profitèrent donc de l'inquiétude que le passage des troupes et les bruits de guerre avaient laissée dans Trente, pour répandre dans les congrégations de vagues insinuations au sujet de la nécessité de la translation du concile dans une des villes de l'état Romain. Ces insinuations étaient parties du palais du légat Sainte-Croix; l'empereur s'en émut peu; il fit seulement savoir au légat *que, s'il disait un mot de plus au sujet de la translation, il le ferait jeter dans l'Adige*. Le légat se tut; mais l'intrigue n'en marcha pas moins.

On était au printemps de l'an 1547. Tout-à-coup une rumeur prolongée se répand dans la ville : Trente est menacée d'un grand fléau; on s'évite, on n'ose s'interroger, et ce n'est qu'après de longues réticences et avec un indicible sentiment d'effroi, que l'on ose laisser tomber le mot fatal. La peste, dit-on, s'est déclarée dans les villages du Bas-Adige, et menace de gagner la ville. Sur ces entrefaites, plusieurs valets des évêques tombent malades des débauches du carnaval; voici, dit-on, les premières atteintes de la contagion! un évêque, d'un grand âge, meurt subitement : c'est le fléau qui sévit! il faut quitter Trente! Les légats paraissent consternés de l'événement. Avant de se résigner à proposer la translation, ils veulent du moins prendre l'avis de Jérôme Frascator, médecin du concile, qui ne manque pas de déclarer en danger la vie des pères. Alors on assemble en toute hâte une congrégation. — *Vous plaît-il, pour la sûreté de la vie des prélats, que le concile soit transféré en la ville de Bologne, comme dans un lieu plus sain et plus propre?* demandent les légats au concile. — *Licenciez les peureux!* crient les impériaux. — *Oui, il nous plaît;* répondent les papistes, auxquels se joignent les effrayés en grand nombre, et la translation est décrétée. Les impériaux restés à Trente, protestèrent contre cette fuite, attendant la peste, qui ne vint pas, et leurs collègues qui tardèrent long-temps à revenir.

Le concile était rétabli depuis peu, et les pères après une absence de

trois ans, étaient enfin de retour à Trente, quand Philippe, depuis roi d'Espagne, traversa cette ville. Le concile lui rendit de grands honneurs. Les pères le reçurent aux portes de la ville. Madruce, évêque de Trente, le logea dans son palais et lui donna des fêtes magnifiques. A cet effet, on avait construit une grande salle dans une des îles de l'Adige; des statues et des peintures exquises la décoraient, et les cloisons étaient revêtues d'étoffes brochées d'or. Un repas somptueux y fut servi; Philippe et le prince héréditaire de Savoie, qui l'accompagnait, prirent place avec les deux légats du pape, au haut de la table sur un même degré; les nobles et les évêques étaient assis à un degré inférieur. Durant tout le repas, des musiciens jouèrent de toutes sortes d'instruments nouveaux et curieux, et, quand on eut quitté la table, des choristes allemands commencèrent des danses auxquelles bientôt se mêlèrent les assistants. Philippe lui-même figura dans ces danses. Imaginez-vous le sombre Philippe II dansant, et dansant devant un concile!

Aux danses succédèrent des divertissements et des combats simulés, dans lesquels, nous dit l'historien Palavicini, on s'attacha surtout à représenter ces actions merveilleuses de la chevalerie, que Louis Arioste venait de célébrer tout récemment dans ses poèmes.

Les réformés avaient enfin obtenu les saufs-conduits demandés, et l'arrivée des théologiens de Wittemberg, de Strasbourg et de cinq autres villes, suivit de près le passage de Philippe; mais la réception ne fut pas la même. On les évitait, on les ajournait, et ce ne fut qu'après de longs délais et sur les instances formelles de l'empereur, qu'ils purent enfin présenter en personne les articles de leur croyance. Mais, dès les premiers mots, le scandale fut grand dans l'assemblée. De toutes parts des voix s'élevaient contre ces téméraires qui voulaient imposer leur foi au lieu de la recevoir. Les légats surtout avaient peine à se contenir. La seule présence de ces dissidents leur semblait un outrage à la papauté. Il fallait les dégoûter ou les effrayer, n'importe de quelle façon : et le 7 février le jacobin Pélargue, organe de la cour romaine, prêchant dans une des églises de Trente, s'écria avec le ton de la menace : *Que les hérétiques causant seuls la zizanie, il était temps d'extirper d'un seul coup l'hérésie.*

Chaque jour l'irritation des catholiques devenait plus grande; et malgré leurs saufs-conduits, on eût sans doute fait un mauvais parti à ces

gens de la confession d'Augsbourg, à ces capitaines de l'hérésie, comme on les appelait, si la nouvelle de l'irruption de Maurice de Saxe dans le Tyrol et de la fuite de Charles-Quint devant ce chef des protestants d'Allemagne, n'eût mis une fois encore tout le concile en déroute. Les pères prirent à peine le temps de formuler un décret de suspension et de maudire *la malice de l'ennemi du genre humain qui leur causait une si considérable incommodité*. L'incommodité était grande en effet, et leur retraite fut si précipitée, que beaucoup d'entre eux ne purent s'embarquer sur l'Adige et s'enfuirent par les montagnes, laissant à Trente leurs bagages, fort peu apostoliques du reste.

VII.

PIE IV RÉTABLIT LE CONCILE.

ARRIVÉE DU CARDINAL DE LORRAINE ET DES FRANÇAIS.

UNE SÉANCE DU CONCILE. — LES PAPISTES.

La ville de Trente cependant échappa au danger. Charles-Quint fut forcé de faire la paix avec Maurice, et cette paix fut le triomphe du protestantisme en Allemagne. Les derniers décrets de l'empereur furent rapportés, les persécutions cessèrent, et, à partir de la diète d'Augsbourg, tenue en 1555, le luthéranisme fut reconnu une des religions de l'empire. Ainsi la réforme avait fait elle-même ses affaires, dont le concile, convoqué à son occasion, s'était du reste fort peu occupé. Victorieuse en Allemagne, elle menaçait d'envahir le reste de l'Europe.

Paul IV avait succédé à Jules III, et l'inter-concile se prolongea durant tout son pontificat. De théatin devenu pape, cet homme, d'un naturel opiniâtre, modeste jusqu'alors, avait cédé à l'enivrement de la puissance. Le lendemain de son exaltation, son maître-d'hôtel lui demandant comment il voulait être servi : *En roi*, avait-il répondu. Au milieu de sa magnificence, il déclamait contre le luxe effréné et les débordements des cardinaux et des prélats qui l'entouraient; premières causes, disait-il, des maux de la chrétienté. — *Vous voulez réformer les autres*, s'écriait-il quand on lui parlait de la réforme générale, *médecins, guérissez-vous*

vous-mêmes ! En plein consistoire , et devant les ambassadeurs , il répétait souvent qu'il ne voulait d'aucun prince de l'Europe pour compagnon , mais qu'il leur marcherait à tous sur la tête ; *Et avec ce pied !* ajoutait-il en frappant vivement la terre du pied.

On conçoit que cet homme hautain se souciât peu de rétablir le concile. Un jour, le cardinal français du Bellay le réclamant avec instances, comme le seul moyen de remédier aux malheurs de l'église : — *Voilà une grande folie* , lui répondit Paul , *d'envoyer dans les montagnes soixante évêques et quarante docteurs , et de croire que ces gens-là vont réformer le monde ! Et moi, le vicaire de Jésus-Christ , et tous mes cardinaux, ces colonnes de la chrétienté , et ces prélats et ces docteurs célèbres qui fourmillent dans Rome , ne valons-nous donc pas mieux que tout ce que l'on pourra rassembler à Trente ?* Et comme du Bellay insistait : — *Assez ! assez !* avait-il repris , *j'aimerais mieux mettre le feu aux quatre coins de l'Europe et perdre la vie , que de céder lâchement.*

En effet , Paul IV , tyran de Rome , était en beau chemin de troubler le monde , et avait déjà allumé une guerre terrible en Italie , quand il mourut en recommandant aux cardinaux , comme unique moyen de sauver l'église , non pas un concile , mais l'inquisition. Pie IV , son successeur , emporté par l'espèce de réaction qui suivit ce régime de rigueur , décréta non pas l'inquisition , mais un concile.

Cette fois le péril était immense ; et dans cette dernière session nous devons surtout admirer les ressources de la politique italienne et l'adresse du parti papiste. Dans le principe , il a contre lui l'empereur , le roi d'Espagne et la France ; il tient bon contre tous ; et , grâce à l'habileté de sa tactique , avant la fin du concile et sans qu'il ait rien cédé d'important , tous marchent d'accord avec lui. Cependant , dès l'ouverture de la session , chacun de ces partis , plus nombreux et plus ardents que jamais , tout en se proclamant zélé catholique , se prononçait contre Rome de la manière la plus absolue. D'une part , les Allemands proposaient une sorte de réformation en vingt articles , dont les plus importants réclamaient les bénéfices uniques , l'obligation de la résidence pour les évêques , la communion sous les deux espèces , et le mariage des prêtres. L'empereur ne croyait à une paix durable dans ses états qu'une fois ces difficultés religieuses aplanies. Les Espagnols appuyaient chaudement les Allemands , et les Français n'insistaient pas moins vivement pour une sorte

de réformation plus complète encore que cette réformation allemande, et, qui plus est, pour le maintien absolu des libertés de l'Eglise gallicane.

Car, remarquons-le ici, les progrès de la réforme étaient tels que, tout en la combattant chez eux, ses adversaires les plus déclarés se voyaient amenés à militer en sa faveur dans le concile. La cour papale seule tenait bon; et, tandis que les autres puissances, circonvenues par les novateurs, eussent voulu, par quelques concessions importantes, les satisfaire et les ramener, Rome résistait toujours, et proclamait l'immuable résolution de ne jamais pactiser avec l'hérésie.

L'hérésie, il est vrai, s'attaquait aux prétentions les plus chères à Rome. Ce qu'on appelait des abus, n'étaient-ce pas les plus solides appuis du trône pontifical? Pouvait-on y toucher sans l'ébranler dans sa base? Déclarer l'institution des évêques de droit divin, c'était abdiquer la suprématie papale et créer au chef de l'Eglise autant d'égaux en puissance qu'il y avait d'évêques en Europe. Anéantir les privilèges des moines, c'était se priver d'auxiliaires zélés, de feudataires qui, relevant immédiatement du Saint-Siège, s'opposaient à ce que, dans leurs diocèses, les évêques devinssent autant de papes. Permettre enfin le mariage des prêtres, c'était renoncer à sa suprématie hiérarchique, briser le lien politique qui retenait à Rome le clergé de toute l'Europe; en un mot licencier sa milice. Les autres refus de Rome avaient aussi leurs motifs, et ce fut pour en triompher et pour emporter d'autorité ce qu'elle ne pouvait obtenir par les transactions, que la cour de France se décida à tenter un dernier effort.

Elle dépêcha à Trente le fameux cardinal de Lorraine, Arnaud du Ferrier, un des amis du chancelier de l'Hôpital, et comme lui savant apôtre de la tolérance, et quatorze de ses prélats les plus dévoués. Le cardinal de Lorraine, homme d'une haute ambition, était alors un des personnages les plus considérables de France. Amant de Diane de Poitiers et de Catherine de Médicis, sous Henri II il s'était poussé à la cour, sous François II il avait été premier ministre, et sous Charles IX son influence s'était encore accrue. Homme d'un grand savoir, naturellement éloquent, et fier de sa lutte récente avec Théodore de Bèze, dans le colloque de Poissy, il ambitionnait un théâtre plus vaste où il pût déployer tous ses talents. Il se rendit donc au concile.

A la nouvelle de l'arrivée du cardinal, le pape et ses légats furent con-

sternés. Ils connaissaient son orgueil et redoutaient ses témérités. En apparence persécuteur des hérétiques, au fond n'était-il pas imbu des nouvelles idées, et plus d'une fois dans l'intimité n'avait-il pas approuvé, à demi-voix, la confession d'Augsbourg? Ne se regardait-il pas comme revêtu d'une sorte d'apostolat, et n'aimait-il pas à s'entendre appeler par ses partisans *le pape de France*? Les Italiens savaient cela et s'attendaient à peu de ménagements de sa part. Aussi, sortant bientôt de leur abattement, ils se préparèrent bravement au combat.

Il est curieux d'étudier les moyens que l'on employa pour tenir tête d'abord à un aussi rude adversaire, et le manège auquel on eut ensuite recours pour l'humaniser peu à peu et le détourner de ses résolutions les plus arrêtées. L'intrigue fut habilement ourdie sans doute, mais aussi singulièrement favorisée par la légèreté naturelle du prélat français que l'on connaissait¹, par sa vanité que l'on flattait, par son intérêt que l'on mettait en jeu, et enfin par son ambition que l'on promettait de satisfaire. Le pape avait songé d'abord à neutraliser l'influence de nouveaux arrivants, en envoyant à Trente l'arrière-banc des évêques italiens; et comme il connaissait l'assemblée qu'il avait long-temps présidée comme légat, lorsqu'il n'était que cardinal *del Monte*, et que, de son temps, on savait déjà que celui qui reçoit est d'ordinaire de l'avis de celui qui donne, des pensions de quarante à soixante écus d'or par mois, faites à un certain nombre de prélats douteux et pauvres, les mirent plus à l'aise et sans doute les rendirent plus traitables. On réchauffa les tièdes, on menaça les timides, on promit beaucoup aux ambitieux, et tous, jusque aux bouffons, le prophète Crivelia en tête, furent mis en réquisition par le légat Simonetta, qui les dirigeait.

Ces prélats italiens, gens d'esprit pour la plupart, et se regardant comme la partie brillante et polie du concile, affectaient un ton fat et méprisant à l'égard des prélats ultramontains, espèce de sauvages peu soigneux de leurs personnes, qui parlaient une langue rude et barbare, et dont tout, jusqu'au luxe, était grossier. Depuis Jules II et Léon X, l'Italie, et surtout Rome, était la partie la plus civilisée de l'Europe, *celle seulement où on savait vivre*, disaient, en peignant leur barbe et en nettoyant leurs ongles, ces prélats spirituels, aux mœurs licencieuses, dont les saillies et le cynisme scandalisaient les pères des autres parties

¹ On l'appelait en France le cardinal Protée.

de l'Europe, Espagnols sombres et hautains, Français susceptibles, Allemands rigoristes. De là leur vive opposition dans le concile.

Le premier succès des meneurs papistes fut de faire abandonner par le concile les questions de suprématie. On convint des deux côtés de ne pas engager la discussion sur ces matières, et l'on passa aux décrets de la résidence et de l'institution des évêques.

Ces questions, délicates aussi, furent l'occasion des débats les plus vifs, et souvent les discussions arrivèrent à un tel degré d'animosité qu'on redouta plus d'une fois une scission violente entre les pères, et même la dissolution immédiate du concile. Le parti italien réservait au pape seul l'institution des évêques, institution qu'il regardait toujours comme entièrement *humaine*. Le parti allemand-espagnol, soutenu par les Français, prétendait que les archevêques jouissaient, aussi bien que le pape, de ce droit d'institution, qu'il proclamait *de droit divin*; ce qui eût mis les archevêques et les évêques sur un certain pied d'égalité avec le souverain pontife.

Les disputes se prolongeaient, les esprits s'irritaient, et chaque jour des scènes violentes agitaient les congrégations.

Melchior Avosmédian, évêque de Cadix, un des chefs du parti espagnol, soutenait vivement que ce droit d'institution appartenait aussi bien aux archevêques qu'au pape. Un jour, poussé à bout : — « Oui, » s'écria-t-il, « je connais des évêques que le pape n'a pas nommés, et qui » sont aussi vrais évêques, aussi légitimes que ceux nommés par le pape.

« — Le fait est faux ! nommez ces évêques ! » lui crient les papistes.

« — Ce sont les quatre suffragants de l'archevêque de Saltzbourg ; cet » archevêque les a ordonnés, et jamais le pape ne les a confirmés, » répond froidement Avosmédian.

« — C'est une imposture ! » lui crie le légat Simonetta, « le pape les » a confirmés.

« — Il ne les a pas confirmés, j'en ai la preuve, et ils n'en sont pas » moins bons évêques que vous tous. »

A ces mots un violent tumulte s'élève dans l'assemblée. Le patriarche de Venise et l'évêque de la Cava s'agitent sur leurs bancs, en criant à l'hérésie. Cadix veut répondre. « — Hors d'ici le schismatique ! » lui crie-t-on de tous côtés. Ses amis essaient de le défendre; leurs voix sont couvertes par les cris de colère et les trépignements des Italiens. Au mi-

lieu du tumulte, l'évêque Gilles Falcette se lève en criant : « — Anathème ! — Anathème ! » répond l'assemblée. « — Qu'il soit brûlé, c'est un hérétique ! » crie une voix du milieu de la foule. « — Oui, oui ! au bûcher ! au bûcher ! » répètent avec fureur les cent voix papistes.

Cadix cependant, ne pouvant se faire entendre, avait quitté la chaire. Les Allemands balbutiaient quelques mots d'excuse en sa faveur. Ses amis Espagnols répondaient par leurs clameurs aux clameurs des Italiens, et les menaçaient du regard et du geste. Le fougueux cardinal de Lorraine, pâle et immobile, à la vue du soulèvement de l'assemblée avait fait un geste de dédain et gardait le silence, souriant d'un air farouche ; les évêques français restaient muets comme lui. Les légats cependant avaient vu le geste du cardinal et compris son silence. Simonetta, aussi souple que violent, sentit que ses amis allaient trop loin. Devinant à l'inexprimable sourire du Français tout l'effort qu'il faisait pour maîtriser son indignation, et craignant qu'un pareil adversaire n'éclatât, il s'efforçait de ramener le calme dans l'assemblée, imposant, de la main, silence à ses partisans, et jetant sur les bancs espagnols des paroles de conciliation. Peu à peu l'agitation s'apaisa ; on reprit la délibération, et après quelques vagues explications, les cardinaux levèrent brusquement la séance.

Lorraine, en se retirant, passa auprès des légats et des principaux meneurs romains, et quand il fut à la portée de la voix : « — *La conduite de ces gens-là est indigne !* » s'écria-t-il de manière à être entendu ; « *Cadix avait raison ! S'il eût été Français, j'en eusse appelé pour lui à un concile libre et national.* » Les légats, effrayés, gardèrent le silence.

A l'ouverture de la congrégation suivante, Hercule de Gonzague, cardinal de Mantoue, partisan des Français, et ami du cardinal de Lorraine, prit la parole comme légat et se plaignit vivement des désordres de la veille. « — Si les avis ne sont plus libres, » s'écria-t-il, « il n'y a plus de concile ! Et pour moi, si pareille scène se renouvelait, je fais le serment de quitter immédiatement la congrégation. » Lorraine loua la sagesse de Gonzague ; et ajouta « que les légats ne devaient pas se retirer pour une cause aussi misérable ; mais qu'il était juste que les perturbateurs fussent punis. » Mantoue et le cardinal de Lorraine avaient achevé, et les papistes, immobiles, gardaient un silence de consternation et de colère, quand la Cava, l'un des membres les plus turbu-

lents du parti, se levant avec audace, prit la parole; et, loin de songer à s'excuser et à rien retrancher des injures de la veille : « — Qu'on ôte » les causes du désordre, s'écrie-t-il, et les effets cesseront! Si Cadix » n'eût offensé que moi, je lui eusse pardonné de bon cœur, comme la » charité m'ordonne de le faire; mais c'est l'Église tout entière, c'est le » Christ qu'il a outragé dans la personne du pape, son vicaire; il n'a » droit à aucun pardon, à aucune excuse! »

Tandis que la Cava parlait, les prélats français notaient ses paroles sur leurs tablettes, se disposant à répliquer; mais quand ils virent qu'il se prononçait avec tant d'audace, une longue rumeur commença à se répandre sur leurs bancs. « — L'insolent! le téméraire! » murmuraient-ils à demi-voix; et ils eussent fini par éclater, si des membres plus modérés, comme il s'en trouve dans toutes les assemblées, ne se fussent jetés en avant, et, à force de paroles conciliantes, caressant tour-à-tour les deux partis, leur disant que chacun d'eux était de bonne foi, mais qu'ils pouvaient se tromper, que l'erreur était toujours pardonnable, ne fussent parvenus à détourner un nouvel orage. La discussion fut reprise avec plus de modération, et les honneurs de la guerre restèrent même aux Français et aux Espagnols; car, sur l'insistance du cardinal de Lorraine, on corrigea dans leur sens le canon contre lequel Cadix s'était élevé.

Cette fois les Italiens étaient battus; mais pourtant ils ne perdirent pas courage. Aux querelles déclarées, succéda une guerre sourde d'intrigues; et ils se vengèrent de leur échec par un feu roulant de quolibets dirigés contre les Espagnols et les Français. Ces derniers seuls ripostaient.

Un mot des papistes avait surtout fait fortune dans le concile, mot peu décent et auquel l'arrivée du cardinal de Lorraine et de ses Français avait donné occasion. — « *Della scabbia spagnola siamo caduti nel mal francese*, » avait dit un des cardinaux légats lors de la venue de ce renfort d'opposants, et aussitôt tout ce qui dans le concile n'était ni Espagnol, ni Français, avait répété le bon mot. On le redisait aux côtés des évêques de Cadix et de Grenade, les meneurs espagnols; on le murmurait aux oreilles du cardinal de Lorraine, qui eut le ridicule de s'en fâcher et de s'en plaindre aux légats. On s'amusa beaucoup de sa colère; et les Français, cette fois, auraient eu le dessous dans cette guerre toute spirituelle,

si Lansac, un de leurs ambassadeurs, n'eût pris plus habilement sa revanche. Voyant passer, à quelque temps de là, le courrier qui, chaque semaine, apportait de Rome la subvention accordée aux évêques papistes et les instructions des légats : « — *Ah ! voilà l'esprit saint qui arrive de Rome !* » s'écria-t-il d'un ton goguenard. Le mot frappait juste et eut du retentissement ; et désormais, dans le concile, on riposta au quolibet du *mal français* par le bon mot de *l'esprit saint*.

Si la gravité des pères du concile se déridait quelquefois, l'animosité n'en était pas moins vive entre les partis ; ce fut au point que, déroutés à la longue par les finesses des papistes, et fatigués de leur insolence, les Français, pour se venger du passé et leur imposer à l'avenir, se résolurent à un singulier coup de tête. On décida que le cardinal de Lorraine ne se présenterait pas à l'une des prochaines congrégations, (on ne voulait pas compromettre le chef du parti, ou peut-être lui-même ne voulait-il pas se compromettre) et l'on convint de ne plus garder de ménagements et de dire dans cette congrégation tout ce que l'on avait sur le cœur. En effet, la séance étant ouverte, un des orateurs français prit la parole, et, dans un long factum plein de sarcasme et de pétulance, attaqua vivement le parti italien, lui disant nettement *qu'il n'y avait de différence du pape aux évêques que la supériorité du grade, que tous étaient de droit divin, et que l'autorité du pape, comme celle de tout autre évêque, était soumise aux canons des conciles, etc., etc.* La méchanceté était noire et la témérité énorme ! Mais les Italiens avaient éventé la mine, et le mot d'ordre était donné. Ils écoutèrent patiemment la longue diatribe, sans prononcer un seul mot, sans faire entendre un seul murmure, sans témoigner par un seul geste de leur mécontentement, et quand l'orateur eut achevé, personne ne se leva pour répondre. Cette résignation soudaine, cette humilité politique déroutèrent les Français ; toutefois les Romains profitèrent de la leçon, et à l'avenir ils se montrèrent plus retenus.

L'adresse du Saint-Siège et les ressources de sa politique semblaient du reste s'accroître avec les difficultés et grandir avec les dangers. Pour détourner ou pour modérer les attaques des opposants, le Saint-Père avait recours à des manœuvres singulières. Il s'attachait par exemple à exagérer l'inimitié de ses adversaires. Un jour, en plein consistoire, il arrivait pâle et abattu, s'écriant que tout était perdu, que les pères de Trente voulaient le sacrifier, que Lansac était l'âme du complot, et que cet am-

bassadeur avait été jusqu'à dire en public : *qu'à l'aide des prélats français, nouvellement arrivés, il espérait renverser l'idole de Rome*, et Lansac était obligé de s'humilier devant lui et de se justifier d'un propos qu'il n'avait pas tenu. Une autre fois, il assurait *qu'il savait bien que les Français voulaient faire du concile un concile huguenot*; et les prélats français de réclamer contre une imputation aussi odieuse. Alors le pape se faisait indulgent, pardonnait ces fautes que l'on n'avait pas commises, mettant dans son pardon et ses réprimandes une extrême douceur, bénissant même les coupables qui se voyaient, de la sorte, amenés à faire amende honorable de leur innocence, et à prouver la fausseté de ces accusations par le sacrifice de leur opinion et par des concessions qu'autrement on ne leur eût pas arrachées : le succès de cette tactique passa toute croyance.

VIII.

DÉFECTION DU CARDINAL DE LORRAINE. ARNAUD DU FERRIER.

FIN DU CONCILE.

L'importante question de la réforme des abus ne tarda pas à se présenter de nouveau, et, voyant l'impossibilité de sortir du combat pleinement victorieuse, la cour romaine eut recours à de nouveaux expédients. Dans le but de faire abandonner, ou du moins ajourner ce projet de réforme, ses légats s'efforcèrent de donner à l'assemblée religieuse une physionomie politique, réclamant, avant toute autre réforme, la réforme des puissances séculières. C'était par là qu'il fallait commencer, disaient-ils; autrement leurs efforts seraient sans résultats. L'impossibilité de cette réforme politique devait rendre impossible aussi la réforme religieuse; ils le pensaient sans doute; mais comme les opposants tenaient bon, les légats proposèrent, après de longues hésitations, un projet de décret en treize articles, qui, tout en paraissant céder sur la forme, ne corrigeait rien, et n'avait au fond pour objet que la confirmation des abus attaqués. Les Français et les Espagnols s'indignèrent; et, dans ses conférences avec le nonce Visconti, le cardinal de Lorraine, appuyant l'Espagnol d'Avila qui, de la part de son roi, demandait la réformation de l'Eglise,

mais la réformation de la tête aux pieds, il alla jusqu'à dire qu'il était urgent que cette réformation se fît d'un bout jusqu'à l'autre, dût-on chasser du concile cinquante prélats qui s'opposaient à toutes les bonnes résolutions. « On en viendra là, ajoutait-il, ou nous en appellerons à un concile libre. »

« Lorraine a vraiment raison d'en appeler à un concile libre, s'écria le pape en apprenant la nouvelle sortie du cardinal ; celui de Trente n'est plus libre, il est licencieux ! »

Cependant l'attitude des partis français et espagnol réunis effrayait la cour romaine, trop compromise pour refuser le combat, trop faible pour espérer la victoire, trop adroite pour s'avouer vaincue. Elle eut recours à l'intrigue et à la séduction. Réunis, ses adversaires étaient intraitables, elle les attaqua un à un. Chacun de ses plus habiles meneurs choisit son homme. Visconti, ministre secret du pape, l'esprit le plus délié et le plus judicieux du concile, s'attacha au plus rude opposant, au cardinal de Lorraine. Les détours qu'il employa pour le séduire et l'attirer dans son parti sont incroyables¹. Promesses, menaces, flatteries, il ne néglige aucun moyen. Un jour il caresse les moindres fantaisies d'un homme qu'en secret il déclare rempli de venin ; le lendemain, il a recours aux menaces d'un tiers. *« Si Lorraine nous pousse encore, je lui dirai en face qu'avant de parler si chaudement de la réformation, il devrait bien laisser tant de bénéfices et de grosses abbayes qu'il tient en commande. »* Sans se compromettre, Visconti sut se servir à propos de ces paroles de Madruce, cardinal de Trente. Ne reculant devant aucun moyen, ce nonce du pape achetait le théologien Hugonis, homme de confiance du cardinal, et Musot, son secrétaire. Ces deux hommes lui vendaient les secrets de leur maître, ses brigues cachées, ses désirs, ses projets, et jusqu'aux arguments qu'il se proposait de présenter à l'assemblée ; de sorte que, par un merveilleux raffinement de politique, Visconti, tout en s'empressant de satisfaire les désirs réalisables du cardinal, avant même qu'il les eût exprimés, contre-minait ses brigues les plus souterraines, déjouait ses plans les mieux conçus, et préparait à loisir des répliques victorieuses à des arguments dont l'effet avait été le plus sûrement calculé.

D'un autre côté, Quignon, comte de Luna, ambassadeur espagnol,

¹ Voir les lettres de Visconti au cardinal Borromée. Ses menées y sont développées tout au long. Ces lettres sont un curieux monument d'intrigue et d'intrigue habile. Le manuscrit en était déposé à Rome, à la bibliothèque de la Sapienza. L'historien Paolo Sarpi paraît les avoir connues.

était circonvenu par d'autres prélats papistes ; mais les Espagnols éventant la mine, et connaissant le peu d'habileté de leur ambassadeur, prirent le singulier parti de ne jamais le laisser seul, se relayant à tour de rôle auprès de lui. Et, comme les légats pensaient avoir meilleur marché d'ennemis divisés, ils élevèrent entre ces deux envoyés principaux des nations française et espagnole, une terrible question de préséance à propos du baisement de la patène. Le point d'honneur en fit bientôt d'irréconciliables ennemis. Aussi, tandis que le comte de Luna tenait bon avec toute la raideur espagnole, Lorraine faiblissait et faisait son marché avec Rome. L'assassinat du duc de Guise, son frère, acheva ce que l'intrigue avait commencé, et fournit au cardinal un prétexte pour colorer sa défection. Cette mort changea la face du concile. Renonçant dès-lors à son apostolat prétendu, Lorraine se désista peu à peu de toutes les prétentions hautes qu'il avait fait valoir au début. Son opposition devint plus calme, et cessabientôt ; et, tandis que les Espagnols, Cadix et Grenade, se plaignaient de sa trahison, loin de songer à se justifier, Lorraine brusqua les discussions les plus importantes, et pressa la conclusion du concile. Jaloux de faire sa paix avec le pape, il n'attendit pas même la fin de l'assemblée ; et, à l'instigation du nonce Visconti et du traître Musot, il se rendit à Rome, laissant à d'autres le soin de terminer les affaires. Dès son arrivée, le pape lui rendit de grands honneurs, le visitant en personne et l'appelant le fils bien-aimé de l'Eglise. Lorraine, tout-à-fait séduit, fit amende honorable de ses précédentes opinions, répétant à tout propos *qu'il prenait autant d'intérêt que le saint Père à une bonne fin du concile, et qu'il avait bien vu que le salut de la catholicité et de sa maison en France était dans une sincère union avec le Saint-Siège.*

Après le départ du cardinal, on précipita d'une manière scandaleuse les délibérations de l'assemblée ; à l'exception de quelques opposants espagnols et français, tous les pères semblaient n'avoir en vue que *de délivrer Sa Sainteté des tourments du concile*, comme disait le nonce Visconti dans ses lettres au cardinal Borromée.

Dans cette vue, on se hâta de promulguer un index des livres défendus : quinze cents noms d'auteurs et d'ouvrages furent compris dans cette proscription en masse ; on s'était contenté de copier le catalogue fait à Rome par les inquisiteurs, lesquels en voulaient tout-à-la-fois à la qualité et au nombre. On enleva au pas de course les vingt articles de la ré-

formation. Quoique discutés dans des congrégations préliminaires, ils présentaient encore de nombreuses difficultés sur les points les plus essentiels; loin de songer à les résoudre, on les ajourna.

Le comte de Luna et l'ambassadeur français, Arnaud du Ferrier, résistaient seuls à l'entraînement. Ils réclamèrent jusqu'à la fin un examen approfondi des matières en discussion. Ferrier même, indigné de la précipitation avec laquelle on traitait les affaires les plus sérieuses depuis le départ du cardinal, et sans doute aussi pour obéir aux ordres de la cour de France, qui était lasse de guerres civiles, et qui dans ce moment était poussée à la tolérance par le chancelier de l'Hôpital, Ferrier fit une protestation mordante contre les derniers actes du concile et contre les empiètements du clergé sur la puissance temporelle des princes. « Je vois » bien, disait-il en raillant, je vois bien qu'il faudra encore jeûner et » pleurer long-temps en attendant cette réformation des abus, déjà » décidée et promise depuis cent cinquante ans; jeûner et prier, non » pas soixante-dix ans comme les Hébreux, mais deux cents ans, mais » trois cents ans, et peut-être plus. Qu'en pensez-vous, mes pères? Au » lieu d'en vouloir aux abus, vous en voulez à nos princes; au lieu » de songer à réformer le mal, c'est aux libertés de notre Église gal- » licane que vous vous attaquez. Mais ces libertés ne seraient-elles pas » des abus? Différentes de vos derniers décrets, elles ne se bornent pas » à obliger nos prélats à résider seulement neuf mois et à prêcher les » jours de fête; elles leur ordonnent de résider toute l'année et de prê- » cher tous les jours. Elles ne les engagent pas à vivre sobrement; elles » le leur commandent. Elles ne les conjurent pas humblement de parta- » ger leurs biens avec les malheureux; elles leur enjoignent de rendre » leurs biens aux pauvres, leurs vrais maîtres!

» Ah! mes pères, vous voulez vaincre l'hérésie, d'accord; mais, » croyez-moi, c'est par de bonnes mœurs, par une bonne prédication, » que vous vaincrez l'hérésie, et non par des provocations que l'on » adresse aux princes par passe-temps, ou par quelques décrets que l'on » formule à la hâte en se nettoyant les ongles! »

Les traits de cette moquerie sanglante du sévère président tombaient sur les membres du parti papiste, parti insolent, spirituel, composé de cardinaux, hommes de plaisir, et de prélats efféminés, fort curieux de leurs personnes, et passant en effet une bonne partie des séances à se nettoyer

les ongles. Aussi l'injure fut-elle vivement sentie. Le discours de Ferrier fit grand bruit à Rome. Le cardinal de Lorraine fut le premier à le condamner. « *Ce Ferrier est de la queue du parti du roi de Navarre, disait-il; un ami de l'Hôpital! Catholiques en apparence, ces gens-là sont au fond des huguenots.* » Et comme le cardinal était alors tout-à-fait dans les intérêts du pape, il l'engageait à couper court à toutes ces vaines discussions en mettant fin au concile, que dirigeaient mal ses légats, et dont la France, assurait-il, attendait impatiemment les décrets. Le pape voulait le suspendre seulement. « *Gardez-vous-en bien*, lui répondit Lorraine, *il faudrait le reprendre; ce serait une affaire interminable.* » Dès-lors la fin du concile fut résolue.

Ce fut le légat Moron, évêque de Palestrine, qui proclama la clôture du concile en assemblée générale et avec un grand cérémonial. Le secrétaire, Ange Massarel, ayant lu tous les articles promulgués et tous les pères étant présents, le légat porta la parole :

« Plaît-il aux pères que l'on mette fin au saint concile, et qu'on en demande la confirmation à notre Saint-Père? — Oui, il nous plaît, répondit tout d'une voix le concile. » Trois évêques seulement furent opposants.

« Au bienheureux pape Pie, évêque de la sainte Église universelle, beaucoup d'années et mémoire éternelle! » Et tout le concile répondit : « Beaucoup d'années et mémoire éternelle! »

Puis suivirent les bénédictions pour les papes morts durant le concile et pour l'empereur Charles-Quint; des acclamations pour l'empereur Ferdinand (le seul souverain que l'on nomma) pour les rois, les princes, les républiques, les légats, les cardinaux, les ambassadeurs, les évêques, les abbés et les théologiens.

Et Moron reprenant :

« Nous croyons tous, nous sentons tous, nous déclarons tous, que cette foi du concile est la foi de saint Pierre et des apôtres, la foi des pères de l'Église, la foi des hommes bien pensants et catholiques.

» Nous le croyons tous, nous le sentons tous, nous le déclarons tous.

» Anathème soit à tous les hérétiques!

» Anathème soit! »

Ce fut le dernier mot du concile.

Après un si long séjour dans la ville de Trente, les pères étaient tellement pressés de la quitter, que les légats furent obligés de menacer d'excommunication tous ceux qui partiraient avant d'avoir approuvé et signé de leur propre main les arrêtés du concile ; quatre légats, deux cardinaux non légats, vingt-cinq archevêques, cent soixant-huit évêques, trente-neuf procureurs chargés de pouvoirs par des évêques absents, sept abbés et sept généraux d'ordre signèrent ces arrêtés, puis un des légats entonna le *Te Deum*. Le *Te Deum* achevé, le légat bénit les pères et leur dit : « *Allez en paix !* »

Telle fut la fin du concile assemblé à l'occasion de la réforme, et qui, incapable de la combattre efficacement, et ne voulant ni ne pouvant transiger avec elle, n'arrêta pas les progrès du mal. En effet, pendant les débats, le luthéranisme se naturalisa en Allemagne, et victorieux, y fit ses conditions ; le calvinisme s'établit solidement en Suisse, et, au milieu des guerres et des massacres, gagna rapidement en France. Enfin, malgré les terribles persécutions de Charles-Quint et de ses successeurs (Hugo-Grotius affirme que plus de cent mille personnes périrent dans les supplices) les réformateurs envahirent les provinces flamandes, et les guerres atroces du duc d'Albe et les mesures du *conseil de sang* ne purent les en chasser.

C'est qu'en Allemagne, en France et dans les états de la monarchie espagnole, la réforme était l'expression du mouvement démocratique de l'époque ; mouvement régularisé cette fois par des chefs habiles, hommes convaincus comme en Allemagne¹, ou ambitieux exclus du pouvoir² comme en France. Les forces vives et jeunes de la société, qui, à diverses reprises, lors de la Jacquerie, du soulèvement des communes, des guerres des paysans et de celles des Hussites, avaient fait explosion dans chacun de ces pays, se produisaient sous une nouvelle forme. Pour neutraliser cet élément énergique, une assemblée de vieillards aveugles et opiniâtres était impuissante ; il fallait autre chose que les anathèmes d'un concile ! En France, la *Ligue*, en Espagne et dans les Pays-Bas, les bûchers de l'inquisition, ou la force brutale, purent seuls arrêter les rapides progrès des novateurs. Et cependant, malgré la Ligue, les protestants français ne furent pas soumis ; et, après

¹ L'électeur Frédéric de Saxe, par exemple.

² Le prince de Condé, Coligny, etc.

soixante-huit années de guerres, la fatigue mit seule fin à la lutte dans les Pays-Bas espagnols. Si la réforme céda en Espagne, si en Italie elle donna à peine signe de vie, c'est que dans ces deux pays les forces populaires avaient trouvé à s'employer d'une autre façon. En Italie, les longues guerres des républiques et de l'empire les avaient usées; en Espagne, la découverte de Colomb leur avait livré un monde!

IX.

TRENTE DANS LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. — GUERRES DE 1703 ET DE 1797.

La tenue du concile valut à la ville de Trente un renouvellement de ses anciennes constitutions : sous prétexte de rétablir la juridiction du pays sur le pied où elle se trouvait avant les révoltes des paysans et le règne des deux derniers prélats, Ferdinand fut bien aise de faire acte d'autorité. Il mit des bornes au pouvoir absolu des évêques, et envoya dans la ville une garde allemande. Peut-être voulait-il alors encourager les protestants allemands à se présenter au concile; peut-être songea-t-il aussi à ménager de cette façon aux puissances séculières le respect des prélats italiens? Quoi qu'il en soit, le pouvoir des évêques fut diminué; mais au fond Trente n'en devint pas plus libre. Ville impériale et ville épiscopale à la fois, soumise à un prince évêque, soumis lui-même à l'empereur, le véritable souverain, Trente et le cercle qui en dépend, tiraillés par ces deux pouvoirs, cédés aux archiducs résidants à Inspruck ou repris par l'empereur, s'affaiblissent, victimes de cette instabilité. La ville tyrolienne voit rapidement décliner ses splendeurs; et, du luxe et des pompes du concile, elle tombe peu à peu dans un état voisin de la misère. Ses palais, ses monuments publics et ses embellissements datent tous de cette époque du concile : presque tous sont l'ouvrage des prélats de la famille des Madruce, qui, jusqu'en l'an 1659, époque de la mort du cardinal Carlo, le dernier prince de cette maison, occupent successivement le trône épiscopal.

Sous le gouvernement de ces prélats, et pendant toute cette première

moitié du dix-huitième siècle, une paix profonde règne dans la ville de Trente, paix dont jouissaient les autres possessions italiennes de la maison d'Autriche et qui contraste avec les troubles que le caractère ambitieux de l'empereur Ferdinand II avait suscités en Allemagne, en proie durant un quart de siècle à la terrible guerre de trente ans. Et néanmoins cette paix dévore Trente, dépendante de l'Autriche, et, comme les autres cercles du Tyrol, obligée de payer sa part des frais de la guerre dont l'Allemagne est le théâtre.

Plus tard, l'absurde administration des prélats qui succèdent aux Madruce ne semble guère propre à cicatriser ces blessures. Ces prélats, attribuant sans doute la détresse de leur ville à sa population trop nombreuse et au manque de denrées, proposent à la république de Venise, leur voisine, d'échanger des hommes contre ces denrées, contre de l'huile, par exemple. La république de Venise, qui n'a jamais trop de bras, et qui sait le parti que l'on peut tirer des instruments les plus méprisables en apparence, accepte l'échange; par un singulier traité, l'évêque s'engage à lui livrer tous les Trentais condamnés aux galères, (dans ce temps-là, on condamnait aux galères pour insubordination) et la république, reconnaissante de cet abandon, permet aux Trentais de tirer leurs huiles de ses états de terre ferme, sans payer de droits. Tout était de cette force dans l'administration de la petite principauté; aussi ne doit-on pas s'étonner si, vers la fin du dix-septième siècle, cette ville semble avoir fait halte sur le chemin du bien-être et de la civilisation. A partir de cette époque, on ne construit plus; on entretient à peine; la dépopulation, ce marasme des cités, fait de rapides progrès, et les revenus de Trente, qui, vers l'an 1600, s'élevaient à 400,000 écus d'or, un siècle plus tard arrivent à peine à 30,000.

Un débordement de l'Adige, un incendie, une sécheresse extraordinaire, sont les seuls événements qui, pendant toute cette fin du dix-septième siècle, interrompent la monotonie de l'histoire de cette ville. Trente n'a plus de joies que pour l'avènement de ses prélats, de larmes que pour leur mort. Son peuple semble engourdi, et durant cette longue suite d'années on a peine à reconnaître, dans ces hommes indolents et soumis, les descendants de cette race énergique et turbulente qui, pendant des siècles, s'est agitée dans ses murailles.

Mais quand vient la guerre de la succession, les habitants de cette ville

et les paysans des vallées du Trentin, endormis dans la paix au sein de leurs Alpes qui les protègent, sont réveillés comme par un coup de tonnerre.

C'est Eugène qui, le premier, en 1704, traverse tout-à-coup leurs montagnes à la tête d'une armée formidable. Ce général, heureux et habile, après des fatigues incroyables, et à l'aide des travaux de 2,000 pionniers, franchit en dix jours les précipices du Tyrol et les gorges du Trentin; et, bravant la neutralité de la sérénissime république de Venise, à laquelle, comme il le raconte dans ses Mémoires, il envoie faire ses excuses par un major, il se jette sur la Lombardie, où il surprend Catinat. Trente, si long-temps paisible, voit passer, avec étonnement et terreur, ces vieux soldats de la maison d'Autriche, auxquels, deux ans plus tard, ses citoyens devront prêter main-forte pour défendre aux Français victorieux l'accès des provinces de leur empereur.

Cette fois ce fut à leur dévouement et à celui de leurs frères des montagnes, que l'Autriche fut redevable de son salut. Le plan d'invasion de ses états avait été hardiment conçu. Les armées françaises, Villars à leur tête, tenaient en échec sur le Danube les troupes impériales. Pendant ce temps, l'électeur de Bavière, alors allié de la France, devait envahir le Tyrol allemand; Vendôme, de son côté, à la tête de 20,000 de ses meilleurs soldats, devait forcer les gorges de Trente, et ses troupes, réunies à celles de Villars et de l'électeur dans la vallée de l'Inn, formant une armée de 80,000 hommes, devaient descendre le Danube et marcher sur Vienne. « L'Allemagne est ouverte, il n'y a plus qu'à suivre! » écrivait au roi Louis XIV le maréchal de Villars; « j'ose me flatter que » Votre Majesté sera maîtresse de l'empire cette année. » Les commencements de cette audacieuse campagne furent brillants. L'électeur emporta Kufstein, qui est la clé du Tyrol du côté de la Bavière, prit d'emblée tous les forts de la vallée de l'Inn, et, le 26 juin 1705, arriva aux portes d'Innsbruck, qui, depuis Charles-Quint, n'avait pas vu l'ennemi, et qui se rendit sans coup férir. « Vous êtes heureux, » écrivait Villars à l'électeur, « et moi, qui ai l'honneur de vous servir, je ne suis pas mal- » heureux non plus; après cela, ma foi! je vous demande un duché en » Bohême, ou bien où il vous plaira; car avant deux mois vous pourrez » disposer de plus d'une couronne. Il faudra bien que votre petit servi- » teur ait un duché. »

Lorsqu'on sut à Vienne les rapides succès de l'électeur et la marche de Vendôme sur le Trentin, la terreur et la confusion furent extrêmes. L'empereur songeait déjà ou à fuir ou à se mettre à la tête de ses gardes pour tenter un dernier effort, quand un secours inespéré vint le tirer de ce grand péril. Vendôme, à la tête de ses 20,000 hommes, remontait les deux rives du lac de Garda, et avait chassé devant lui Solari, que l'année précédente Eugène avait commis à la garde du Tyrol. Solari, en se retirant, avait jeté quelques centaines d'hommes dans les châteaux qui commandent la vallée de l'Adige, et avait ramené à Trente le reste de la petite armée. Une grande agitation régnait dans cette ville, défendue seulement par une simple muraille. Du côté du nord, l'électeur était maître de tout le Tyrol allemand, et déjà ses coureurs s'étaient montrés sur la route du Brenner; du côté du midi, Vendôme approchait : pouvait-on songer à se défendre? On délibérait en tumulte; le plus grand nombre désapprouvait la résistance, et proposait de suivre l'exemple de la bourgeoisie d'Inspruck, et d'ouvrir à Vendôme les portes de Trente. Les plus déterminés, poussés sans doute par cette sorte de point d'honneur qui a toujours opposé les Tyroliens méridionaux à ceux du nord, soutenaient qu'il y aurait honte à imiter Inspruck; « on devait, » disaient-ils, « se » défendre jusqu'à la dernière extrémité, et s'enterrer, s'il le fallait, sous » les ruines de la ville, pour donner aux renforts de la Carinthie le temps » d'arriver, et à la levée en masse des montagnards du Tyrol le temps de » s'effectuer; le salut de l'empire en dépendait. »

Sur ces entrefaites, le marquis de Vaubonne, Français expatrié et général de l'empereur, amena au secours de la ville un corps de cavalerie hongroise. Le plan de campagne des Trentais et des généraux allemands est aussitôt arrêté. Tandis que la cavalerie de Vaubonne et les troupes régulières défendront la route pied à pied, les volontaires de la ville et les paysans, jetés en tirailleurs sur les deux chaînes de montagnes qui dominent la vallée, harcelleront l'ennemi sur ses flancs, et couperont ses convois. Le plan des Trentais fut couronné d'un succès inespéré. A peine l'avant-garde de Vendôme s'est-elle engagée dans les défilés qui séparent le lac de Garda de la vallée de l'Adige, qu'un feu, mal nourri, mais dont chaque coup porte la mort, l'accueille de tous côtés. A droite et à gauche de la route, chaque rocher, chaque tronc d'arbre, chaque pli du terrain semble cacher un ennemi. Les détachements que le géné-

ral français lance sur les pentes de la montagne pour protéger sa marche, ne peuvent saisir ces ennemis invisibles, qui gagnent rapidement les crêtes les plus élevées. L'agilité de ces montagnards faisait le désespoir des fantassins français, pesamment armés, et dont beaucoup à cette époque portaient encore de longues piques, fort inutiles dans une pareille guerre. Les Trentais, presque tous chasseurs, gravissaient devant eux les roches les plus escarpées, et, du haut de ces forteresses naturelles, les fusillaient à coup sûr.

Au milieu de pareils obstacles l'armée ne pouvait s'avancer que bien lentement. Maîtresse seulement du terrain qu'elle occupait, la nuit elle voyait la cime des monts qui l'entouraient couverte d'une multitude de feux allumés par l'ennemi, et le jour les vedettes de ces montagnards, debout, sur chacune des pointes de rochers qui bordent la route, surveillaient ses mouvements, s'avertissaient par des cris de son approche, et formaient de longues files qui se perdaient à l'horizon. Cependant les soldats de Louis XIV s'irritaient d'être tenus en échec par de pareils adversaires. La plupart avaient fait les guerres du Palatinat et avaient en grand mépris ces paysans allemands, qui d'ordinaire se laissaient piller et brûler sans résister. Ils avaient peine à comprendre l'opiniâtreté de ces rustres qui n'avaient pas même de maisons; et ces vieilles bandes s'étonnaient à la vue de ces hommes qui se faisaient tuer pour défendre, quoi? des rochers.

Mais pendant que la levée en masse des Trentais et des Tyroliens du midi faisait tête à Vendôme, les paysans de l'autre versant des Alpes, revenus de leur première surprise, et réunis au peu de troupes réglées qui occupaient encore la vallée de l'Inn, s'étaient mis aux troupes de l'électeur de Bavière; et les descendants de ces *Brennes indomptables* lui faisaient sur les pentes septentrionales du Brenner la même guerre que leurs compatriotes des cercles méridionaux faisaient à Vendôme dans les défilés du pays de Trente. Piquée d'honneur par cette ville et honteuse de s'être si facilement soumise, la bourgeoisie d'Innsbruck avait profité, pour se mutiner, du moment où l'armée bavaroise s'efforçait d'ouvrir ses communications avec Vendôme; Hall et les autres petites villes de l'Inn avaient suivi son exemple; et l'électeur, entouré de tous côtés par une insurrection flagrante, et menacé d'être coupé par les paysans, qui tenaient toutes les hauteurs, avait fait sa retraite en désordre et non sans courir

des dangers personnels. Dès lors tout espoir de jonction avec Vendôme fut perdu et le but de la campagne manqué.

Villars était furieux de ces désastres, qu'il attribuait tous à l'impéritie de l'électeur, à la lâcheté et à la trahison de ses officiers. Villars ne pouvait se résoudre à faire la part de gloire de ces paysans, et cependant eux seuls avaient tout fait; il en convient dans ses lettres, mais toujours en accusant ceux qui n'avaient pu vaincre. « La conduite du comte d'Arco » a été misérable, » dit-il au roi (30 août 1703). « Conçoit-on qu'une » place comme Hornbec, imprenable par elle-même, se soit rendue à » 2,000 paysans qui l'attaquaient avec deux arquebuses à croc; artillerie » médiocre pour un tel siège!... Conçoit-on que, sans être menacés que » par des paysans, dix-huit bataillons aient cru devoir quitter le Tyrol et » abandonner Inspruck la nuit dans un tel désordre!... L'électeur en est » revenu avec des porcelaines prises dans le cabinet de l'empereur et un » cheval de bronze. Ses généraux et ses ministres n'en sont pas sortis de » même. Dieu veuille les récompenser selon leur mérite¹ ! »

Et néanmoins, dans le Trentin, ces mêmes paysans, secondant bravement la cavalerie de Vaubonne, tenaient toujours Vendôme arrêté. Ils fusillaient les détachements français obligés de livrer cent combats pour avancer d'une lieue, interrompaient les convois, coupaient les ponts, et menaçaient les derrières de l'armée engagée dans leurs défilés.

Vendôme cependant, après avoir saccagé les villages d'Arco, de Torbole et le château de Loppio, était arrivé en vue de Trente. Ne se trouvant séparé de cette ville que par le fleuve, et comptant, par sa prise, entraîner la soumission du reste du pays et rétablir les affaires de l'électeur, il fit mettre ses canons en batterie, à la vue des habitants, et les somma d'ouvrir leurs portes. Sur leur refus, la canonnade commença et des bombes furent lancées dans la ville. Ces bombes, les premières que Trente eût jamais vues, et le bruit du canon, répété avec un terrible retentissement par les vallées profondes et les flancs caverneux des montagnes, n'effrayèrent pas les Trentais. Leur contenance assurée, la présence de Vaubonne et de Solari, l'obstacle que présentait un fleuve rapide et non guéable, et par-dessus tout, le manque d'artillerie de siège, rendaient le succès de Vendôme fort douteux; et ce général, rebuté par tant de difficultés, songeait même à se retirer, quand la défection du duc

¹ Lettre de Villars au roi Louis XIV (30 août 1703).

de Savoie, gagné par l'Autriche, lui fournit l'occasion de le faire honorablement. Levant son camp dans la nuit, il se replia sur le lac de Garda et Dezenzano, sans être entamé, et ramena en toute hâte son armée en Savoie, où elle se vengea de son échec de Tyrol sur des ennemis mieux disciplinés sans doute, mais que le sauvage patriotisme des montagnards trentais ne soutenait pas.

Après la guerre de 1703, les Trentais, soutenus un moment par l'enthousiasme de la victoire, retombèrent bientôt dans l'abattement et la misère. Cette misère, il est vrai, leur était commune avec la plupart des petits états gouvernés par des princes ecclésiastiques : point de commerce, nulle industrie, population décroissante. Cette cour nombreuse de chanoines, richement appointés, vivant tous dans l'oisiveté, comme autant de princes, tête monstrueuse pour un aussi faible corps, épuisait la substance du pays. Les chanoines de Trente se comparaient complaisamment aux cardinaux romains. Comme eux, choisissant un chef dans le sein de leur collège, ils voulaient se montrer riches et somptueux comme eux. Mais le fardeau que Rome pouvait supporter écrasait Trente. Et, en effet, il n'est pas d'état, quelque florissant qu'il soit, qui, obligé de nourrir dix-huit princes, pour en tirer un roi à la mort du roi régnant, ne soit tôt ou tard ruiné par une pareille dépense.

Fatiguée par les exactions de ses supérieurs, Trente payait difficilement l'impôt; l'Autriche s'en irrita, et au lieu d'employer son contrôle à établir une administration moins onéreuse, elle eut recours aux expédients : elle institua des fermiers généraux. Aussitôt le pays fut inondé par les commis de ces fermiers, hommes de rapines, appliqués à extorquer des habitants et des étrangers le plus d'argent possible, et cela au grand préjudice de l'état. Le peu de commerce que Trente faisait encore, tomba sur-le-champ. L'insolence et l'avidité de ces misérables éloignèrent le petit nombre de négociants vénitiens et allemands qui fréquentaient ses foires, et en peu d'années, à la suite de nombreuses banqueroutes, tout commerce cessa.

Quelques voix, aussitôt étouffées, osaient à peine, à de longs intervalles, réclamer contre un pareil état de choses ; et, comme le mal venait d'abord d'un clergé trop nombreux et trop puissant, c'était au clergé que l'on s'attaquait. *Un anonyme s'en prenait à toute la hiérarchie ecclésiastique, depuis le pape jusqu'aux frères muletiers des franciscains, nous dit un voya-*

geur qui parcourait le pays en 1774 ; comme *Luther*, il eût voulu réformer l'Église ; mais les chanoines et l'évêque le faisaient taire : le voyageur ne nous dit pas comment. Ceux qui eussent volontiers défendu les opinions du réformateur s'en gardaient bien, et alors les gens d'esprit de Trente passaient gravement leur temps à discuter avec les académiciens de Vérone et de Rovérédo sur l'existence ou la non-existence des magiciens et des sorciers ; les uns prétendant qu'il y avait des sorciers et point de magiciens, les autres des magiciens et point de sorciers, et enfin le plus petit nombre qu'il n'y avait ni sorciers ni magiciens ; cela au temps des Muratori, des Beccaria et des Maffei.

Les grandes guerres de la révolution française peuvent seules tirer Trente d'un pareil anéantissement ; ses montagnards renouvellent les prodiges de l'invasion de 1703 ; et, après un siècle, ces mêmes défilés voient s'engager une pareille lutte entre les mêmes peuples, mais avec des chances différentes.

Tandis que Bonaparte, maître de l'Italie, poussait devant lui le prince Charles sur les Alpes Juliennes, et songeait à conquérir la paix dans les murs de Vienne, Joubert avait été chargé de forcer ces gorges fameuses du Trentin où avaient échoué les efforts des généraux de Louis XIV. Les soldats autrichiens de Kerpen et de Loudon, qui les défendaient, furent facilement vaincus par ces légions républicaines, devant lesquelles cinq armées venaient de disparaître en Italie. Cette fois Trente dut céder ; mais les habitants de ses montagnes ne furent ni vaincus, ni soumis. « On ne » vit point les Tyroliens chercher à nous disputer les plaines, ou à nous » barrer les gorges, » nous dit un témoin oculaire, le brave Sulkowski ; « ils cédaient à la force irrésistible d'une armée victorieuse... A notre » approche tout disparaissait dans les villages ; les familles se retiraient » sur les rochers, et les hommes, armés de fusils, couvraient leur retraite ; » nous nous trouvâmes n'avoir conquis que la vallée étroite qui borde » l'Adige, des maisons désertes et la grande route. »

Joubert, dès le premier jour, sentit le danger de l'exaltation de ces montagnards, et voulut les vaincre à force de magnanimité. D'après ses ordres, nos guerriers si terribles passent sous le feu des Tyroliens sans riposter. Bien plus, comme ces malheureux n'avaient pu emporter de provisions et mouraient de faim dans leurs rochers, nos soldats, maîtres de tous les magasins de la vallée, estimant jusqu'à l'opiniâtreté de leurs

adversaires, portaient sur la pente des montagnes le pain qu'on leur distribuait à discrétion. Aussitôt qu'ils étaient redescendus, les Tyroliens venaient le prendre et le dévoraient.

Ce système de persévérante douceur commençait à porter ses fruits; les villages se repeuplaient; et ceux des insurgés que le point d'honneur retenait dans leurs montagnes, rassurant par des gestes de paix ceux de nos soldats qui hésitaient à passer à portée de leurs carabines, n'eussent pas tardé à se soumettre, si l'Autrichien Loudon, dont tout l'espoir se fondait sur la levée en masse, n'eût ranimé leur fanatisme expirant. D'après ses ordres, des prêtres et de nombreux émissaires parcoururent les vallées où l'humanité de nos soldats était encore ignorée; ils représentent les Français comme d'implacables ennemis, qui détruisent les églises, assassinent les hommes, outragent les femmes! Puis, s'adressant aux montagnards : « C'est d'eux seuls, » leur disent-ils, « que dépend le salut de l'état; ils sauront, s'ils le veulent, repousser l'étranger comme ont fait leurs ancêtres! » Et ce peuple ardent et fier, aiguillonné par l'orgueil, exalté par le tableau des souffrances de ses compatriotes, se lève, s'arme, et, dans l'espace de sept jours, lance sur Joubert trente mille combattants.

Dans une nuit tous ceux des habitants qui étaient revenus dans leurs villages disparurent. Le lendemain les combats recommencèrent.

L'extérieur étrange des volontaires Tyroliens, et la furie de leurs attaques, inspiraient l'épouvante, nous dit encore Sulkowski. On voyait s'avancer des hommes agiles et robustes, ceints d'une large courroie incrustée en plomb luisant, et la tête couverte d'un énorme chapeau vert. Ils venaient sur nous au pas redoublé, gardant le plus profond silence. Ils combattaient sans jeter un cri, mouraient sans pousser un soupir. S'ils se retiraient, c'était lentement, pour se rallier autour des plus braves et revenir aussitôt. Cette façon de combattre, neuve et bien plus dangereuse que le feu des Autrichiens, étonna nos soldats! On peut les comparer aux légions de César, qui se troublèrent à l'aspect hideux des peuples du Hainaut.

Beaucoup de ces montagnards se colletaient avec nos soldats, détournaient leurs baïonnettes et les atteignaient de leurs massues; d'autres, plus forcenés encore, saisissant deux fusils, se roulaient sur le sable, désarmaient leurs adversaires et les exposaient aux coups de leurs compagnons. Mais

la fermeté des Français, secondée par l'art, dompta cette valeur sauvage. Les Tyroliens furent vaincus, mais aucun d'eux ne demanda quartier ; ils luttèrent sur les corps expirants de leurs camarades en se hâtant de les remplacer. On remarqua même que leurs cadavres répandaient une quantité surnaturelle de sang ; il semblait que la nature l'eût proportionné à l'excès de leur courage.

Malgré ces avantages éclatants, Joubert sentit combien sa position était précaire ; chaque jour aguerrissait les Tyroliens, qui pouvaient augmenter et renouveler leurs combattants. Mais, loin de songer à se retirer sur Vérone, l'intrépide Français n'hésita pas à percer en Allemagne, et à rejoindre le général en chef dans la Carinthie. Il remonta le Pusterthal, traversa en dix jours soixante lieues de pays ennemi, et ne s'arrêta qu'au-delà de Lienz, lorsqu'il eut rencontré les avant-postes de l'armée victorieuse du général en chef.

Les préliminaires de Léoben venaient d'être signés.

PARTIE II. — DESCRIPTION.

I.

ASPECT DE LA VILLE.

LE CHATEAU. — INTÉRIEUR DE LA VILLE. — LES PALAIS.

LES EGLISES SAINT-PIERRE, SAINT-MARC, SAINTE-MARIE-MAJEURE, SAINT-VIGILE.

LA PLACE DU DÔME.

Dans les premières années de ce siècle, Trente, conquise par la France, cédée à la Bavière, est revenue à l'Autriche lors de la dernière paix. Une administration moins avide, des réglemens plus sages, ont-ils enfin arrêté sa décadence? Je ne sais : mais j'aurais peine à exprimer le sentiment de profonde tristesse qui me saisit en arrivant une première fois dans les murs de cette ville, où tout ce qui vous entoure, tout, excepté sa population, rare et mobile, paraît vieux de plusieurs siècles. Ville perdue au fond de la vallée et qui semble découverte d'hier, sous l'éboulement d'une montagne ou les cendres d'un volcan.

Du haut des collines que franchit la route, on n'aperçoit d'abord, dans l'éloignement, que sa couronne de tours lombardes, de dômes vénitiens et de hauts clochers dentelés, seuls monuments qui rappellent l'Allemagne. Puis apparaissent ses murailles brunes, flanquées d'énormes tours; murailles de Théodorick, abattues et relevées bien des fois, et dans l'épaisseur desquelles, en passant sous les voûtes de leurs portes, on peut retrouver l'architecture des divers âges qui les ont vues tomber et se relever, gothiques, lombards, franks, tudesques et italiens. Et

quand on a franchi ces voûtes, on arrive au pied d'un grand château, tout roux, couronné d'une riche dentelure de créneaux blancs et roses, de flèches noires à demi rongées, d'aiguilles brisées et dominées par une grosse tour ronde qui s'élève hautaine et sombre, comme un des guerriers des anciens âges où on l'a bâtie. Le temps lui a donné la couleur de la rouille et du fer bruni, mais n'y a point fait de ruines. Debout au bord du fleuve, non loin de la route et à la gauche de la porte, c'est la sentinelle avancée de la vieille ville, trop solitaire pour se défendre, trop cassée pour rester sans appui.

Ce château et ses hautes murailles forment une partie de l'enceinte, au nord de la ville. Les fossés qui l'entourent ont été taillés dans le roc vif, avec lequel la base du vieil édifice ne semble faire qu'un même corps. Car le temps a effacé la soudure et confondu l'ouvrage de la nature et celui de l'homme.

L'intérieur de ce monument est vénérable comme son extérieur. Beaucoup de peintures décorent ses escaliers et ses galeries. Ses salles sont pavées de mosaïques antiques et renferment des meubles des formes les plus *gothiques*, et de grandes tables avec des incrustations en pierres précieuses. Les fresques et les tableaux dont leurs murailles sont revêtues portent les dates de 1520, 1552, 1540. Elles rappellent les unes le style du Pérugin, les autres celui d'André del Sarto, du Titien et des autres peintres de l'école vénitienne. Les unes représentent des batailles, des chasses à l'ours et au daim; d'autres les portraits de Maximilien I^{er}, de Ferdinand, roi des Romains, de sa femme et de ses enfants; d'autres, des sujets de l'Histoire sainte. Le cardinal de Médicis, depuis Léon X, y est représenté plusieurs fois en habit de cardinal. Est-ce d'après ses ordres, ou l'artiste a-t-il voulu seulement témoigner de cette façon sa reconnaissance envers un prélat déjà protecteur des arts? Nous l'ignorons; nous ne connaissons pas non plus le nom de cet artiste; mais, quel qu'il soit, cet ouvrage n'en est pas moins remarquable : c'est de bon goût et du bon temps.

Si vous pénétrez dans la ville, votre œil est frappé d'une foule de singuliers contrastes. Ici des rues étroites serpentent entre un double rang de maisons de toutes les formes, de toutes les couleurs, de toutes les époques; les unes debout et solidement appuyées sur le sol, les autres portées par de petits piliers noirs ou gris rouge, assurés mutuellement par des barres de fer à demi ployées par le temps; maisons vieilles de

plusieurs siècles ; mais les rides et les lézardes de leurs murailles sont dissimulées par la chaux dont on les a blanchies récemment ; les brisures de leurs toits sont cachées par la joubarbe, le lierre et l'hièble qui les couronnent ; les carreaux détachés de leurs châssis, ou les bois vermoulus des fenêtres et des portes sont masqués par la vigne qui les enveloppe de ses bras, par le maïs que l'on y append et qui court en guirlandes d'un angle à l'autre de leurs façades ; maisons cassées et décrépites, inclinées sur toute une file, comme une procession de vieillards ; dont la tête s'avance de plusieurs pieds sur la rue, ou se rejette en arrière de manière à former avec le pavé un angle ou fort aigu ou fort ouvert ; maisons inquiétantes pour le passant et qu'habite avec insouciance une fourmilière d'enfants criards et nus, d'hommes noirs et à peine vêtus, de femmes aux cheveux de jais, au cou et aux bras couleur de brique, aux yeux noirs et lançant dans l'ombre des étincelles aussi brillantes que celles de leur foyer.

Souvent ces files sont interrompues par quelque pavillon d'un travail élégant, orné de moulures en bois, rehaussées d'azur ou de vermillon ; ou par quelque tour crénelée, gracieusement élancée, et qui semble placée là pour aligner toute la file et faire contraster la ligne droite avec les lignes capricieuses des façades voisines. De distance en distance, apparaît aussi quelque solide construction, soutenue par de robustes colonnes, ou de gros pilastres, percée de belles fenêtres, cintrées en ogive et décorées de balcons d'une puissante architecture qui font une énorme saillie sur la rue. Mais le vaste édifice s'est arrêté à la moitié de sa croissance. Commencé pendant quelque guerre, ceux qui l'ont bâti auront été ruinés avant de l'avoir achevé. Le marbre brut de ses fortes murailles ne soutient plus là-haut qu'une charpente noire et rougeâtre, dont les grosses pièces sont jointes l'une à l'autre par des planches vermoulues, percées de petites fenêtres grillées que surmonte un grand toit sombre qui couvre la rue presque en entier.

Dans ces rues se presse une population toute méridionale, déjà italienne, peu civilisée, à la voix criarde, aux gestes brusques, aux manières rudes : citadins diversement vêtus ; en bas de soie et sans chemise, en habit de velours et sans bas ; campagnards demi-nus, dont la taille élevée, les yeux bien fendus, l'ovale allongé du visage et les grands nez dantesques, décèlent l'origine gauloise, gauloise cisalpine ; ils tra-

versent la ville poussant devant eux leurs troupeaux, ou ramenant des champs leurs pesants chariots traînés par de grands bœufs jaunes : abominables mendiants, aux jambes et aux bras nus et rouges, qui se démenent par toute la ville d'un air affairé, jurent par Diane, Bacchus et la Madone, ou qui, couchés à l'ombre des piliers les plus voisins, digèrent l'ail, la *polenta* ou les raisins verts dont ils se sont repus. Au milieu de cette foule cheminent gravement quelques montagnards de *cette commune*, vêtus d'un bel habit de velours noir ou vert, la tête couverte d'un feutre pointu, orné de ganses de soie à boucles d'argent, et quelquefois d'une grande plume ; ce sont de véritables types de bandits, mais de bandits coquets. De temps à autre, ils s'arrêtent à un magasin de soieries, marchandent opiniâtrément quelque pièce d'étoffe, jasant avec la citadine qui passe en riant, et accompagnent à l'église ou aux promenades, dans leurs dévotions ou dans leurs jeux, leurs femmes et leurs filles qu'ils ont amenées de leurs montagnes, paysannes au teint brun et fier, au cou marbré de rouge, et portant négligemment sur l'oreille leurs bonnets d'ours ou leur immense chapeau de paille.

De ces ruelles populeuses qui dans leur mouvement et les divers groupes qu'elles nous présentent, nous rappellent les tableaux confus du Bassan, ou les esquisses de Bonifacio, on passe tout-à-coup dans quelque rue large, régulière, bordée de chaque côté de palais sombres, mais admirablement construits en grosses dalles de marbre rouge brut ; palais lombardo-vénitiens que décorent de grands balcons à jour, des frises dentelées, des moulures exquises, et de riches pilastres ; palais des Galéas, des Castel-Alto, des Clés, des Madruce, des Hugo Candide, des Lichtenstein, des Firmian, des Spaur et des Bellasi ; nobles familles qui les habitèrent autrefois et qui, de nos jours, à en juger par le silence qui seul règne dans leurs murs, semblent n'y avoir pas laissé de descendants. C'est là peut-être, dans le plus antique de ces palais de la *strada longa* ou de la *contrada longa*, que vécut ce Bellenzano qui souleva la ville, ce Sunnenberg qui la sauva.

Ce fut dans ces palais, où resplendissaient l'or et la soie, qu'habitèrent ces pères du concile, hommes rompus à l'intrigue, âpres à la discussion, faisant tête opiniâtrément à une révolution religieuse, et passionnés pour des idées que l'on ne comprend plus de nos jours, comme nous le sommes aujourd'hui pour des idées que dans trois siècles on ne

comprendra pas davantage. Hommes plus complets, quoique plus rudes que les hommes des temps modernes; joignant à la passion du moment l'ambition de l'avenir, et se reposant de leurs querelles, avec l'imagination et les arts, comme nos hommes politiques, avec le positif et l'argent. Hommes qui promulguaient un canon au son de l'orgue; qui justifiaient Marie et mettaient en scène l'Arioste; qui le matin fulminaient l'anathème et le soir se mêlaient aux divertissements d'un bal, et devant lesquels dansa un jour le terrible Philippe II!

Aujourd'hui ces palais semblent inhabités, l'herbe croît dans leurs cours et entre les pavés de ces rues désertes. La vie y est comme dans le reste de l'Italie, sombre, découragée, oisive.

Le palais des Galéas, bâti à l'italienne et en pierres *carrées* à saillies, est le plus remarquable de ces édifices; vu de la rue, son vestibule, soutenu par une élégante colonnade, produit l'effet le plus pittoresque.

A l'entrée de la ville, près de la porte d'Aquila et non loin du château, s'élèvent les deux églises de Saint-Pierre et de Saint-Marc. C'est dans la première de ces églises que fut déposé le corps momifié du petit saint Simonin, son sang coagulé, et les aiguilles, les clous et les pinces qui servirent à le martyriser. Dans l'église de Saint-Marc on voit le tombeau du cardinal Séripand, un des légats du pape, qui mourut à Trente pendant le concile, et qui y fut enterré le 19 mars 1563. Les bas-reliefs en marbre blanc qui ornent chacune de ses faces sont d'un bon style.

Dans cette même église, sur l'un des bas-côtés, et à peu de distance du tombeau du cardinal Séripand, on voit la tombe d'une jeune femme, Dorothea Tonna, morte à la fleur de l'âge, le 10 octobre de l'an 1520. Sur la tablette de marbre qui recouvre le corps de cette personne d'une beauté peu ordinaire et d'une grande vertu, on lit une épitaphe simple et touchante, dont je ne traduirai que les deux derniers vers, remarquables par la concision de la forme et par la mélancolique résignation de la pensée¹.

¹ Voici cette épitaphe, qu'aucun voyageur n'a recueillie :

« Quid gemis heu tanto felicia funera luctu ?

» Turbantur lacrymis gaudia nostra tuis.

» Parce præcor tristes quæstus effundere, vixi.

» Non erat in fatis longior hora meis ;

» Immatura peri ! sed tu diuturnior, annos

» Vive meos, conjux optime, vive tuos. »

Dorothea Tonna s'adresse à son époux, André Borgio, chevalier crémonais, et s'écrie :

*Immatura peri ! sed tu diuturnior, annos
Vive meos, conjux optime, vive tuos.*

Je meurs avant le temps ! mais toi qui me survis,
Vis pour moi, cher époux, ces ans qu'on m'a ravis.

C'est, je crois, près de ces tombeaux que se trouve le monument du Mantuan Pincio, le seul historien de la ville de Trente. Ses récits, fabuleux quelquefois, surtout dans les commencements de son histoire, ne manquent ni d'intérêt dans les détails, ni de nerf dans la forme. Cependant on doit reprocher à Pincio une imitation trop servile des historiens romains, et sa singulière partialité pour le pouvoir, partialité que, du reste, il cherche peu à dissimuler, et qui nous étonnera moins si nous songeons que Pincio était protonotaire apostolique, chanoine de Trente, et que l'empereur Ferdinand et divers cardinaux trentais, Bernard Clés entre autres, le comblèrent d'honneurs et de bienfaits. Pincio écrivant dans le palais du prince-évêque, ne pouvait être l'historien du peuple ; les misères de ce peuple et les persécutions atroces que ses maîtres lui faisaient éprouver, devaient le trouver sans entrailles. La pierre de son tombeau nous apprend qu'il vécut soixante et dix ans, et que le troisième jour de janvier de l'an 1574 « il rendit à la terre » qui le couvre ce qu'il avait reçu de la terre, et à Dieu l'âme qu'il avait reçue de Dieu. »

Maintenant que nous avons visité les tombeaux des citoyens trentais qui ont laissé quelque souvenir, arrêtons-nous un moment devant celui du fameux George Frunsperg, dont nous avons parlé dans le courant de notre histoire de Trente ; de cet Allemand qui comprima si vigoureusement la révolte des paysans tyroliens et du peuple trentais, sous l'épiscopat de Bernard Clés. L'épithaphe qui revêt le devant de ce tombeau nous redit les diverses actions de ce guerrier, l'un des plus illustres généraux du Tyrol. Il commandait l'armée qui réprima la révolte des paysans tyroliens ; il soumit les villes rebelles et les peuples insurgés de la Ligurie et des provinces transpadanes ; vainqueur dans bien des rencontres, il poussa jusqu'aux marais de Venise, s'avança jusqu'à la

tour de Marghera, au bord de la lagune; et les éclairs de son glaive et les feux des incendies qu'allumaient ses soldats terrifièrent Rome elle-même. Maintes fois il délivra des villes assiégées; maintes fois il sauva des armées entourées d'ennemis nombreux; et il livra plus de vingt combats en rase campagne enseignes déployées. Il succomba enfin devant Pavie, le 20 août de l'an 1528, âgé de cinquante-quatre ans. « Son vieux père, » Gaspard Frunsperg, se conformant aux antiques usages, lui a élevé » ce tombeau, » ajoute la pompeuse épitaphe.

En avançant vers le milieu de la ville, on arrive à l'église Sainte-Marie-Majeure, où se tint le concile. Il n'y a de remarquable dans cette église que l'orgue dont nous avons parlé plus haut, et un grand tableau du concile, fort sombre, et qui rappelle l'école vénitienne.

A peu de distance de cette église, sur l'un des côtés de la place principale, s'élève l'église cathédrale de Trente. Cet édifice, d'une forme allongée et d'une moyenne hauteur, est surmonté d'un toit en berceau, couvert en lames de plomb, que le temps a oxidées. Ce toit, blanc comme de l'argent, est soutenu par une rangée de petites colonnes, de quatre pieds de hauteur, qui forment une galerie en dehors, tout autour de la corniche. Cette église a un grand air de famille avec les constructions lombardes de Vicence et de Padoue et doit être de la même époque.

Soulevez le rideau vert qui, du côté de la place, la ferme en guise de porte (ici les usages sont déjà italiens), et vous pénétrez dans une église sombre, assez mal tenue, et décorée de quelques mauvaises copies de tableaux des maîtres des écoles lombarde et vénitienne. Tout-à-coup, à l'une des extrémités de la nef, le sol s'enfonce et vous descendez, par une rampe assez douce, dans une église souterraine, soutenue par un double rang de colonnes, et creusée aussi profondément sous la terre que les voûtes de l'église qui lui est superposée s'élèvent au-dessus du sol. Rien de plus mystérieux et de plus sombre que ces voûtes mélancoliques, où chaque pavé couvre un cercueil. C'est là que sont précieusement conservées, dans des châsses ornées de pierreries incrustées, des reliques de toutes les époques, et dont chacune a un degré de vertu différent: on y voit une épine de la sainte couronne; une tête d'un saint Innocent aux cheveux roux; le pied de saint Jérôme, recouvert d'une cloche de cristal, et les os de saint Vigile, canonisé pour son martyre, quoique les rigoristes de son temps l'eussent accusé d'hérésie pour avoir cru aux antipodes. C'est

dans la Cathédrale que se trouve aussi le tombeau du fameux Bernard Clés.

En sortant de la Cathédrale, on entre dans une grande place que traverse un ruisseau d'eau vive, lequel coule de l'orient à l'occident. Sur ce ruisseau sont bâtis plusieurs moulins et des usines où l'on blanchit la soie. A son entrée dans la ville, il se divise en un grand nombre de bras, qui arrosent les rues principales et y entretiennent une agréable fraîcheur. Un de ces bras alimente la plus belle fontaine de la ville, placée au milieu de la place du Dôme. Cette fontaine, nous en avons donné l'histoire. Aujourd'hui des tritons et des dauphins de bronze ont remplacé les lions d'autrefois, et se lancent, en grimaçant d'une façon plaisante, des jets abondants d'une eau claire comme le cristal, qui retombent en poussière dans une large coupe de marbre blanc. Autour de cette fontaine et sur les rives du ruisseau qui traverse la place, se pressent d'ordinaire un grand nombre de femmes accroupies dans toutes les positions sur les dalles de marbre qui pavent la place; elles lavent leur linge en chantant des cantiques ou des airs tyroliens.

Irrégulièrement plantée sur quelques-unes de ses faces, la place est bornée au midi par le bâtiment du Dôme, à l'est par un grand édifice d'une architecture plus moderne, et des deux autres côtés par des constructions de toutes les époques; petites maisons italiennes percées d'étroites fenêtres que masquent des jalousies triangulaires, dont les barreaux laissent à peine arriver le jour; palais lombards, décorés de balcons, de fenêtres en ogives, soutenus par de vieux piliers, autour desquels courent capricieusement les bras d'une vigne, dont les feuilles jeunes et verdoyantes remplacent les feuilles de pierre de leurs chapiteaux rompus. La façade peinte de ces palais est couverte de figures d'une dimension colossale. Jusque dans ces fresques éteintes, aux contours secs, aux formes naïves, aux couleurs effacées, se retrouve l'accent simple et fort de la nature, mais de la nature sans relief. La vue de ces naïves ébauches nous reporte tout-à-coup dans ce quinzième et ce seizième siècle, époque merveilleuse de la seconde jeunesse des arts, où tout était grandiose, où tout était monumental, tout, depuis les mosaïques qui pavent les cours de ces palais jusqu'au badigeonnage de leurs murailles.

C'est sur cette place de la Cathédrale, la principale de la ville, que se font les grandes cérémonies religieuses et politiques, et qu'on célèbre

les fêtes principales de la ville. C'est là que, le jour de la Saint-Vigile, se déploie, au sortir des voûtes du temple, la procession qui porte à travers les rues de la ville, la châsse magnifique où sont renfermées les reliques du martyr patron de Trente. Quelques invalides autrichiens, seule garnison de la ville et du château, ouvrent la marche; vient ensuite un orchestre militaire formé de tous les instruments à vent du canton, musique retentissante s'il en fut jamais, et de longues files de jeunes garçons et de jeunes filles, vêtus d'habits de fête, mêlent leurs chants aux sons de ces instruments. Le clergé les suit; le clergé, composé des prêtres de la ville, des prêtres du canton tout entier, et des moines des divers couvents de la vallée, capucins, carmes, chartreux, bernardins, véritable armée qui double un moment la population de la ville, et qui déploie aux vents ses bannières d'azur ou de vermillon, ornées de franges d'or et d'argent, et d'images de saints, de vierges et de martyrs. Ces jours-là, toute la ville se fait religieuse; les rues se tapissent d'étoffes dans toute leur longueur, des branchages jonchent le pavé, l'encens fume; et partout, sur le passage du cortège sacré, la foule s'amasse, s'empresse, se prosterne, récitant ses prières à haute voix, et invoquant, avec des exclamations pénétrées et des gestes tout-à-fait passionnés, les saintes et les saints représentés sur les bannières que l'on porte. Mais quand vient à paraître la châsse vénérée ou l'image du Saint-Sacrement, tous les yeux s'abaissent, tous les corps s'inclinent, tous les fronts sont dans la poussière. C'est que, dans la petite ville tyrolienne, et déjà italienne, la foi est encore aussi vive aujourd'hui qu'au temps du concile; les pompes de la magnifique assemblée, le luxe de ses cardinaux, l'orgueil de ses légats, les passions et le fanatisme de ses membres qui se disaient infailibles; tout, jusqu'à leur souvenir, semble avoir disparu de ces lieux qu'ils remplirent autrefois, et de la mémoire des hommes; seule, la simple croyance du peuple a survécu!

Les Trentais, nous l'avons dit tout-à-l'heure, sont, par la position de leur ville, Tyroliens et Italiens à la fois; leur caractère participe de ces deux peuples, et si, comme les Tyroliens, ils aiment les spectacles et les solennités dramatiques, comme les Italiens, ils mêlent volontiers la religion à des divertissements d'une nature tout-à-fait profane. Du reste, ce goût des Trentais pour les fêtes et les représentations où ils peuvent être ou acteurs ou spectateurs, remonte aux premiers temps de leur

histoire; les chroniqueurs en font foi. Ce goût, ils l'ont conservé jusqu'à nos jours; mais les occasions de le satisfaire sont bien rares. Il n'en fut pas toujours ainsi; et nous voyons qu'au temps du concile, non contents des fêtes officielles que leur donnaient les fastueux prélats assemblés dans leur ville, les habitants de Trente improvisèrent des divertissements assez singuliers pour attirer l'attention des pères du concile et pour leur causer une sérieuse inquiétude. L'esprit ombrageux de ces hommes habitués à la contradiction et au scandale, attribuait à de simples jeux une portée qu'ils n'avaient pas, et prenait pour des démonstrations séditeuses ces ébats d'un peuple enfant et les inventions naïves et grossières d'esprits candides et superstitieux. Dans ses lettres au cardinal Borromée, son très-honoré maître, lettres écrites de Trente, à l'occasion du concile, le nonce Visconti entre dans quelques détails au sujet de ces amusements des Trentais.

Le matin du 20 juin 1565, avait eu lieu une grande procession du concile pour l'*Octave du corps du Seigneur*, procession à laquelle assistaient les archevêques, les évêques, les cardinaux-légats, le cardinal Madruce, prince-évêque de Trente, et le fameux cardinal de Lorraine, fort sombre ce jour-là, et ruminant sans doute quelque vigoureuse réplique à un discours offensant prononcé la veille, dans une des congrégations, par le général des Jésuites, le vieux Laynez, son ennemi, que le concile écoutait avec faveur. Après la cérémonie, quand les pères furent rentrés dans leurs palais, les habitants de Trente s'assemblèrent sur la place du Dôme, dressèrent un grand échafaudage chargé de légendes naïves et d'inscriptions allégoriques, et donnèrent à la foule ébahie la représentation de la victoire de David sur Goliath. Le géant philistin était figuré au naturel par un montagnard d'une taille et d'une force extraordinaires, habitant de la contrée voisine, et frère peut-être du géant dont on voit les ossements énormes dans l'une des collections de curiosités tyroliennes, à Inspruck.

Le spectacle commença par de longues évolutions des Hébreux et des Philistins. Les Philistins habillés en lansquenets suisses, car les Italiens n'ont jamais aimé les uniformes allemands, et les Hébreux, couverts d'armures de formes diverses ou portant l'uniforme de la milice du pays, uniforme assez semblable à celui de l'*ordonnance florentine* imaginée par Machiavel: c'est-à-dire le pourpoint blanc et les hauts-de-

chausses mi-partis blancs et rouges. Le géant Goliath avait endossé une armure complète de chevalier, et il brandissait une lance aussi haute que les toits des maisons voisines, un sapin tout entier, véritable lance de Ferragus et de Rodomont! David, représenté par un jeune garçon qui n'avait pas encore de barbe, attendit de pied ferme le colosse qui venait sur lui la lance basse, et, le visant au front avec son arbalète qu'il avait soigneusement bandée, il le tua du premier coup. Les historiens ne nous disent pas si ce fut encore *au naturel*; ils nous laissent ignorer si, pour rendre la ressemblance plus parfaite, David vainqueur coupa la tête de son ennemi terrassé, comme la Bible le raconte; Visconti nous apprend seulement que le peuple de Trente avait coutume de représenter *tragiquement* de pareilles choses tous les ans; tragiquement! comment faut-il entendre ce mot?

Le bruit de cette représentation vint jusqu'aux oreilles des pères du concile, et ne laissa pas que de causer une grande rumeur dans leurs congrégations. Il y avait des dominicains parmi eux, l'inquisition n'était donc pas loin. Le zèle soupçonneux de ces saints hommes vit dans de pareils tableaux une moralité satirique, une allégorie coupable. Qu'était-ce que ce géant Goliath, sinon le saint concile, la grande, la gigantesque assemblée! et cette lance, que de loin il brandissait si fièrement, n'était-ce pas l'anathème, cette arme qui atteignait partout et dont le concile abusait si volontiers; quant à ce David, si jeune et si audacieux, on devait reconnaître en lui la personnification de la croyance naissante, de la religion nouvelle, Luther, Calvin ou Satan lui-même. Les esprits s'échauffaient; les accusations devenaient plus précises, et déjà l'assemblée murmurait des menaces: les papistes les plus ardents proposaient de condamner les malheureux acteurs de cette scène impie, et, après leur avoir fait subir les censures ecclésiastiques, d'envoyer à la potence ou au bûcher les Hébreux et les Philistins, David et le géant Goliath, quand, sur des remontrances du cardinal Madruce, prince de la ville, et sur des informations soigneusement recueillies de divers côtés, on reconnut que de temps immémorial, des spectacles semblables avaient eu lieu dans la ville de Trente; quant au choix du sujet, en interrogeant les acteurs, on acquit bientôt la certitude de leur innocence: leurs intentions n'étaient nullement offensantes, et si l'on avait trouvé dans leur drame grossier de malencontreuses allégories et de perfides allusions, le hasard seul et les dominicains en étaient coupables.

Les représentations de ces mystères, alors en grande vogue dans toute l'Europe, qui, pendant un quart de siècle, sembla prendre un bizarre plaisir à mettre en action les compositions de Martin Schongauer, de Lucas de Leyde, et d'Albert Durer, ne furent pas arrêtées par ce commencement de procédure du concile ; on se montra sans doute plus circonspect dans le choix du sujet, mais dans les années qui suivirent, des représentations eurent lieu, comme par le passé, sur la place de la Cathédrale. De nos jours, c'est encore là que se donnent rendez-vous, pour amuser la foule, les joueurs de gobelets, les musiciens et les saltimbanques de passage ; seulement, dans leurs *moralités* fort peu *morales*, Arlequin remplace le roi David, et Polichinelle, le géant Goliath.

Peu d'années avant les sessions du concile de Trente, cette même place avait été le théâtre d'un spectacle d'un genre plus élevé, d'une magnifique comédie jouée par des acteurs d'une bien autre importance. Les détails en sont intéressants et grandioses : aussi ne quitterons-nous pas la place du Dôme sans rapporter ici le plus curieux des souvenirs historiques qu'elle nous rappelle.

Dans l'année 1508, au commencement de février, Maximilien, ce bizarre empereur que, plus tard, nous aurons occasion de mieux connaître, s'était rendu dans la ville de Trente, dont l'évêque régnant était son feudataire. Maximilien, jusqu'alors, n'avait porté que le titre d'empereur élu ; impatient de recevoir, des mains du pontife Jules II, la pourpre et la couronne des Césars, il voulait se rendre à Rome, et avait dépêché des ambassadeurs à tous les états de l'Italie qui relevaient de l'empire. Ces envoyés devaient annoncer aux peuples de ces états la prochaine arrivée de leur souverain, et réclamer d'avance les prestations d'usage pour le couronnement des empereurs. Sur ces entrefaites, les Vénitiens, poussés par le roi Louis XII, alors leur allié et l'ennemi de Maximilien, (la ligue de Cambrai n'avait pas encore été résolue) les Vénitiens, qui se trouvaient sur le chemin de l'empereur, firent mine de vouloir lui disputer le passage. Ils fortifièrent la muraille qui ferme la vallée de l'Adige, entre Caliano et Pietra, à quelques milles de Trente, et renforcèrent la garnison de Roveredo, la clef de l'Italie. A cette nouvelle, la colère de Maximilien fut extrême ; mais cependant, avant d'avoir recours aux armes, il voulut effrayer ses ennemis par quelque démonstration imposante, et, comme l'appareil et l'éclat extérieurs étaient tout-à-fait

dans les goûts du chevaleresque empereur, il résolut de frapper vivement les yeux et les esprits par quelque cérémonie pompeuse et menaçante à la fois. Le troisième jour de février, il se rendit processionnellement du château à l'église cathédrale de Trente, figurant, à travers la ville, une de ces marches triomphales que, plus tard, il fit retracer par le pinceau d'Albert Durer, ou par le burin de Schaufellein ou de Hans Burgmair. Cette cérémonie mérite d'être rapportée avec quelques détails ; sa magnificence, sa singularité, et surtout l'intérêt qu'elle donne aux lieux que nous décrivons, nous engagent à la raconter, en nous aidant des travaux des peintres et des récits des historiens.

Le clergé de Trente, bannières déployées, ouvrait la marche, mêlant ses chants aux sons de la musique de la chapelle qui accompagnait partout l'empereur, et que dirigeait messire George Saltkonja, évêque de Vienne, maître de la chapelle impériale, et Paul Hofmaier, chef des orgues du régale et du positif. Venait ensuite une troupe de lansquenets allemands, choisis parmi les plus beaux soldats de l'armée, hommes à la physionomie rude et martiale, à l'œil dur, à la barbe épaisse, taillée carrément et se mêlant à d'énormes moustaches ; le plus grand nombre portait des hauts-de-chausses à taillades et des pourpoints tailladés aussi ; quelques-uns étaient couverts de cuirasses et de cuissards, et tous avaient la tête enveloppée de toques chargées d'énormes plumes de diverses couleurs tombant jusqu'au milieu du dos. Ces hommes portaient sur l'épaule, les uns de gros fusils à mèches, les autres des lances, des hallebardes et des pertuisanes de formes et de dimensions effrayantes. Derrière eux, et à peu de distance, deux rangées de fifres bourguignons sur cinq hommes de front, s'avançaient sur de grands chevaux, jouant de la bombarde, du cor appelé cromorne et de la flûte bruyante. Les sons des instruments alternaient avec les fanfares des trompettes et les roulements des timballiers à cheval qui les suivaient en grand nombre. Les armes de l'empire étaient figurées sur le tablier des timballes et sur les banderolles flottantes des autres instruments, bombardes, trompettes ou flûtes bruyantes. Après les musiciens, s'avançaient les hérauts-d'armes de l'empire, tenant chacun à la main un caducée jaune, et marqués, sur leurs manteaux de drap d'or, d'armoiries diverses ; leurs chevaux, couverts de caparaçons magnifiques, étaient retenus par des brides de velours ou de soie.

Christophe Schenk, le porte-étendard de l'empire, armé de toutes pièces, monté sur un énorme cheval entièrement bardé de fer à l'exception de la queue et des jambes qui restaient libres, venait après les hérauts-d'armes et portait le guidon impérial, aux armes de l'aigle à double tête. Derrière lui s'avancait l'empereur en personne.

Maximilien montait un cheval superbement harnaché; une armure à canelures et à ciselures d'or le couvrait de la tête aux pieds; le manteau impérial flottait sur ses épaules et retombait sur la croupe de son cheval. Il avait au cou l'ordre de la Toison-d'Or, et un riche tablier en mailles d'or enveloppait sa ceinture et tombait jusqu'à ses genoux. A sa gauche, se tenaient le prince-évêque de Trente, et Mathieu Langen, évêque de Gurk, son chancelier; à sa droite, le maréchal de l'empire portant le glaive de l'empire; et derrière lui, vêtus d'armures resplendissantes et montés sur de superbes chevaux, se pressaient la foule des princes, des comtes, des barons et des chevaliers qui se préparaient à le suivre dans son expédition d'Italie.

La marche était fermée par un cavalier d'une taille élevée, d'une figure étrange, grotesquement vêtu d'un pourpoint de masque d'or, à tail-lades rouges, bleues ou vertes, et coiffé d'une petite toque à longues dents de couleurs diverses qui retombaient sur ses yeux. Cinq ou six personnages de la même espèce, mais habillés moins richement que le premier, caracolaient à ses côtés, montés sur de petits chevaux fougueux ou sur des ânes farouches; ils poussaient des cris perçants, s'adressaient des discours sans suite, faisaient toutes sortes de contorsions bizarres, et saluaient avec d'effroyables grimaces la foule des gens de Trente, qui applaudissait à leurs prouesses et les accompagnait avec toutes les démonstrations d'une gaieté bruyante et ironique. Ces hommes, c'étaient sans doute Conrad Van der Rosen, le bouffon de l'empereur, et ses compagnons, messires Gylyme, Meterschy, Caspar, Dywenyndl, Gulichisch, Hans Winter et Gurggeryllis, les fous et les bouffons de la cour.

Maximilien étant arrivé au pied d'une espèce de tribunal couvert de riches tentures, que l'on avait élevé sur la place en avant du Dôme, mit pied à terre, et monta sur le haut-dais, accompagné de l'évêque de Trente, de son chancelier et du maréchal de l'empire; là, il prit des mains de ce dernier le glaive à deux tranchants, et tandis qu'il le tenait haut et qu'il

montrait aux assistants la lame nue, Mathieu Langen, le chancelier, prit la parole et annonça au peuple, d'une voix ferme, que l'empereur Maximilien entraît en Italie et qu'il allait à Rome prendre la couronne impériale.

Cette manière d'annoncer une expédition ne manquait ni de grandeur ni de solennité; mais ce n'était là qu'une pompe inutile, qu'une vaine menace, et les effets furent loin de répondre aux paroles. Roveredo tint ses portes obstinément fermées au magnifique empereur; il fallut guerroyer avec les Vénitiens sur la frontière, et, après une guerre sans résultat, Maximilien, abandonné par les contingents de l'empire au moment de triompher de ses ennemis, rentra piteusement en Allemagne, et se renferma dans Cologne; son dépit fut tel que, laissant là cette fois et le glaive de l'empire, et ses hérauts d'armes, et ses bouffons et sa cour entière, il se cacha à tous les yeux. Pendant plusieurs semaines on ignora ce que l'empereur était devenu.

Ce ne fut que l'année suivante, et avec les secours des princes ligüés à Cambray, que Maximilien put tenir ces engagements de victoire qu'il avait si solennellement pris sur le parvis de l'église de Trente. Cette fois le glaive de l'empire fit réellement trembler l'Italie, et Venise fut aux pieds de l'empereur. (*Guicciardini, L. VIII.—Lettere di Francesco Vettori, di Trento, 1508, etc.*)

II.

ENVIRONS DE TRENTÉ.

PIAZZA DELLA FIERA. — PALAZZO DE' SIGNORI MADRUCCI. — COGNOLA. — PONTE ALTO.

VUE GÉNÉRALE DU PAYS AUX ENVIRONS DE TRENTÉ.

LE COUVENT DE SAN BERNARDINO.

Mais quittons l'enceinte des murailles de Trente, et parcourons les environs de cette ville. En suivant la route d'Italie, et en sortant par la porte Santa-Croce, on se trouve sur une grande place appelée *Piazza della Fiera*. C'est là que se tiennent les marchés ordinaires de la ville et les grandes foires périodiques. Dans ces occasions, des deux côtés de la place, sur sa plus grande longueur, s'établissent de petites échoppes abritées du soleil par des morceaux de toile grossière et par des lambeaux

de coutil bariolés de couleurs diverses , bleu , rose ou carmin ; ces toiles sont étendues sur de grands bâtons attachés en croix et étayés par des fourches de bois. A l'ombre de ces espèces de tentes , sont dressées de petites tables où sont entassés , sur des lits de feuilles de vigne et de sycomore , des figues mûres et parfumées , récoltées dans les jardins du voisinage , des amandes fraîches , encore enveloppées de leur écorce , et des pastèques amoncelées en pyramides comme des boulets de canon auprès d'une batterie ; au sommet de ces pyramides d'un vert noir , sont étalées des tranches de ces fruits , dont la chair rouge , et toute ruisselante d'un jus pourpré , contraste agréablement avec le vert de l'écorce et semble inviter le passant. Enfin , aux extrémités de ces tables , dans de grandes corbeilles en jonc ou en osier , sont entassés des cédrats , des oranges et des citrons frais , arrivés à Trente le matin et recueillis la veille sur les bords du lac de Garda , sur les collines de Maderno , de Gargnano ou de Limonte. Entre ces deux rangs d'échoppes , et sur le milieu de la place , se tiennent les marchands de volailles , de bestiaux et de denrées de toute espèce. Les uns venus de Roveredo avec un chargement de foulards indigènes , de velours , ou de chapeaux de soie qu'ils vendent deux ou trois florins la pièce ; les autres , descendus des parties supérieures de la vallée de l'Adige , de Bolsano , de Lavis , ou des bords du lac de Kaldern , du val de Sol et de Non. Des tonneaux remplis d'un vin noir et généreux , des sacs de seigle ou de maïs , des échevaux de chanvre ou de lin , ou des feuilles de tabac roulées , productions de ces cantons , encombre leurs vastes charriots. Ces chevaux de trait que leur maître promène de ce côté du marché , sont venus des environs de Méran et ont été élevés dans les pâturages du confluent de l'Adige et de l'Eisach ; leur taille est forte et ramassée , et ils ont quelque analogie avec nos chevaux de Normandie. Ces moutons qui se pressent en longues troupes sur la place et qui encombre toutes les avenues des environs , descendent des ravins de Primolano , ou des hautes vallées sèches renfermées entre les pics élevés qui dominant la vallée de l'Adige. Dans cet autre coin de la place , de grands bœufs , presque tous d'un jaune pâle ou d'un blanc grisâtre , sont accroupis dans des positions diverses ; leur maître est obligé de les toucher de l'aiguillon pour les obliger à se relever et à montrer les fortes dimensions de leurs corps au passant qui les marchande : la fatigue les accable et leurs forces semblent épuisées : c'est qu'ils ont fait une longue route au soleil ,

pour venir des bailliages du Pusterthal, de Brixen, de Prunecken ou de Lienz, riches cantons dont les beaux pâturages nourrissent quarante à cinquante mille de ces robustes animaux. Enfin, dans ce coin du marché, vous voyez des hommes d'une taille élevée, aux larges chapeaux plats, au bretelles tyroliennes, aux ceintures à incrustations de plomb, et aux redingotes brunes ou bleues à revers de couleur verte, la plupart; ces hommes, qui parlent un langage barbare, une espèce de roman composé de latin corrompu, d'italien et d'allemand, ces hommes ont accompagné ces troupeaux et viennent aussi du Pusterthal, ce sont des montagnards de Thumani-Gad et des environs de Prunecken; eux, ce sont leurs bras qu'ils vous vendent. L'Italie les connaît sous le nom de *badiots*, et les emploie comme maçons.

Après avoir traversé la *Piazza della Fiera* et suivi un moment la route de Roveredo, on arrive au milieu de la rue principale du faubourg de *Santa-Croce*, en face de l'église de Santa-Chiara, on trouve un chemin qui se dirige au couchant de la ville, et qui conduit, entre de longs murs et des jardins, à une espèce de grand édifice d'une architecture qui date déjà de plusieurs siècles. Ce bâtiment considérable est connu sous le nom de *Palazzo de' signori Madrucci* ou *del Vescovo*. C'est là qu'habita autrefois cette famille des Madruce qui régna à Trente de 1559 à 1659, pendant plus d'un siècle, et dont nous avons souvent parlé dans la partie historique de cet ouvrage. Aujourd'hui, c'est la demeure de l'évêque. Ce palais est blasonné, sur plusieurs de ses faces, des armes des princes évêques de Trente; ses formes sont peu élégantes, et on voit, à ses dehors, qu'il fut bâti dans des temps de troubles. En effet, il est entouré d'un fossé profond et d'une double muraille crénelée et flanquée de tours à ses angles, et on y arrive par une porte fortifiée. Une grande place appelée *Prato del Palazzo*, s'étend tout autour du palais entre la première et la seconde enceinte de murailles; c'est là que se tenaient les équipages et que manœuvrait la garde du prélat. Dans l'épaisseur de la seconde muraille, et du côté qui sert de revêtement au fossé, on a placé une suite de débris de monuments et d'inscriptions antiques, trouvés dans les environs de Trente; ces inscriptions, tronquées la plupart, démontrent toutes cependant la grande antiquité de cette ville.

La décoration intérieure du palais n'a rien de remarquable ni de curieux. La plupart des tableaux sont des copies des maîtres vénitiens;

quelques portraits et deux ou trois tableaux de Giacomo da Ponte, dit le Bassan, méritent seuls d'attirer un moment les regards du connaisseur. Du côté du couchant, et au midi, le palais est entouré de vignes qui courent d'arbre en arbre et qui couvrent toute la vallée d'un épais berceau. Au nord, s'étendent des gazons et des jardins bien plantés et arrosés de fontaines.

En sortant du palais de Madruce et en revenant sur ses pas, on longe la muraille de Trente et on arrive à la porte *dell' Aquila*, que surmonte une forte tour couronnée d'un toit pointu. Cette construction semble faire partie du château que nous avons décrit plus haut, et, comme ceux des murs de ce château, ses fondements s'appuient sur le roc vif des montagnes dont les dernières racines viennent mourir ici. Le chemin qui, de la porte *dell' Aquila*, conduit dans ces montagnes, franchit, à une portée de fusil de la ville, leurs premiers contreforts. Des petites murailles en pierres sèches le bordent des deux côtés; ces murailles, qui entourent chaque héritage, et qui, dans ce pays, partent des villes comme des rayons partent d'un foyer, s'allongent indéfiniment dans la campagne, et font le désespoir du promeneur, obligé de suivre, sous un soleil brûlant, les innombrables détours des labyrinthes qu'elles forment, avant de trouver un peu d'ombre et un coin de paysage vraiment libre et ouvert. Après une demi-heure de marche entre ces murailles, on arrive à une terrasse naturelle formée par un plateau de rochers, premier repos de la montée, et, en se retournant, on voit sous ses pieds, la ville, le château et la vallée tout entière. Cette vue de Trente et de la vallée de l'Adige est extrêmement pittoresque; malheureusement, le lieu de plaisance d'où l'on peut en jouir est un gros rocher tout blanc, sans un bout de muraille ou une broussaille chétive pour s'abriter, et pour peu que le ciel soit pur et que le soleil darde ses rayons, l'éblouissement que cause cette nature blafarde et ardente est tel que l'on a peine à tenir les yeux ouverts. Au-delà de cette terrasse, le chemin traverse des champs de vignes, où l'œil du moins se repose sur un peu de verdure; et après moins d'une heure de marche, on arrive enfin au village de Cognola. Les environs de ce village, qui, par lui-même n'a rien de remarquable, sont agréablement plantés de vignes, d'ormes et de mûriers dépouillés en ce moment. De beaux rochers le dominant. On y trouve de la fraîcheur; mais nous ne devons pas nous y arrêter: ce n'est pas là le but de notre promenade.

Tournons sur la droite, suivons cet étroit sentier qui serpente sur les flancs de la montagne, et au sortir de ce petit champ couvert de broussailles et de roches, qui s'étend à un quart d'heure du village de Cognola, nous nous trouvons tout-à-coup sur l'arche périlleuse de Ponte-Alto. C'est là que je voulais vous conduire.

Le spectacle dont on jouit du milieu de cette arche unique jetée avec hardiesse d'un bord à l'autre de l'abîme creusé par la Fersine, est des plus extraordinaires. En approchant de ses garde-fous, on aperçoit sous ses pieds, à une profondeur effrayante, la vapeur bleuâtre des eaux du torrent, et l'on écoute avec terreur les mugissements de ses cascades qui se croisent et tombent dans des gouffres tortueux dont on n'entrevoit qu'avec peine la bouche noire et béante.

Le torrent a sans doute mis bien des siècles à se creuser, à travers les roches friables de la montagne, ce lit profond et resserré; mais chaque jour, cette œuvre de lente destruction continue, et l'excavation devient de plus en plus profonde. L'ébranlement causé par le bruit de la masse d'eau qui se précipite en tournoyant est tel, que le pont tremble sous les pieds du voyageur; on dirait qu'il est vivant et qu'il frémit. L'humide poussière que le vent souterrain élève du fond de l'abîme entretient la fraîcheur des bois qui, des deux côtés, pendent sur le torrent: là, du moins, j'ai pu trouver de l'ombre et un refuge contre l'extrême chaleur du jour.

Si l'on traverse ce pont et que l'on monte sur la cime de ces grands rochers qui dominent la rive gauche du torrent de la Fersine, on peut facilement, d'un seul coup d'œil, étudier la conformation extérieure des montagnes du Trentin et la nature du pays qui environne la ville. Des roches nues couvrent les terrains les plus élevés; elles percent des gazons brûlés et s'allongent, comme les ossements décharnés de la montagne, jusqu'aux pentes voisines du sommet, où commence cependant à se montrer une maigre culture. Au-dessous de ces pentes, des champs plus fertiles sont étagés les uns sur les autres. Ces petits retranchements en pierres sèches dont nous avons parlé tout-à-l'heure, les entourent, retiennent les terres, et forment une suite de gradins qui descendent jusqu'au bord de la vallée.

La vallée de l'Adige, aux environs de Trente, est fertile. Les grains, le maïs et les arbres fruitiers abondent dans ses parties les moins maréca-

geuses. Les hivers y sont fort rigoureux, mais de peu de durée; aussi le même champ produit-il plusieurs moissons. Quand la récolte du maïs est achevée, la campagne prend une nouvelle couleur, et des plantes oléagineuses y étalent leur parure bigarrée. Au pied des montagnes et le long des rochers qui les abritent du vent du nord, croissent le figuier et l'amandier. Dans les endroits où l'exposition est plus favorable, l'olivier et le citronnier commencent à se montrer, mais avec timidité, et comme si la vue des Alpes neigeuses qui s'élèvent à l'horizon du côté de Méran les effrayait encore. Resserrés entre des marais qui occupent le fond de la vallée et d'énormes montagnes, ces terrains fertiles sont de peu d'étendue. Les neiges cependant ne couvrent déjà plus la cime des monts, mais des rochers immenses les remplacent, leurs profils bruns et dentelés se dessinent fièrement sur le bleu étincelant du ciel. De leurs pieds se précipitent vers les vallées des pentes abruptes et stériles qui, çà et là, se relèvent, s'arrondissent et forment des plateaux étroits et de petites collines occupées par de rares villages. Les champs rocailleux qui entourent ces villages sont plantés de vignes rampantes, entre lesquelles les épis du blé qu'on a semé à tout hasard ont peine à croître et à mûrir. Des amandiers, des figuiers et autres arbres à fruit s'élèvent, de distance en distance, au-dessus des vignes et des blés. Ces collines de Trente m'ont rappelé ces campagnes des Philistins décrites dans la Bible, que Samson fit dévaster par cinquante chacals traînant à leurs queues des torches enflammées.

La vallée de l'Adige, dans sa partie la plus fertile, par exemple entre Trente et Roveredo, offre une suite de paysages aussi gracieux que variés; ce sont de riches plantations de maïs ou de magnifiques pâturages couverts de troupeaux et ombragés par des ormeaux, des noyers et toutes sortes d'arbres à fruit; la vigne grimpe le long de ces arbres, jette de l'un à l'autre ses bras flexibles et vigoureux, et laisse pendre de leurs branches, qu'elle enveloppe, de magnifiques masses de feuillage et des grappes déjà pleines. De grosses bourgades d'une architecture qui rappelle l'Italie apparaissent de distance en distance, et, dans l'espace qui les sépare, des fermes, de jolies habitations, ou quelque grande filature de soie qu'on prendrait de loin pour un palais, tant la construction est d'un goût noble et majestueux, dessinent sur le noir feuillage des arbres leur masse blanche et pittoresque. Les guirlandes du maïs que l'on fait

sécher ornent les façades de ces maisons ; l'hyèble , le lierre et la joubarbe couronnent leurs toits et leur donnent quelque chose d'antique et de pastoral. Mais ce qui dépare ces charmants paysages , c'est la nudité absolue des mûriers qui bordent les chemins ; dépouillés périodiquement de leurs feuilles qui nourrissent les vers à soie , principale richesse du pays , ils ne peuvent offrir d'ombrage au voyageur , exposé sur ces routes poudreuses aux rayons d'un soleil presque vertical. Ces champs de maïs , ces mûriers , ces vignes , et toute cette culture de la vallée de l'Adige aux environs de Trente , rappellent les plaines de la Lombardie ; l'architecture des maisons et la voix aigre et criarde de la cigale , qui , dans ce pays , chante *tout l'été* , complètent encore la ressemblance. La partie de la vallée la plus rapprochée de l'Adige est loin d'être aussi riche et aussi fertile que celle que nous venons de décrire. Des inondations la dévastent fréquemment , et , à la suite de ces inondations , les eaux , qui ne se retirent jamais complètement , forment de grands marécages qui s'étendent le long des deux rives du fleuve sur un fort grand espace. Ce sont là les inconvénients du voisinage d'un fleuve ou plutôt d'un torrent aussi fougueux que l'Adige , qui sert d'écoulement à tant de glaciers. Il y a peu d'années , on songea sérieusement à canaliser ses eaux , et , par ce moyen , à dessécher et à rendre à la culture les terrains marécageux qui s'étendent de Trente à Bolsano , et qui rendent fort malsaine cette partie de la vallée. L'état , par ces travaux , eût reconquis plus de vingt mille arpents de terres excellentes , comme toutes les terres d'alluvion , et peu d'années eussent suffi pour exécuter ce grand projet. Mais l'argent a manqué , et cette entreprise , utile sous les rapports agricoles et sanitaires , ayant été abandonnée , on continue à importer dans ces cantons les blés du Véronais et du Bergamasque , et à vivre avec la fièvre !

Le chemin que l'on suit jusqu'aux environs de Cognola pour se rendre au précipice du Ponte-Alto , conduit aux bourgades de Pergine , de Levico et de Valsugana , et au joli lac de Caldonazzo , source de la Brenta ; c'est une des courses les plus pittoresques que l'on puisse faire aux environs de Trente. Quand on a long-temps admiré le magnifique spectacle que présentent le Ponte-Alto et les paysages environnants , on peut revenir à Trente par un autre chemin que celui qui nous y a conduit. Ce chemin longe la rive droite de la Fersine , et court parallèlement au torrent sur

le flanc des abîmes qu'il a creusés. Un peu avant de rentrer dans Trente, par la porte de Santa-Croce, on arrive à un vaste bâtiment entouré de longues galeries voûtées, auxquelles on parvient par de larges degrés ombragés par de grands arbres et de beaux cyprès, c'est le couvent de San-Bernardino. Quand je passais sous les murailles de ce couvent, trois ou quatre figures de moines, largement drapées, se promenaient en silence sur les terrasses, et par moments leurs silhouettes sombres se détachaient sur un ciel enflammé par les derniers rayons du soleil. Je m'étais arrêté sous d'épaisses masses de verdure que les ombres du soir commençaient à envelopper, et de là je contemplais ce tableau plein d'éclat, de vigueur et de majesté, quand deux de ces religieux descendirent et vinrent rôder autour de moi; le capuchon qui couvrait leurs têtes ne me laissait entrevoir que d'une manière confuse les traits pâles de leurs visages; leurs yeux seuls semblaient luire dans l'ombre. Ces moines à la démarche grave et mélancolique, leur pâleur, leurs regards ardents, cette soirée si douce, et les bouffées chaudes d'un air suave et parfumé qui nous caressaient par instants, portaient l'âme à la poésie. Le retour des champs, ces grands charriots trainés par d'énormes bœufs qui suivaient le chemin, le costume pittoresque des campagnards demi-nus, le teint brun et fier des femmes, tout dans le paysage avait quelque chose de simple, d'antique; et la lumière vague et dorée du crépuscule, qui, s'échappant de derrière un long rideau de montagnes brunes et violâtres, se répandait jusque sur les plans les plus rapprochés du tableau, l'enveloppait d'un charme et d'un mystère inexprimable. C'est là un de ces moments où le paysage qui nous entoure, les hommes qui l'animent, le ciel qui l'éclaire, tout en un mot, jusqu'à l'air que nous respirons, semble se réunir pour nous prouver que, malgré les prétentions de ses maîtres de par-delà le Brenner, Trente n'est pas une ville allemande, mais une cité méridionale, une ville italienne!

III.

MOEURS DES TRENTAIS.

STATISTIQUE DE LA VILLE ET DU CERCLE DE TRENTÉ.

Que l'on me permette d'extraire de mon *Voyage dans le Tyrol*, quelques pages relatives aux mœurs et au caractère des Trentais.

« Quand on arrive à Trenté par la route de l'Allemagne, on s'aperçoit aussitôt que les modifications apportées par le climat ne s'arrêtent pas aux paysages et aux habitudes extérieures, mais que les passions et le désordonné de l'homme du Midi ont déjà remplacé ce flegme sublime et ce bon sang-froid germanique (un peu tempéré cependant par la gaieté) que l'on avait rencontré de l'autre côté du Brenner.

» Nous mettions pied à terre et entrions dans un grand hôtel qui, à son air de propreté, se ressentait encore du voisinage de l'Allemagne, lorsque nous fûmes assaillis par un essaim d'enfants criards et à demi-nus auxquels nous jetâmes quelques petites pièces de monnaie; au moment du partage, un combat violent s'engagea entre eux; bientôt leurs cris furieux attirèrent les pères et les mères, qui mirent fin à la lutte en distribuant à tout hasard de grands coups de fouet. Cette justice turque produisit le meilleur effet, et chacun des combattants se retira aussitôt sans le moindre murmure.

» A cette scène en succéda une autre qui, de plaisante d'abord, devint, bientôt sinon tragique, du moins très-sérieuse. Une femme avait surpris sa rivale ayant, à ce qu'il paraît, une conversation trop vive avec son mari, et elle la poursuivait en l'accablant d'injures. Au moment où j'arrivai la bataille était engagée... Cramponnées l'une à l'autre avec les mains, avec les dents, avec les ongles, ces deux femmes mettaient tant de fureur dans leurs étreintes, que la foule, s'efforçant de les séparer, chacune d'elles laissa dans les mains de sa rivale des lambeaux de chair et plusieurs poignées de cheveux. Par moments, malgré la prudente neutralité de la foule, elles se retrouvèrent face à face, furieuses, hurlantes, et dix fois le combat fut sur le point de recommencer.

» A la fin, les passions de la femme *offensée* étaient si singulièrement exaltées que, renversant et foulant aux pieds un vieux prêtre qui prenait

assez mal son temps pour la sermonner, elle courut du côté de l'Adige pour se précipiter dans les flots. La foule l'atteignit près du rivage, et l'on fut obligé de la garrotter pour la ramener à sa maison. Elle crachait, frappait, mordait, déchirait ! Jamais je n'ai rien vu de plus magnifiquement féroce que cette superbe tête brune rejetée en arrière par la fureur. Ses cheveux noirs, répandus en désordre sur son visage, voilaient ses yeux sombres, hagards, pleins d'étincelles ; l'écume et le sang se mêlaient sur ses lèvres, que la passion faisait trembler. Son visage brun, que la colère enflammait, et ses bras couleur de cuivre faisaient paraître blancs comme la neige son sein nu et soulevé. C'était l'image vivante de la vengeance aveugle et déçue. Au moment où le peuple la jeta chez elle avec des huées, sa douleur était atroce. Une chose assez plaisante, c'est que tout le monde, hommes et femmes, plaignaient beaucoup *le pauvre mari*.

» On le voit ; ici comme dans les environs de Brixen et de Bolsano et comme dans le reste de la vallée de l'Adige, le caractère italien commence à prendre le dessus ; et cependant, m'assurait un des hommes les plus recommandables du pays, malgré cette fougue, ces passions vives et ces mœurs faciles, il y a au moins autant de probité à Trente qu'à Inspruck et à Salsbourg, et cette probité est d'autant plus méritoire que la population étant proportionnellement plus considérable de ce côté des Alpes que dans la partie allemande du Tyrol, chaque individu est naturellement plus besogneux. On compte, en effet, 7,540 âmes par mille carré d'Allemagne dans le cercle de Trente, tandis que dans le cercle d'Inspruck on n'en compte que 4,645 dans la même étendue de terrain. La différence, on le voit, est grande : aussi pas une pente de la montagne n'est oubliée, pas un pied de terrain n'est perdu, pour peu qu'on espère en tirer un peu plus que les frais de culture. Les mœurs des femmes sont sans doute plus relâchées ici que dans les vallées septentrionales du Tyrol. C'est là une des influences du climat ; et néanmoins on cite peu d'exemples d'épouses infidèles. La peur du diable et du mari, sinon la vertu, les retient, et le sigisbéisme n'est pas plus commun à Trente qu'à Brixen ou à Bolsano.

» Le prêtre, cet autre besoin moitié physique et moitié moral des pays méridionaux, a aussi une grande influence sur le peuple, influence d'autant plus puissante, que l'on sent encore aujourd'hui que Trente a eu long-temps un prêtre pour souverain. Presque tous les curés sont indi-

gènes et sortent des séminaires du pays. « Au premier abord, me disait un religieux attaché à un de ces établissements, « nos jeunes montagnards paraissent indisciplinables; mais quelques mois d'un régime sévère et continu finissent par plier les caractères les plus indomptables. Après six mois de séminaire, le père qui revoit son enfant a peine à reconnaître dans la créature douce et soumise qu'on lui présente, l'être inquiet et sauvage dont les habitudes vagabondes l'avaient tant de fois désolé. Intérieur et extérieur tout est changé, *et au grand avantage de l'enfant*, » ajoutait le prêtre. « Au reste, l'aptitude de nos jeunes Tyroliens pour le travail est extrême; lorsque je dirigeais un établissement du même genre dans le Bergamasque, je ne pouvais rien tirer de l'esprit pesant et rebelle des jeunes gens que l'on me confiait. Ici le jeune homme apprend vite, ses perceptions étant plus vives. Mais en revanche il a plus de passions à amortir, et cependant d'Inspruck à Trente vous n'entendrez jamais de plaintes sur la conduite de nos curés. »

« Cependant si le caractère italien commence à prendre le dessus, il n'a pas toutefois effacé le caractère tyrolien. C'est une sorte de fusion heureuse qui compose un ensemble où la verve et l'emportement du midi se trouvent tempérés par un reste de flegme et de gravité germaniques. Le caractère de ce peuple a beaucoup d'analogie avec celui des Brescians, des Bergamasques, des Valtelins, et de la plupart des habitants du versant méridional des Alpes Rhétiennes, et ferait presque croire à une commune origine. Mais ici la nuance allemande, ou plutôt septentrionale, est plus prononcée que dans ces derniers pays, et donne à l'esprit de ces montagnards un tour piquant et original.

« J'ai quelquefois écouté la conversation du peuple, et, quoique comprenant mal l'italien, et surtout ce mauvais italien, je l'ai trouvée pleine de saillies à demi plaisantes et à demi sérieuses. Le peuple aime le sarcasme modéré, et en met jusque dans sa façon d'écouter, grave et ironique à la fois. Je crois voir encore appuyé sur son bâton recourbé du bout, un de ces beaux hommes bruns et demi-nus, aux yeux vifs et un peu sournois, aux cheveux plats et d'un noir de jais magnifique : il écoute avec une sorte d'attention comique et solennelle les remontrances d'un maître ou les conseils d'un ami; il les laisse parler longuement, et quand ceux-ci sont à court de raisons et d'éloquence, notre grave au-

diteur fait un geste plaisant, pousse un grand éclat de rire, débite un proverbe ou parle d'autre chose.

» Ce caractère s'étend du peuple aux classes plus élevées. Ici commencent à se manifester ce dégoût pour toute occupation sérieuse et cette horreur de la lecture, maladie morale des Italiens. Tout cède à la douce habitude du *far niente*, c'est-à-dire de laisser travailler l'âme, habitude plus favorable aux passions qu'aux mœurs. Aussi entendons-nous raconter beaucoup de ces histoires passablement scandaleuses, auxquelles jusqu'alors la pureté des mœurs allemandes nous avait peu accoutumés.

» On m'assurait ce soir-là qu'ici le théâtre était le miroir de *la société*. Je ne sais si ce miroir est fidèle, du moins est-il peu flatteur. Quoique la salle fût pleine, il n'y avait pas quinze femmes mises avec une véritable élégance. Trois ou quatre d'entre elles, au plus, portaient cette espèce d'uniforme féminin que la mode règle chaque année, et qui, dans certaine classe de la société, est le même à Vienne, à Naples, à Saint-Petersbourg et à Paris. La parure des autres était fort négligée, mais plus locale. En général, le costume des femmes conserve toujours quelque chose de plus original, ou plutôt de plus national, que celui des hommes. Ces derniers remplissaient le parterre, presque tous en habit noir; leur masse sombre me parut fort agitée, fort bruyante. Le nombre des *cavaliers parfaits* est peut-être encore plus restreint que celui des femmes élégantes..... Leurs manières et leurs conversations paraîtraient grossières, s'ils ne rachetaient le manque d'élégance par un naturel parfait et beaucoup de verve.

» On jouait une imitation du *Faust* de Goëthe, et j'ai pu voir combien ce peuple était susceptible encore d'être vivement secoué par les impressions du théâtre. Chez lui l'étincelle sympathique n'a pas perdu de sa puissance. A deux ou trois reprises, des voix se sont élevées du milieu de la foule; elles donnaient des conseils à Faust, et prenaient parti pour Marguerite contre Méphistophélès. »

La ville de Trente est baignée au nord par l'Adige, qui l'enceint de ce côté comme un rempart. Un quai garni de parapets de granit s'étend parallèlement à la *Strada Longa* sur les deux tiers environ de la rive sud du fleuve, c'est-à-dire du côté de la ville, et forme une jolie promenade ombragée de plusieurs rangs d'arbres plantés depuis peu d'années; le reste du rivage est occupé par des jardins ou par des maisons dont la base

plonge dans le fleuve. A l'extrémité ouest de ce quai, et au-delà de ces jardins et de ces maisons, un pont de bois de deux cents pas environ joint les deux rives de l'Adige. Ce pont, qui n'a rien de remarquable, est défendu du côté de Trente par une porte fortifiée, sous laquelle il faut passer pour entrer dans la ville. Une haute tour pareille à celles que nous avons déjà décrites, s'élève au-dessus de cette porte et domine le pont et le cours du fleuve. L'Adige à Trente a la même largeur que la Seine à Paris ; mais ses eaux fougueuses et bleuâtres lui donnent l'aspect d'un véritable torrent. Comme toutes les rivières de montagne, l'Adige est sujet à des crues subites et effrayantes : plus d'une fois ses débordements ont détruit en tout ou en partie le pont dont nous venons de parler, et plus d'une fois les eaux du fleuve se sont répandues dans la ville, ont renversé des maisons et des moulins placés sur ses bords et ont menacé tout le quartier du nord d'une complète destruction.

Après les grandes pluies, ou au moment de la fonte de neiges, quand les eaux du fleuve se sont élevées au-dessus de leur niveau ordinaire et que, traversant la ville avec la rapidité de la flèche, elles apportent avec elles des débris de toute espèce, les rivages de l'Adige présentent un spectacle des plus vivants. Une foule d'hommes et d'enfants garnissent les parapets des quais ou les terrasses des jardins. Tous portent à la main une espèce de crochet en bois ou en fer attaché au bout d'une longue corde. Ils lancent ce grappin avec beaucoup d'adresse sur les débris et les morceaux de bois qui flottent à la surface des eaux du fleuve, et quand ils les ont atteints, ils les attirent à eux et les saisissent avec la main. L'intérêt que mettent à leur pêche ces harponneurs d'un nouveau genre donne lieu à des scènes aussi animées que plaisantes. Qu'une poutre, une bûche, ou un morceau de planche d'une dimension un peu forte, apparaisse dans le voisinage et soit porté par le courant du fleuve vers les groupes qui occupent ses rives, aussitôt tous les yeux sont tournés de ce côté-là ; tous les bras sont étendus ; que le fragment arrive à portée, toutes les cordes se déploient, tous les grappins sont lancés à la fois, et tombent tous ensemble sur leur proie flottante, qu'ils enlacent, qu'ils accrochent et qu'ils attirent dans vingt directions différentes. A la longue un seul l'emporte, et ce n'est pas toujours le plus adroit ; triomphant il ramène sur le rivage la poutre ou la bûche si vivement disputée ; mais tout n'est pas fini, et quelquefois l'heureux détenteur est obligé de soutenir avec

ses concurrents désappointés une foule de petits procès qui se vident sur place à l'aide d'épithètes énergiques et souvent même à grands coups de poing. Les montagnes des environs étant entièrement dépouillées des forêts qui les couvraient autrefois, le bois dans cette partie de la vallée de l'Adige est beaucoup plus rare que dans le reste du Tyrol. C'est ce qui donne un si grand intérêt à cette chasse ou à cette pêche, qui procure à la classe la plus pauvre de la ville un peu de bois de chauffage pour les hivers toujours rigoureux.

Le cercle de Trente, borné, au nord, par le cercle de Bassano, au sud, par celui de Roveredo, et à l'est et à l'ouest, par le royaume lombard-vénitien, se divise en huit bailliages. Sa superficie, exprimée en milles carrés de quinze au degré, est de 7,525; sa population, de 136,800 habitants, répartis dans 2 villes, 4 bourgs, 580 villages; en tout 21,623 maisons. Trente est la capitale du cercle et la principale de ces villes. De 20,000 habitants et plus, sa population s'est réduite, de nos jours, à moins de 15,000. Cette ville est élevée de cent quinze toises au-dessus du niveau de la Méditerranée. Le sol sur lequel Trente est bâtie est une espèce de marbre rouge veiné de blanc, dont quelques-uns de ses édifices sont construits. Aujourd'hui, comme du temps de Léonard Arétin, cette ville est encore divisée en deux quartiers principaux, dont les habitants parlent des langues différentes. Le quartier le plus considérable est habité par des Italiens; dans l'autre, les Allemands sont plus nombreux. La plupart des églises sont vastes; mais, grâce à la mauvaise disposition des ouvertures, on y respire un air infect et suffocant. Les maisons des particuliers sont mieux aérées; leurs toits, ouverts en plusieurs endroits, et leurs escaliers à jour sur l'un des côtés, y laissent pénétrer l'air; mais ces larges ventilateurs, excellents durant l'été, doivent glacer les maisons en hiver.

Trente n'est pas une ville industrielle, et néanmoins ses routes, qui sont magnifiques, et l'Adige, déjà navigable et que sillonnent de grosses barques arrondies, assez semblables aux barques du lac de Garda, devraient donner quelque importance au commerce de cette ville, en facilitant les communications; mais ces avantages sont rendus presque nuls par sa position défavorable entre Bolsano et Roveredo. La première de ces villes, étant plus septentrionale, s'est emparée du commerce de l'Allemagne, et Roveredo, plus méridionale, du commerce de l'Italie. Cette

doubling concurrence a porté un coup fatal à l'industrie et à la prospérité de Trente, qui a vu rapidement diminuer ses revenus, et qui a perdu en richesse et en population ce que gagnaient ses voisines. Cependant, depuis la dernière paix, le nombre des manufactures, surtout des manufactures de soieries, s'y est accru. On y fabrique des chapeaux, des rubans, des velours et autres étoffes, qui se vendent en Allemagne, et sont fort recherchées dans quelques cantons du Tyrol, où elles forment l'habillement de luxe des montagnards.

Le cercle de Trente importe pour 40,000 florins de grains, et exporte pour 50,000 florins de soies, de maïs, de vins et de fruits secs, et principalement de soieries. La culture de la soie, à Trente et dans la vallée de l'Adige, remonte au quatorzième siècle. Aldrighetto du Castel-Berco, contemporain de Pétrarque et son ami, ayant fait un voyage en Italie pour visiter ce grand poète, rapporta dans ses montagnes les vers à soie, qu'il essaya d'y naturaliser; la ville de Roveredo, dont ses ancêtres, sous l'épiscopat d'Albert, avaient plus d'une fois dévasté le territoire, fut le lieu qu'il choisit pour faire ses expériences. Des proscrits italiens, au nombre desquels on compte Vanetti de Bassano, et Savoli de Vérone, l'aidèrent de leurs conseils et de leur expérience, et, en peu d'années, cette nouvelle industrie prit un développement considérable dans toute la vallée de l'Adige, dont elle a fait, depuis, la principale richesse. Nous devons porter au nombre de ces richesses les revenus annuels que tire le gouvernement des mines de calamine, de cuivre, de vitriol et de fer, et des différentes exploitations du val de Fassa, l'un des pays minéralogiques les plus riches de l'Europe.

Il y a un établissement d'eaux minérales à Piazzola.

INSPRUCK.

PARTIE I. — HISTOIRE.

TYROL.

INSPRUCK,

PAR M. MERCEY.

TYROL

INSBRUCK

JOHN W. MERRICK

INSBRUCK.

PARTIE I. — HISTOIRE.

I.

INSBRUCK SOUS LES ROMAINS, LES GOTHES, LES BOIARIENS ET LES FRANCKS.

POLITIQUE DE CHARLEMAGNE.

LES GRANDS CHEFS DU LANDES-IM-GEIRGE.

HISTOIRE DU GEANT HAYMOND. — LE COUVENT DE SAINT-WILTHEN.

INSBRUCK AFFRANCHIE PAR OTHON.

MAYNARD III. — MARGUERITE MAULSTACHE.

CESSION D'INSBRUCK ET DU TYROL AUX DUCS D'AUTRICHE.

Au centre du pays montagneux, connu de nos jours sous le nom de Tyrol et dans l'antiquité sous celui de *Rhétie*, s'ouvre une longue et profonde déchirure. Là, sur le penchant de l'abîme, et le long des torrents de la Sill ou de l'Eisach, serpente la route la plus directe qui va de l'Italie en Allemagne. Cette route traverse d'abord Trente, puis s'enfonce vers le nord, franchit brusquement le mont Brenner, qui lui a donné son nom, et redescend enfin dans la grande vallée de l'Inn. C'est à l'endroit où elle traverse ce fleuve qu'est placée la ville d'Insbruck.

Les Romains avaient senti l'importance de ce passage. Drusus et Tibère-Néron s'en emparèrent lors de leur grande guerre contre les peuples des Alpes. Calomnieurs politiques des peuples qu'ils voulaient soumettre, ils donnèrent pour prétexte à leurs conquêtes le brigandage de ces peuples. « Les montagnards de la Rhétie, » disent les historiens romains, « ne » permettaient plus aux voyageurs qui se rendaient de l'Italie dans la

» Norique ou la Vindélicie, de traverser les Alpes en sûreté. La misère
» les poussait à la rapine, et il fallut qu'Auguste envoyât son gendre dans
» leur pays pour les dompter, et mettre fin au brigandage. » Les Romains
triomphèrent; mais cette victoire leur coûta cher. Les Brennes, les Ge-
naunes et les Rhètes, ces redoutables habitants des Alpes, chassés de leurs
châteaux et des terres fertiles de leurs vallées, se réfugièrent dans les gorges
les plus élevées des montagnes, où ils surent se maintenir indépendants;
et les chants de la muse romaine, tout en célébrant les vainqueurs, ont
immortalisé la résistance des vaincus. Maîtres du passage du Brenner, les
Romains rasèrent les châteaux qui le commandaient, et y tracèrent une
voie militaire qui conduisait de la Gaule Cisalpine au cœur de la Germanie.
Les colonies armées de *Tredente*, *Teriolis*, *Vepitenum* et *Veldidena* protégeaient
la voie romaine. C'est à la dernière de ces colonies, à *Veldidena*, qu'Innsbruck
doit son origine.

Veldidena était jetée un peu en avant de l'Innsbruck d'aujourd'hui, sur la
route de l'Italie. Les Romains, menacés par les fréquentes inondations du
fleuve *OEnus* (l'Inn) et par les attaques continuelles des barbares, avaient
placé leur colonie sur la pente d'un monticule, premier échelon du Bren-
ner. Un pont de bois jeté sur le fleuve *OEnus*, et protégé par leur station,
conduisait de la Rhétie dans la Norique. Dans la suite, les alluvions et une
culture plus soignée relevèrent les deux rives de l'Inn. Dès lors, Veldidena
tendit à se déplacer, et s'avança toujours vers ce pont de bois, principe
de la ville actuelle, qui lui doit son nom (*OEni-pons*, Inns-Bruck, pont sur
l'Inn). Depuis sa fondation jusqu'à la fin du quatrième siècle, Veldidena
sera pour nous une colonie romaine. On y vit comme dans le reste de
l'empire; on y a les habitudes de Rome, et pour peu que la colonie soit
florissante, on en a les plaisirs, c'est-à-dire le cirque, les gladiateurs et
les orgies.

Vers le commencement de ce cinquième siècle, que le déplacement de
toutes les nations de l'Europe et la chute de l'empire romain ont rendu
fameux, la colonie des Alpes passe comme le reste de la Rhétie sous la
domination des Goths. Théodorick succède à César; la ville romaine de-
vient une ville barbare. Un petit tyran féodal y commande sous le titre de
dux, et remplace le *præsides* impérial. Le *dux*, ou général goth, est obligé,
à son tour, de protéger l'Italie contre la marée montante des peuples du
Nord, dont le flot veut le pousser en avant. Il a sur les bras les mêmes

ennemis que l'empereur avait naguère à combattre, et il défend contre eux sa portion de proie romaine. En 568, les Longobards succèdent en Italie aux Goths de Théodorick; mais le petit recoin montagneux de la Rhétie leur échappe. Les Boïariens (*Bajuvares*, Bavares) s'en emparent; le *dux* fait place au *comites* boïarien; Veldidena s'appelle *Wilthen*; OEnipons, *Inns-Bruck*; car avec eux ces hommes du Nord ont apporté les dénominations tudesques.

Il est certaines villes dont il est impossible de faire l'histoire sans toucher à celle du pays qui en dépend. La ville et le pays ne formant qu'un seul individu, dont le pays est le corps et la ville la tête, on ne peut séparer cette tête et ce corps sans détruire la vie. Telles sont les capitales uniques des petits états, des cantons suisses, par exemple; telle est Innspruck, la capitale d'un pays que sa position au sein des Alpes et les mœurs indépendantes de ses habitants font ressembler à un canton suisse, un canton rhétien resté fidèle à l'Autriche. Il serait aussi difficile de faire l'histoire d'Innspruck sans faire l'histoire du Tyrol en même temps, que de faire l'histoire de Bâle ou de Genève sans faire celle du canton qui en dépend. Innspruck et le Tyrol ne sont qu'un; ils combattent, ils succombent, ils se relèvent, ils s'affranchissent ensemble; et puis, comme cette histoire est une, nationale et isolée, qu'elle ne rentre dans l'histoire d'aucun autre pays, ni l'histoire du pays, dont elle est la tête, dans l'histoire d'aucune autre ville; comme le sujet est neuf et inconnu, je ne crois pas m'écarter du plan de cet ouvrage en mêlant ces deux histoires, dont aucune n'a encore été faite.

On voit encore dans la vallée de l'Adige, aux endroits nommés Mezzo-Lombardo, Mezzo-Tedesco (*Meta-Longobardorum*, *Meta-Teutonica*) les pierres qui servirent de démarcation entre les états des Longobards et des Boïariens. Ces bornes furent placées lors de la première alliance des princes de ces deux nations, réunis contre les rois francks qui, à leur tour, menaçaient leurs états; mais cette alliance des Longobards et des Boïariens, fortifiée par les liens de la famille, ne put rien contre le terrible Karl et ses Francks. Les Boïariens furent vaincus comme les Longobards; Thassillon, le dernier de leurs princes, fut détrôné comme l'avait été, seize ans plus tôt, Didier son beau-père, et la ville Rhétienne de Veldidena ou d'Innspruck, passa, comme le reste du pays, sous la domination du nouvel empereur d'Occident (788).

Trop souvent, les historiens s'arrêtent aux faits sans remonter aux causes de ces faits. Ainsi, les chroniqueurs, en nous racontant les changements que Charlemagne et les princes de sa dynastie opérèrent dans la division du territoire et le mode de gouvernement des provinces de l'ancienne Rhétie, se sont contentés de nous rapporter ces changements, sans chercher à en pénétrer les motifs. Ils ont attribué aux fantaisies du prince, ou aux caprices de ses lieutenants, des mesures qui ne furent que l'exécution d'un plan et d'un système politique déterminés. Ils ne virent pas que les monarques saliens avaient cherché, avant tout, à rompre l'unité de pouvoir chez leurs adversaires, pour mieux les dominer; le morcellement de l'autorité et la substitution de l'élection à l'hérédité dans les petites principautés tyroliennes, furent les moyens qu'ils employèrent de préférence. La terre des montagnes (*landes im gebirge*, le Tyrol n'avait pas encore d'autre nom) n'aurait pu, sans danger pour leur autorité, rester long-temps l'apanage d'une seule famille. Ce pays était à la fois la clé de l'Allemagne et de l'Italie; les routes qui conduisaient le plus directement de l'un dans l'autre de ces pays, traversaient Inspruck, sa capitale. Un seul prince établi dans ces montagnes s'y fût aisément rendu indépendant et eût été maître des communications de l'empire: s'il se fût allié aux ducs bavarois, ces princes voisins de la haute Rhétie, qui commandaient la plus vaillante des tribus germaniques, celle que l'épée de Charlemagne avait frappée le moins rudement, le danger eût été plus grand encore. Mais si le duc de Bavière lui-même était redevenu maître des provinces tyroliennes, la réunion d'états aussi puissants et de populations aussi braves sous l'autorité d'un seul homme, eût peut-être causé la ruine de l'empire. Ces dangers, Charlemagne les avait bien sentis, et, pour les prévenir, il avait renversé la dynastie des monarques bavarois et changé la constitution intérieure de leurs états: la même politique, nous l'avons vu, lui avait fait remplacer les ducs de Trente par un évêque élu; la même politique régla la conduite des empereurs ses descendants et des princes leurs successeurs, lesquels, on peut le dire, se sont opposés, jusqu'à nos jours, à la domination des Bavarois dans le Tyrol.

Une guerre continue, secrète ou déclarée, fut donc faite à la puissance ducale. Partout on s'attacha à substituer aux ducs des évêques élus, comme à Brixen, à Salsbourg, à Trente et à Aquilée, ou des comtes et des baillis

impériaux révocables à volonté, comme à Inspruck, qui, ainsi que tout le pays renfermé entre l'Inn, l'Adige et l'Eisach, devient l'apanage du grand Humfroi, majordome de Charlemagne. Mais cette lutte de l'élection contre l'hérédité était contraire à l'esprit de ces temps féodaux, qui tendait au contraire à remplacer l'élection par l'hérédité; aussi les baillis révocables et les comtes amovibles ne tardèrent-ils pas à prendre racine dans le sol qu'on leur avait confié, et à transmettre à leurs descendants leurs principautés viagères. C'est vers ce temps, qu'à côté des évêques de Brixen, de Trente et de Salsbourg, restés électifs, leur état d'ecclésiastiques sans postérité les y obligeant, trois grandes familles commencèrent à dominer dans les Alpes tyroliennes : les comtes d'Andechs, les comtes de Goritz et les descendants du majordome Humfroi. Ces derniers, vers l'an 1138, avaient pris, pour la première fois, le nom de comtes du Tyrol, du nom de l'ancien château romain *Teriolis* qui leur servait de résidence. Pendant plus d'un siècle, ces grands chefs se disputent avec acharnement la possession de la Terre des Montagnes, et d'Inspruck, sa capitale; et, soumise aux vicissitudes de leur fortune, cette ville change plus d'une fois de maîtres. Pillée tour-à-tour par chacun d'eux, elle voit diminuer rapidement le nombre de ses habitants; ses maisons sont renversées, ses murailles détruites, et quelques chaumières groupées autour du pont de l'Inn, sont tout ce qui reste de la ville romaine impériale. Mais, si dans ces désastreuses époques, le Tyrol, comme la Suisse et une partie de l'Allemagne, ne présentait que des débris et des ruines que se disputaient de rares habitants, esclaves de maîtres avides et turbulents, un seul pouvoir restait encore debout, grand et révérend, pouvoir pacifique et non contesté, pouvoir auquel les peuples obéissaient sans murmures, parcequ'ils trouvaient dans sa force un appui contre l'oppression, dans ses actes un secours contre la misère, et dans ses paroles des consolations dans leurs douleurs; ce pouvoir, c'était la religion. Inspruck, solitaire et dévastée, lui dut une sorte de résurrection.

Dans ces temps reculés, quelques hommes pieux vivaient au milieu des ruines de Veldidena, et à l'entrée de ces grands bois de sapins qui descendaient du sommet du mont Brenner jusqu'aux collines au pied desquelles la ville avait été bâtie. Ces hommes étaient en haute vénération dans le pays; on attribuait la fondation de leur communauté à de mer-

veilleuses aventures, et même alors comme aujourd'hui, mais avec des résultats bien différents, on montrait au peuple crédule l'image du héros de ces aventures. Cet homme, d'une vertu et d'une force surhumaines, racontaient les vénérables cénobites, n'avait pas moins de douze pieds de haut; il s'appelait Haymond. Haymond, comme tous les guerriers de ces temps de troubles, s'était signalé dans bien des rencontres, et la force de son bras était en aussi haute renommée dans le pays que la sainteté de ses mœurs. Haymond, en véritable chevalier, était l'appui des faibles et le vengeur des opprimés.

Il arriva qu'à la suite d'une sécheresse extraordinaire qui désola le Tyrol, un animal d'un horrible aspect et d'une taille monstrueuse apparut tout-à-coup dans la vallée de l'Inn. Il avait, à ce que nous racontent les chroniqueurs, avec une bonne foi qui fait sourire, le corps d'un serpent, des pattes de lion armées d'ongles acérés, des ailes d'aigle et une gueule énorme d'où sortait une vapeur infecte, et où s'agitait, au lieu de langue, un furieux aiguillon. On voit que cet animal avait une grande analogie avec ces dragons qui occupèrent si vivement l'imagination des hommes pendant la première époque du moyen-âge. Toute la vallée de l'Inn et les montagnes environnantes étaient dans l'épouvante. Un jour, le monstre avait apparu aux portes d'Innsbruck, non loin des chutes de la Sill; une autre fois, on l'avait vu dans les gorges du Solstein ou dans les bois de la vallée de la Staubey. Toutes les nuits, ses sifflements retentissaient dans la montagne, et partout on rencontrait les ossements brisés ou les lambeaux de chair des victimes humaines qu'il avait dévorées. Cette fois encore on eut recours à Haymond, comme au plus fort et au plus courageux. Le bon géant revêtit son armure, prit sa lance et son épée, se fit arroser d'eau bénite, et s'avança bravement dans les endroits les plus sauvages et les plus reculés de la forêt, cherchant partout son formidable ennemi.

Il le rencontra enfin dans les bois qui touchent à Innsbruck. Le combat fut long et terrible; plus d'une fois, le dragon s'élança sur le chevalier, qui fut presque terrassé. Mais les ongles, les dents et l'aiguillon du monstre ne purent entamer l'armure consacrée. A la fin, au moment où le dragon déroulait les replis écailleux de son corps pour envelopper son ennemi et l'étouffer dans ses nœuds, Haymond le cloua à la terre d'un coup de lance, et, se jetant presque tout entier dans la gueule du

monstre, tenant sa grande épée en avant, il le frappa d'un coup mortel, et trancha à sa racine son redoutable aiguillon, dont la longueur était de plus de trois coudées. Après la victoire, Haymond rentra dans la ville, portant sur son épaule ce témoignage de son héroïsme. Il le déposa sur l'autel de l'une des chapelles qui s'élevaient au milieu des ruines de la cité romaine, et là, en accomplissement d'un vœu qu'il avait fait avant le combat, il fonda le monastère de Saint-Wilthen (878).

Voilà ce que nous racontent les vieux chroniqueurs, et ce que nous répète le peuple, écho crédule des traditions des siècles passés. Bien plus, l'histoire de ce combat a été célébrée dans maintes légendes; un poète tyrolien en a laissé le récit dans un poème en vers élégiaques, et on voit encore, dans le couvent de Saint-Wilthen, une statue du géant Haymond, armé de pied en cap et portant sur l'épaule la langue du monstre vaincu. Il est certainement téméraire de contredire un fait soutenu par autant de témoignages authentiques; néanmoins l'incrédulité a fait de grands progrès, et dans cette circonstance, pour être incrédule il suffit de voir. En effet, cette langue du dragon que porte la statue, n'est autre chose que l'arme du poisson-épée; et il n'est guère probable que le géant Haymond ait tué le poisson-épée dans les forêts du voisinage.

Quoi qu'il en soit, l'événement fit grand bruit dans le pays, et Inspruck dut à cette pieuse fraude un accroissement considérable. De nombreux cénobites peuplèrent le nouveau couvent; les maisons des fidèles se groupèrent à l'entour, et pendant long-temps, les populations du Tyrol affluèrent dans la nouvelle bourgade, attirées en pèlerinage par le simulacre du saint géant. Dans le seizième siècle, cette image était en grande vénération, et les historiens racontent que Charles-Quint, déjà empereur, passant par Inspruck, voulut couper un petit fragment de la langue du monstre que la statue portait toujours sur l'épaule. Que doit-on inférer de cette action de l'empereur? De sa part, était-ce doute ou crédulité? Je l'ignore; mais je pencherais cependant pour la première de ces deux conjectures. Déjà les scandaleuses disputes du clergé avaient ouvert les yeux des puissants de la terre, et peut-être Charles ne vit-il, dans le récit du merveilleux combat, que ce que les prêtres éclairés y voient de nos jours: un symbole de la lutte de l'esprit saint contre le démon. Cette lutte, le moyen-âge l'a célébrée dans

tous ses récits, et l'a reproduite sous toutes les formes, par la poésie, par la peinture, ou par la sculpture.

Le récit de ce combat, et peut-être la statue de Haymond, avaient donné une grande célébrité au couvent de Saint-Wilthen. Dans chacun de leurs récits, les historiens du temps, et entre autres Wiguleus-Hund, dans sa *Chronique de l'évêché de Brixen*, nous parlent du *grand monastère*, et semblent avoir oublié Inspruck, la ville voisine dont le couvent dépendait. Ce n'est que vers l'an 1220, à propos de la consécration d'une église dans le hameau d'Amras, et en 1227, à propos de la naissance de Sigismond, qui fut empereur, que ces historiens entrent dans quelques détails au sujet de cette ville.

Cependant le commerce de transit, suite nécessaire des nouvelles communications que les croisades venaient d'ouvrir avec l'Orient, et le fréquent séjour des empereurs alors en guerre avec les confédérés des villes lombardes, augmentaient journellement l'importance d'Inspruck. Peu à peu cette ville redevient la capitale du Landes-im-Gebirge; et, dans l'année 1254, nous voyons Othon, dernier duc de Méran, qui l'avait alors en son pouvoir, réunir dans ses murs, rebâtis par lui, les états provinciaux du pays, et rendre à la ville tyrolienne les privilèges et les droits qu'elle avait perdus depuis la chute de l'empire romain, et lui en conférer de nouveaux. Les poètes du temps ont célébré, dans leurs vers, l'affranchissement de la commune d'Inspruck, fortifiée et embellie en même temps qu'affranchie par ce duc.

Ces états provinciaux du Tyrol jouissaient de privilèges étendus; ils votaient l'impôt commun (*gemein steuer*), la taxe noble (*adel steuer*); ils avaient droit de contrôle et de refus; ils percevaient les recettes en leur nom, discutaient les subsides nouveaux, faisaient les règlements pour la police des foires et le tarif des douanes, et promulguaient des ordonnances pour les escortes et le péage des droits d'entrepôt et de chantier. Ces états décidaient aussi l'admission ou le renvoi des garnisons étrangères, délibéraient de la paix et de la guerre, et, comme nous le voyons dans les chroniques du temps, faisaient même la guerre en leur nom. Les prélats, les seigneurs, les députés des villes et les représentants choisis par les paysans, avaient voix délibérative dans ces assemblées. Dans le Tyrol, comme dans la Suisse et comme dans la Suède, les paysans formaient un quatrième ordre d'état; c'est que dans le Tyrol, comme dans

ces pays essentiellement démocratiques, les hommes n'étaient pas attachés à la glèbe. Les pâtres et les laboureurs étaient libres comme la terre qu'ils habitaient ; les paysans étaient fermiers ou métayers, et non vassaux et esclaves du sol, comme dans le reste de l'Europe ; enfin ils votaient l'impôt qu'ils payaient : et cet impôt était modéré.

Des trois grandes familles qui dominaient dans les Alpes de la Rhétie, deux seulement avaient conservé leur ancienne prépondérance : les comtes du Tyrol, descendants du majordome Humfroi, et les comtes de Goritz. Othon, qui venait de conférer ces nouveaux privilèges à la ville d'Innsbruck et de relever ses murailles, et son beau-père, Albert, qui lui avait succédé, mais qui mourut cinq ans après lui, furent les deux derniers princes de la maison des comtes du Tyrol. Après leur mort, Innsbruck et les pays qui en dépendaient passèrent dans les mains des comtes de Goritz. Nous allons voir à quelle occasion.

Peu d'années avant sa mort, Albert, se voyant sans enfant mâle, avait songé à s'allier avec les comtes de Goritz ses rivaux ; il se résignait à leur laisser à titre d'héritage des domaines dont ils n'auraient pas manqué de s'emparer comme ennemis. Le comte Albert avait donc offert la main de ses deux filles, Adélaïde et Élisabeth, aux deux princes de la maison de Goritz, Maynard III, comte de Goritz, et Gebhard, comte de Hirschfeld, et cette offre avait été acceptée. Le premier de ces princes, Maynard III, était un de ces hommes entreprenants, énergiques et rusés, comme on en rencontre tant dans les annales du treizième et du quatorzième siècle. Maynard avait en outre un but politique, ce qui était plus rare dans ces époques d'agitations, où l'esprit aventureux des hommes et l'instabilité des états ouvraient cependant une si large carrière aux ambitions. Maynard avait, dès les premières années de son règne, senti tout l'avantage que lui donnait sa haute position à la tête de la noblesse du pays ; profitant du grand interrègne de l'empire, de 1250 à 1273, il avait arondi ses domaines, et s'efforçait, avec une persévérance opiniâtre, de réunir en un seul corps d'état toutes ces provinces que la politique de Charlemagne et de ses successeurs avait mis tant de soin à morceler.

Innsbruck devait accroître les moyens d'influence et de succès de Maynard ; aussi, en attendant que cette ville lui revînt par héritage, avait-il soumis l'un après l'autre tous les seigneurs tyroliens moins puissants que lui ; puis il s'était ligué avec le terrible Ezzelino de Romano, « ce fils de

l'enfer, » et, avec son aide, il avait forcé l'évêque de Trente, Engnomus ou Egno, à lui léguer les propriétés de sa famille et les domaines épiscopaux. Après l'évêque de Trente, il avait attaqué l'évêque de Bolsano, qui, voyant les digues du Leisach et du Talferbach rompues et la ville inondée par ces deux torrents, avait fini par se soumettre. A la mort d'Albert, Maynard devint maître d'Insruck : mais son ambition ne fut pas satisfaite. A l'aide d'intrigues et de séductions de toute espèce, il amena son frère à lui céder sa part du Tyrol pour une somme de 400 marcs d'argent. C'étaient bien des terres et bien des hommes par marc ! Alors Maynard était arrivé à ses fins ; il avait réuni sous son pouvoir unique tout le Landes-im-Gebirge, et, en 1224, après une lutte de quarante années, il se trouvait maître des provinces qui confinent au midi avec l'Italie et au nord avec la Bavière et la Souabe, c'est-à-dire de l'un des plus puissants états de l'Allemagne.

On vit alors combien les prévisions de Charlemagne étaient fondées. Maître de ces provinces, Maynard fut maître de l'empire : de sa résidence d'Insruck, dont l'importance grandissait avec le pouvoir de son souverain, il dirigeait les affaires de toute l'Allemagne. C'est alors qu'après l'extinction de la maison de Hohenstauffen, refusant pour lui la couronne impériale, il la plaça sur la tête de Rodolphe de Habsbourg, qui, reconnaissant et politique à la fois, augmenta les états de Maynard du duché de Carinthie, et fit épouser à son fils la fille du prince tyrolien.

Maynard acheva l'ouvrage d'Othon et augmenta les franchises et les privilèges de la ville d'Insruck. Cette ville s'accrut encore, sous son règne ; de nouveaux colons, attirés par la sage administration de ce prince, affluèrent dans ses murailles ; sur les ruines qui couvraient l'emplacement de l'ancienne cité s'élevèrent de nouveaux édifices. Vers 1340, ses faubourgs s'étendaient jusqu'à Veldidena, occupée alors par le couvent de Saint-Wilthen ; c'est du moins ce que nous apprend encore le chroniqueur Wiguleus-Hund, lorsqu'il nous parle du grand incendie qui, dans cette année 1340, consuma la cité d'Insruck. Cet incendie, nous dit-il, avait éclaté dans le bourg de Saint-Wilthen. Soixante personnes périrent dans les flammes.

Les fils de Maynard héritèrent des domaines et du pouvoir de leur père, mais ils n'héritèrent pas de son habileté ni de son énergie. Ils avaient sagement décidé qu'ils ne diviseraient pas les états de leur père ;

mais ils ne purent s'entendre pour les gouverner, et les longues années de leur domination furent des années de troubles et de malheurs pour le Tyrol et de misère pour Inspruck. Henri, l'un de ces fils, resta enfin le seul maître du pays; mais au lieu de chercher à consolider l'ouvrage de son père, ce prince, toujours occupé de la politique du dehors, disputant tour à tour la couronne de Bohême et celle de Pologne, ne tarda pas à mécontenter ses nouveaux sujets. La politique de Maynard avait été de diminuer le pouvoir des seigneurs et d'accroître les franchises des villes et des habitants des campagnes; son fils Henri, tout en laissant les nobles relever la tête, ne se fit aucun scrupule d'opprimer les paysans et les bourgeois. Les seigneurs retrouvèrent à la fois leur courage et leurs prétentions impérieuses; les gens de la classe moyenne et du peuple, inquiets sur leur fortune et le maintien de leurs privilèges, prirent une attitude hostile; et, après quarante ans de règne, Henri se vit sérieusement menacé par tous ses sujets réunis : nobles, bourgeois et paysans.

Inspruck se montra plus jalouse qu'aucune autre ville du Tyrol du maintien de ses droits et de ses privilèges; et, dès l'an 1525, ses citoyens s'associèrent pour conjurer le danger, mais seulement par des moyens légaux, comme on dirait aujourd'hui; l'association était alors un de ces moyens. Ils dépêchèrent des députés aux états de Bolsano pour engager les délégués des villes, des bourgs et des judicatures du comté du Tyrol et des trois évêchés, Coire, Brixen et Trente, qui s'y trouvaient alors, à faire serment de ne laisser porter aucune atteinte aux droits, privilèges et franchises que leur avaient transmis leurs ancêtres. Ce serment fut prêté et tenu, et Inspruck conserva son indépendance pendant tout le reste du règne de Henri; mais la mort de ce prince ne mit pas fin à la lutte. Sa fille, qui déjà, même de son vivant, s'était exercée à l'autorité, lui succéda. C'était la fameuse Marguerite, surnommée *Maulstache* à cause de la hideuse conformation de sa bouche. Cette femme, qui rappelle les Frédegonde et les Brunehilde de la vieille histoire de France, était aussi repoussante par la difformité de son corps que par la laideur de son âme; elle avait successivement épousé deux princes de la maison de Luxembourg et de Bavière; un fils de roi et un fils d'empereur, et les avait trompés tous deux. Avidé et passionnée, elle avait caressé d'abord les citoyens les plus aisés de la ville dont elle convoitait les richesses; et, voyant que ceux-ci restaient sourds à ses insinuations et se refusaient à payer des

subsidés qui devaient servir à ses débauches, elle tenta de prendre de force ce qu'elle n'avait pu obtenir de gré. Inspruck tint bon. Plus d'une fois ses bourgeois, fatigués des exactions de cette princesse, dont les mœurs dissolues et l'avarice semblaient s'accroître avec l'âge, furent sur le point de se soulever contre la domination de cette Messaline à cheveux blancs. Toutefois, malgré cette lutte et la misère qu'elle devait amener à sa suite, Inspruck, qui n'était qu'une bourgade au commencement du treizième siècle, avait déjà acquis assez d'importance à la fin du quinzième pour que la possession de cette ville et du pays qui en dépendait fût convoitée par les princes les plus puissants de l'Allemagne : par les ducs d'Autriche, dont les domaines enclavaient cette ville et le territoire tyrolien, et par les ducs de Bavière, qui ont toujours regardé ce pays comme nécessaire à la force et à la sûreté de leurs états. Les ducs d'Autriche étaient oncles de Marguerite, et les ducs de Bavière ses beaux-frères. En 1364, du vivant même du prince Louis, le second époux de cette princesse, les intrigues avaient commencé; elles avaient continué sous le règne bien court de son fils Maynard, cinquième du nom. A la mort de ce prince, Rodolphe de Habsbourg, ce duc d'Autriche si renommé par les grâces de son corps et l'amabilité de son esprit, vint en personne à Inspruck trouver sa hideuse nièce; et, connaissant les mœurs relâchées de cette femme, ce prince adroit, et, il faut l'avouer, vraiment *intrépide* dans cette circonstance, employa tous les charmes de son esprit et de ses manières à s'en faire aimer. Il n'eut pas de peine à tourner la tête de la vieille princesse. La repoussante Marguerite fut bientôt à ses pieds; le duc l'emmena d'Inspruck, et s'en fit suivre à travers l'Allemagne comme d'une esclave. Il la conduisit d'abord à Gratz, puis à Vienne; et ce fut dans cette dernière ville qu'elle fit, en faveur de son séducteur et de ses frères Albert et Léopold, un abandon complet de ses droits sur Inspruck et le Tyrol (1365). Les princes bavarois, rivaux des ducs d'Autriche et beaux-frères de Marguerite, durent naturellement s'opposer à cette donation. Les débats furent longs et vifs; mais une somme de 116,000 florins d'or, que les ducs d'Autriche offrirent aux Bavarois en compensation des droits qu'ils pouvaient avoir sur les pays cédés, terminèrent le différend. Cette transaction eut lieu en 1369. On voit que depuis le marché de 400 marcs d'argent, en 1264, ce pays avait augmenté de valeur. Les ducs d'Autriche en sentirent tout le prix : sous leur domination, Inspruck respira, et de

nouveaux privilèges furent accordés à ses habitants. Ces concessions, du reste, furent aussi profitables aux princes qu'aux sujets. Nous l'allons voir tout-à-l'heure.

II.

GUERRE D'INSBRUCK AVEC LES SUISSES.

INVASION DU TYROL.

SOULÈVEMENT DES MONTAGNARDS. — INSPRUCK RESTE FIDÈLE AU DUC D'AUTRICHE.

FRÉDÉRIC BOURSE-VIDE. — L'ÂGE D'OR DE SIGISMOND.

Le quatorzième siècle vit s'accomplir, dans presque tout le centre de l'Europe, une grande révolution sociale; je veux parler de l'émancipation des classes intermédiaires de la société. Les ligues des villes et les soulèvements des paysans furent les moyens révolutionnaires de l'époque, et leur concours simultané frappa surtout sur la maison d'Autriche, qui, en moins d'un quart de siècle, perdit successivement les Waldstetten, Zurich, Berne, Lucerne et le Rheinthal. Ses ducs se refusaient à toute transaction, et voulaient châtier avec le fer et avec le feu des sujets rebelles : la force brutale, à leur avis, pouvait seule faire rentrer dans le devoir des paysans révoltés : or il arriva ce qui arrive d'ordinaire à la force brutale quand elle s'attaque à une révolution qui vient à son heure; elle se brisa contre les obstacles les moins sérieux en apparence; quelques centaines de montagnards tinrent en échec toutes les forces de ces princes orgueilleux, et finirent par rester les maîtres.

L'exemple d'une révolution qui réussit est toujours contagieux. Une fois les Suisses vainqueurs, leurs voisins voulurent les imiter; cinquante-une villes impériales de la Souabe, de la Franconie et du Rheinthal prirent les armes, sollicitant auprès des cantons le droit de faire partie de la ligue helvétique; Saint-Gall et l'Appenzell se révoltèrent contre leur abbé, allié des princes autrichiens, et le Tyrol commença à s'agiter. Les ducs d'Autriche sentirent alors qu'il fallait pactiser avec l'esprit nouveau, et, décidés à lutter énergiquement contre toute rébellion déclarée, ils tentèrent en même temps de prévenir, à force de concessions, le soulèvement des pays encore soumis. Inspruck et les cantons environnants étaient de

ce nombre. Sur la demande des états de cette ville, les princes autrichiens rétablirent les *comices* et les états provinciaux du pays, dont l'influence, dans les dernières années, avait toujours été en déclinant; et le duc Léopold, dit *le Superbe*, accorda même de nouveaux privilèges aux habitants de la ville (1404).

Ces concessions politiques sauvèrent ce prince, obligé de soutenir son frère le duc Frédéric dans une guerre acharnée contre les ligues suisses et les Appenzellois, leurs nouveaux alliés; Inspruck embrassa vivement sa cause; et la milice de cette ville le rejoignit dans le Rheinthal, où il avait déjà rassemblé les seigneurs de la Turgovie et les volontaires de Schaffouse, encore fidèle. Cette milice d'Inspruck se composait des contingents que les états de cette ville accordaient au prince en échange de leurs privilèges. Aux bourgeois s'étaient joints les nobles. On voyait dans la petite armée les seigneurs de l'Inn-Thal et du Vor-Arleberg. Ces barons étalaient un grand luxe. Des armures richement ciselées les couvraient en entier; ils portaient des heaumes à visières grillées, que surmontaient d'énormes cimiers figurant des ailes d'aigles, des bois de bouquetin, ou des têtes de lion. Tous étaient armés de lances, et montaient des chevaux fougueux entièrement bardés de fer et richement caparaçonnés, et ils s'avançaient dans les vallées sauvages de l'Appenzell aux sons du fifre et des timballes.

La milice d'Inspruck, trop pauvre pour avoir des chevaux ou des armures, marchait à pied, combattant par familles comme les guerriers des temps homériques; ses armes, c'étaient l'espadaon ou l'épée à deux tranchants, de longues piques, et des hallebardes garnies au bout de pointes et de crocs pour harponner les chevaliers ennemis et les jeter à terre. Des gens armés de haches de bûcheron, ou de fléaux en fer, pour frapper sur les cavaliers démontés et briser la coquille de fer qui les enveloppait, étaient mêlés aux hallebardiers. Ces braves fantassins étaient vêtus d'une jaquette décorée sur la poitrine de la croix rouge d'Autriche, remplacée depuis par les bretelles vertes; leur tête était couverte de toques pareilles à celles des lansquenets, surmontées d'aigrettes ou de plumes de paon. Les couleurs de la plume du paon avaient été adoptées par les guerriers et les princes autrichiens; et les paysans suisses avaient ces couleurs tellement en horreur que si, par hasard, au cabaret, un rayon de soleil tombait sur les tables et nuançait des teintes irisées du prisme leurs verres aux formes anguleuses, ces hommes grossiers, retrouvant dans ces cou-

leurs celles de leurs ennemis, repoussaient avec horreur ces gobelets ensorcelés, ou même les jetaient à terre avec rage, et cela *bien qu'ils fussent pleins*, disent les chroniqueurs.

L'armée tyrolienne rejoignit le duc, qui se trouvait dans le Rheinthal à la tête de la noblesse de Turgovie. Les paysans suisses, pieds nus, armés d'immenses piques de plus de seize pieds de long, s'étaient retranchés près de Gaiss, sur les pentes escarpées du Stossberg. Ils soutinrent bravement l'attaque des Tyroliens, et les repoussèrent à trois reprises; mais ceux-ci ne se découragèrent pas; ils gravirent les roches glissantes de la montagne et pénétrèrent enfin au-delà du premier retranchement. A cette vue, les Suisses s'enfuirent en désordre; un seul, le brave Uly-Rotack, faisant face à l'ennemi, arrête un moment les vainqueurs. Attaqué par douze soldats tyroliens, il s'appuie contre un chalet, en tue cinq, et tient les autres à distance en jouant de l'épée à deux tranchants. Les Tyroliens ne pouvant l'aborder de face, se glissent dans le chalet, derrière lui, y mettent le feu, et le brave Uly se laisse brûler vivant plutôt que de se rendre. Cet exemple héroïque ranime le courage de ses compagnons, qui font volte-face; et s'ils arrivent trop tard pour le secourir, ils veulent du moins le venger. Leur attaque furieuse fait reculer les Autrichiens; les femmes de l'Appenzell, poussant de grands cris, et simulant un mouvement sur leurs flancs, achèvent de mettre le désordre dans leurs rangs; cavaliers et miliciens se rejettent confusément les uns sur les autres, tous fuient, et les paysans suisses en font un grand carnage.

Léopold, poursuivi jusque dans les gorges du Vor-Arleberg par les Appenzellois vainqueurs, ramena à Inspruck les débris de son armée. Lorsque l'on vit rentrer dans cette ville le fier duc d'Autriche accompagné d'un si petit nombre d'armures et de fantassins, et qu'on sut que les confédérés de l'Appenzell et de Saint-Gall s'avançaient dans le Tyrol, la terreur s'empara de toutes les âmes. Pour Inspruck à demi civilisée, les paysans suisses étaient des barbares; et puis des rumeurs effrayantes arrivaient du dehors: on racontait que l'Inn-Thall supérieur et le Vor-Arleberg étaient envahis; on disait que les féroces vainqueurs brûlaient les fermes et renversaient les châteaux des nobles, et qu'ils faisaient périr au milieu des plus horribles supplices les femmes et les enfants de ceux qui osaient leur résister; on ajoutait que les paysans de ces contrées, loin de songer à repousser l'invasion,

séduits par l'exemple des Suisses et par l'espoir du pillage, s'étaient répandus dans les vallées voisines, mettant tout à feu et à sang, et jetant à bas des rochers les nids des tyrans qui les avaient si long-temps opprimés. Cette guerre, en effet, était une guerre anti-féodale, une jacquerie allemande. Quelque supportable que fût le régime de leurs seigneurs, et quelque favorisés qu'ils fussent par leur constitution, les montagnards tyroliens, séduits par l'exemple de la révolte des Suisses, qui avait si bien réussi, devaient être tentés de l'imiter : et, selon que la domination des maîtres avait été ou douce ou tyrannique, ils assistaient tranquillement ou aidaient à la destruction de leurs châteaux. Les fuyards arrivant de tous côtés dans la ville, annoncèrent bientôt que l'ennemi avait dépassé Brünnen et Pianz, et que ses cavaliers étaient en vue de Landeck. La terreur que les Suisses leur inspiraient, leur courage naturel et peut-être leur attachement pour leur duc, inspirèrent une généreuse résolution aux citoyens d'Innsbruck, qui n'avaient pas, contre la noblesse, les mêmes griefs que leurs compatriotes des montagnes ; ils prirent les armes, et un nouveau corps de fantassins alla rejoindre la noblesse du pays, qui, à la nouvelle du danger, avait couru au pont de Landeck. Ces miliciens d'Innsbruck s'étaient mis sous la protection de saint Florian ; ils portaient de grandes bannières où étaient peintes les armes de la ville et les images de la Vierge et des Saints, et où étaient écrites en énormes caractères des légendes grossières qui, dans ces guerres nationales, remplaçaient les bravades des héros d'Homère ; une d'elles, par exemple, portait les mots suivants : *Que les cent mille démons nous emportent si nous ne battons pas ces manants !* La menace était énergique, et cependant les manants ne furent pas battus. Cette fois, s'écartant de leur tactique ordinaire, les Suisses n'attendirent pas l'ennemi dans leurs retranchements ; mais ils se portèrent rapidement en avant et attaquèrent brusquement l'armée tyrolienne, qui formait ses rangs en-deçà du pont de Landeck. L'affaire fut sanglante et le passage vivement disputé ; mais les Suisses durent encore la victoire à cette bravoure opiniâtre qui les avait fait triompher dans tant de rencontres ; ils chassèrent devant eux les troupes d'Innsbruck, passèrent le pont et s'avancèrent tranquillement vers la ville, continuant, contre les châteaux qui s'élevaient sur les deux rives de l'Inn, leur guerre de destruction. Alors l'épouvante fut au comble dans la capitale du Tyrol, où l'Inn n'arrivait plus que couvert de débris

et de cadavres. On se hâta de fortifier le pont ; on plaça sur les remparts des machines qui devaient écraser l'ennemi s'il approchait. Les chroniques de ce siècle parlent de machines lançant des pierres de plus d'un millier pesant : il n'y est pas encore question de canons.

Les Appenzellois , peu nombreux , se contentèrent , pour cette fois , d'effrayer la capitale de leurs ennemis ; et , se voyant d'ailleurs délaissés par les autres cantons , qui n'avaient pas répondu à leur appel et qu'un égoïsme raisonné retenait chez eux , ils commencèrent leur retraite chargés d'autant de butin qu'ils en purent emporter : c'est-à-dire de blé et d'étoffes , et de peu d'argent ; car , à cette époque , les Suisses méprisaient encore ou plutôt ne connaissaient pas la valeur de ce métal. Les bourgeois d'Innsbruck et les nobles étaient sortis de leurs murailles , et les harcelaient dans leur retraite ; ils ne purent cependant les entamer , et les Appenzellois continuèrent tranquillement leur marche , achevant , en chemin , l'œuvre de destruction qu'ils avaient si bien commencée.

Sur les pointes des rocs qui dominent les vallées de l'Inn et du Vor-Ar-leberg , on voit encore les ruines des châteaux dévastés dans cette guerre des Suisses. Si la ville d'Innsbruck eût succombé et que les autres cantons helvétiques eussent prêté main-forte à la petite armée de l'Appenzell , sans aucun doute , le reste du Tyrol eût embrassé la cause de la liberté et chassé les princes autrichiens. Cette partie de l'antique Rhétie , qui , par sa constitution physique et le caractère indépendant de ses habitants , présente tant d'analogie avec l'Helvétie , fût devenue comme elle un état républicain , et , prenant rang dans la fédération suisse , n'eût pas formé le moins important de ses cantons. Unie à la république suisse , la république tyrolienne eût fermé pour jamais à l'Autriche l'accès de cette Italie , qu'elle convoita toujours , et sur laquelle ses projets , réalisés en partie , semblent sur le point de l'être bientôt en entier. Mais l'inertie des cantons suisses d'une part , et , de l'autre , la résistance sérieuse des habitants d'Innsbruck et leur attachement pour leur duc , en maintenant la soumission du reste du pays , s'opposèrent à cette révolution que l'esprit anti-féodal des campagnes et l'exemple des autres états aliénés rendirent un moment imminente.

Cette guerre et ces mouvements intérieurs avaient ouvert les yeux du duc Frédéric , alors maître du Tyrol ; ses malheurs l'avaient rendu sage ; il sentit que ce n'était plus seulement des concessions , mais un système

de complète liberté, qui pouvait le sauver; et ce système, il ne craignit pas d'en faire l'application au pays qu'il gouvernait. Inspruck, qui lui avait toujours été fidèle, fut rendue aussi libre qu'elle eût pu le devenir en se soulevant; et les bourgeois siégèrent dans les états de la ville, égaux des nobles devant lesquels autrefois ils ne paraissaient qu'à genoux. Cette conduite le fit aimer du peuple et haïr des barons, qu'il avait rabaisés jusqu'à la bourgeoisie. Plus tard Inspruck lui donna une marque éclatante de dévouement, dans une circonstance où le dévouement n'était pas sans péril.

Le schisme de Jean Hus venait d'envahir la Bohême; le corsaire Balthasar Cossa, devenu pape sous le nom de Jean XXIII, forcé de céder au vœu de l'empereur Sigismond et de tous les évêques de la chrétienté, avait assemblé un concile à Constance; là, ce pape, sur le compte duquel il courait des rumeurs étranges (on allait jusqu'à l'accuser d'avoir empoisonné son bienfaiteur, Alexandre V), avait payé d'audace, et s'était présenté devant le concile, affichant le faste et l'orgueil d'un roi. Mais voyant l'orage grossir, Jean XXIII, aussi rusé qu'audacieux, s'assura l'amitié de Frédéric qu'il trompa. Traduit devant le concile, il eut recours à la protection de ce prince, et, déguisé en postillon, il se réfugia dans ses états.

A la nouvelle de la fuite du pontife, la colère des prélats et de l'empereur fut grande. Le concile excommunia le pape, qui excommunia le concile; et Frédéric fut mis, par Sigismond, au banc de l'empire. Par suite de cette condamnation qui déliait ses sujets du serment de fidélité, Frédéric perdit le reste de ses provinces suisses que saisirent Berne et Zurich; et ce fut alors que ses ennemis, nobles et petits, triomphant un moment, lui donnèrent le nom de Frédéric *Bourse-Vide*, nom que les bourgeois d'Inspruck conservèrent à ce prince comme un titre de gloire.

Le Tyrol resta fidèle, et Inspruck ne voulut prêter serment ni à César ni à aucun nouveau maître. Les districts provinciaux, par suite, sans doute, de cet esprit d'opposition qui avait déjà éclaté lors de l'invasion des Suisses, finirent cependant par reconnaître pour comte de Tyrol, Ernest, frère de Frédéric. Grâcié par l'empereur et de retour dans ses états, Frédéric vit avec un amer chagrin l'usurpation de son frère. Les états de la province s'étaient rassemblés à Inspruck, et tandis que l'on délibérait sur les droits des deux frères, plusieurs fois les ci-

toyens en vinrent aux mains dans les rues de la ville. Les habitants et le menu peuple avaient embrassé le parti de Frédéric, tandis que les nobles de la campagne tenaient bon pour le comte Ernest. La jaquette à croix rouge du citadin d'Inspruck bravait ouvertement l'armure de fer et la lance du baron; et une mêlée terrible devenait imminente, quand, grâce à l'intervention d'Ulrich, évêque de Brixen, la concorde fut rétablie entre les deux frères, et Inspruck redevint la propriété du duc Frédéric, son ancien maître.

Ce prince, reconnaissant de l'attachement que lui avait montré cette ville, y fixa à l'avenir sa résidence et celle des princes de sa famille; persistant dans le système de liberté qu'il avait adopté, il s'appuya, comme par le passé, sur les bourgeois et les paysans, et sut, avec leur concours, maintenir la paix dans ses états. Cette paix fut une source de richesses pour les sujets et pour le maître. Frédéric devint un des princes les plus puissants et les plus riches de l'Allemagne; avec son trésor, que l'on disait vide, il racheta les domaines engagés, il embellit la ville fidèle et il fit construire l'Hôtel-de-Ville, dont le balcon fut orné d'un toit d'or ou plutôt doré, dont nous parlerons plus tard.

Le nom de Frédéric est un des noms populaires du Tyrol; on le trouve dans les chants du peuple, à la suite des noms du vieux Maynard et de Maximilien. Sigismond succéda à ce prince. Cette paix, que son prédécesseur avait rendue à Inspruck, se prolongea sous son administration, et ne fut pas même troublée par les soulèvements de l'Allemagne et les terribles guerres des Hussites. De 1440 à 1488, pendant plus de cinquante années, le bon Sigismond règne à Inspruck en vrai patriarche. « Aussi, » nous racontent ingénument les vieux historiens de cette époque, « sous le règne de ce prince, doux de caractère, libéral et ami de la justice, de la paix et de la science, les temps de l'âge d'or reparurent dans le Tyrol; » et ils ajoutent naïvement : « Ces temps méritent d'autant mieux ce nom, que vers l'an 1448, on découvrit dans le pays les riches et célèbres mines de Schwartz, d'Eberstollen et de Falkenstein. »

III.

MAXIMILIEN I^{er}. — CHRONIQUE D'INSPRUCK.

LA FUITE DE CHARLES-QUINT.

En 1489, avant de mourir, Sigismond, qui n'avait pas d'héritier, fit don de la ville d'Insruck et du comté de Tyrol à Maximilien, roi des Romains, du consentement de Frédéric son père, lequel confirma les privilèges de la ville, et du consentement des états du pays qui confirmèrent la donation. Le nouveau comte de Tyrol, qui fut empereur sous le nom de Maximilien I^{er}, est un homme unique dans ce quinzième siècle que tant d'hommes ont illustré.

Insruck, qui lui doit ses plus beaux monuments, est sa ville favorite, et le Tyrol son pays de prédilection. Le Tyrol, il l'appelle « le bouclier de son empire, une bonne vieille veste de paysan, grossière, mais chaude et à l'épreuve. » Nous l'y trouvons, dès sa première jeunesse, chassant l'ours et le chamois. Plus tard, il s'y marie, il y mange sa dot, il y prépare ses nombreuses expéditions en Italie et en Suisse, il y bâtit un palais, il s'y fait faire un cercueil. Le palais est encore debout; mais aujourd'hui c'est dans le cercueil qu'il faut chercher l'empereur.

Ce grand rocher que l'on voit des faubourgs d'Insruck, et qui, du côté de la route de Munich, semble clore la vallée comme un mur, c'est le rocher du Martinsberg ou du Martinswand. A son sommet, se dresse un crucifix planté entre deux statues; celle de la Vierge et celle de saint Jean. Cette croix a quarante pieds de hauteur; mais l'élévation du rocher est telle que, vue d'en bas, elle ne paraît pas avoir plus d'un pied. Maximilien, dit-on, la fit ériger lui-même. Un vieux chroniqueur nous dira à quelle occasion:

« Un jour que Maximilien César, fils de Frédéric, empereur, chassait dans les environs d'Insruck, il se laissa emporter par l'ardeur de la jeunesse et par son audace, et il s'aventura sur un rocher tellement escarpé que, tout-à-coup, il se trouva dans l'impossibilité d'avancer ou de reculer sans tomber dans l'abîme. A cette vue, le malheureux prince fut saisi de frayeur et resta immobile sur son roc, se repentant grandement de sa témérité; il se voyait en effet dans la terrible alternative de se tuer en

cherchant à descendre de son rocher ou de se laisser mourir de faim. Partout des précipices, partout des rochers impraticables ! Nul endroit d'où l'on pût lui jeter une corde ou lui tendre une échelle.

» Déjà deux jours et deux nuits s'étaient écoulés dans cette horrible position ; et le prince, ne voyant plus aucune chance de salut, appela à haute voix ses serviteurs, qui, d'en bas, pouvaient le voir et l'entendre, leur fit ses adieux, et invita les prêtres qui priaient pour lui à apporter la sainte hostie avec eux et à la lui montrer de l'endroit le plus rapproché du rocher, essayant, de cette façon, puisque toute nourriture terrestre était refusée à son corps, de fortifier son esprit par la vue du saint viatique ! Mais pendant que, privé de tout secours humain, Maximilien, sur son roc, oubliait les soins d'une vie fragile pour ne plus songer qu'à la vie éternelle, il entendit dans le rocher un petit bruit ; et, regardant du côté d'où partait le bruit, il vit un jeune homme qui lui était inconnu. L'étranger, habillé comme les montagnards, montait lestement de son côté, se cramponnant aux aspérités du rocher. Quand il fut auprès de Maximilien, il lui tendit la main. « Reprends courage, mon prince, » lui dit-il, « et suis-moi avec confiance. Je puis te sauver. » Le prince, ranimé par ces paroles, s'abandonne au guide inconnu ; et, grâce à ce secours inespéré, il se trouve bientôt dans un chemin tout tracé. Échappé à la mort, il ne pouvait trop admirer l'adresse de son libérateur. Mais au moment où tous deux arrivaient au bas du rocher, il se fit autour du prince un si grand concours d'amis, de curieux et de valets, qu'au milieu de tous ces gens qui le félicitaient, il ne retrouva plus son guide. Le lendemain, l'empereur son père invita, par un édit, ce sauveur inconnu à se présenter au palais pour y recevoir la récompense qu'il méritait ; mais l'étranger ne se présenta pas, et, quelques recherches que l'on fit, on ne put le retrouver. Tout le peuple pensa aussitôt qu'un ange, envoyé par Dieu lui-même, avait préservé le jeune prince ; il le pensa d'abord, et bientôt il le crut fermement. »

Il est peu d'histoires aussi singulières que celle de ce prince aventureux. Mendiant magnifique, sage plein d'étourderie, brave et presque toujours vaincu. Une fois empereur, son imagination s'enflamme. Il médite de grands projets ; il a besoin d'argent pour les exécuter : il épouse une héritière des Sforce de Milan, qui lui apporte 440,000 écus d'or en dot. Mariage peu digne, mais comment résister à une dot de 440,000 écus !

C'est à Inspruck que les noces sont célébrées ; son secrétaire Cuspinien nous l'apprend. « Maximilien , » nous dit-il , « étant allé à Inspruck , y » célébra splendidement ses secondes noces , avec Marie , fille du duc de » Milan , dans des fêtes qui durèrent tout un mois. » Un mois de fêtes emporta une bonne partie des 440,000 écus d'or. Ce fut sans doute alors que l'empereur jeta les fondations du palais dit *Der alte Hoff*, et qu'il revêtit de lames d'argent le toit d'un autre édifice. Mais si la ville d'Inspruck dut quelques embellissements à la dot de la Milanaise , ce fut aux dépens de la gloire du prince. En effet , lorsque fatigué de fêtes il voulut reprendre ses grands projets , l'argent manqua ; et , quoique Sforce lui eût envoyé un nouveau subside , son armée était si faible et si misérable lorsqu'il passa les Alpes , que le jour elle évitait les villes et se cachait , craignant de se laisser voir même à ses amis. Le bruit des formidables armements de l'empereur avait effrayé les Italiens , qui , sachant que son armée avait enfin passé les Alpes , la cherchaient partout. Quand ils l'eurent découverte , ils furent saisis d'un fou rire. Milanais , Vénitiens et Brescians l'accompagnaient de huées. « Voilà les soldats du *pochi denari* ! » s'écriaient-ils , et le sobriquet resta à l'empereur.

Ce fut encore à Inspruck , dans son palais blasonné sur chacune de ses faces d'un aigle noir en champ d'argent , armes des comtes de Tyrol , que , poussé par les états de la ville qui gardaient rancune aux Suisses de leurs défaites du commencement du siècle , il rassembla la noblesse du pays , et se mit à sa tête pour aller porter la guerre à quelques paysans des liguees grises. Ceux-ci attendaient leur ennemi dans leurs défilés ; et , aussi heureux et aussi braves que d'habitude , après lui avoir tué vingt mille hommes avec la hache et la pique , ils chassèrent à coups de fléaux l'empereur et ses barons. Car Maximilien , joueur déterminé au jeu de la guerre , eut souvent la chance contre lui. Cependant sa violente imagination lui faisait aimer le péril. Nous voyons ce monarque , le dernier chevalier de son temps , la lance ou l'épée au poing , guerroyer un jour dans l'armée anglaise comme un simple soldat , et une autre fois se battre à outrance avec un mécréant qui ose défier en champ clos la noblesse Allemande.

Maximilien aimait Inspruck. C'est là qu'il se reposait des fatigues de la guerre en faisant bâtir son grand palais. Un jour , tandis qu'il était au milieu de ses maçons et de ses architectes , arrivent deux messagers. C'est

le roi d'Arragon qui lui envoie 20,000 ducats d'or ; c'est le roi Henri VIII d'Angleterre qui lui promet des sommes plus considérables encore s'il veut se remettre en campagne et chasser les Français d'Italie. Il rassemble en toute hâte une armée, qui cette fois est nombreuse ; il enrôle un corps de Suisses, et, au mois de mars 1546, il passe le Brenner. Déjà Brescia est délivrée, Lodi est tombée en son pouvoir, et il a investi Milan ; mais cette fois encore l'imprévoyant monarque, avant de quitter Inspruck, a dépensé les 20,000 ducats d'or et une partie du subside anglais. Les Suisses de son armée demandent leur argent, et refusent d'en venir aux mains avec leurs compatriotes, qui sont dans les rangs des Français. Maximilien, furieux, repasse l'Adda ; et là, dans la nuit, cet empereur, à sombre et puissante imagination, a une étrange vision. Les spectres de Léopold et de Charles-le-Téméraire, ces grandes victimes des paysans suisses, se lèvent devant lui. « Méfie-toi de ces mercenaires ! » lui crient-ils. Il l'a entendu ; il le raconte ; il le croit. Effrayé de sa vision, le lendemain, Maximilien se renferme dans sa tente. L'armée le demande à grands cris ; il ne paraît pas. Ses soldats se dispersent ; et cette fois encore l'Italie est perdue pour lui.

De retour à Inspruck, l'empereur se consolait en inventant une nouvelle manière de fondre les canons et de se servir de la lance, en donnant de grands tournois, que dirigeait Antoine d'Yfan ou Wolfgang de Polheim, et en dictant des mémoires à son secrétaire Cuspinien, ou des poésies dans lesquelles il célébrait les aventures de Melchior Pfintzing, un de ses compagnons. C'est encore à Inspruck qu'il faisait graver ces magnifiques planches où Albert Durer et Hans Burgmair ont retracé ses actions ; quarante de ces planches furent alors déposées dans les collections d'Inspruck, où on ne les retrouva qu'à la fin du dernier siècle. Enfin il achevait le *Der alte Hoff*, palais fort irrégulier du reste. Cette irrégularité avait frappé Maximilien ; et l'on raconte à ce sujet qu'un jour, arrivant à Inspruck, et visitant ses bâtiments, Maximilien, après avoir gourmandé l'architecte qui avait mal compris ses plans, se tourna vers les officiers de sa suite. « Fi de cette demeure ! » s'écria-t-il ; « j'en vais faire construire une autre. Qu'on aille quérir un charpentier. » Le charpentier vient, et Maximilien lui commande un cercueil.

Il n'habita que la dernière de ces deux demeures ; car le *Der alte Hoff* n'était pas encore achevé lorsqu'il sentit les premières atteintes de la

maladie. Il se hâte de régler l'ordre de succession de ses états héréditaires, se fait transporter à Wels dans la Haute-Autriche ; et là cet empereur, toujours bizarre, trouve moyen, entre deux accès de fièvre, de se donner une indigestion de melon dont il meurt.

Après la mort de Maximilien, l'homme populaire du Tyrol, Innsbruck continue à être la résidence des archiducs et quelquefois des souverains autrichiens. Le peuple ayant ses franchises, et tous, jusqu'à la classe des paysans, jouissant de l'un des gouvernements les plus démocratiques de l'Europe, après celui de la Suisse, nous ne rencontrons pas ici de ces luttes longues et acharnées entre les maîtres et les sujets. Les maîtres, doux par tempérament, et peu exigeants par calcul, ne font pas sentir qu'ils sont les maîtres ; les sujets sont tranquilles parcequ'ils sont satisfaits : ils sont satisfaits parcequ'ils sont libres. Et quand survient cette fameuse guerre des paysans, qui, ainsi que nous l'avons vu plus haut, mit Trente à deux doigts de sa ruine, en 1525, elle ne trouve pas de partisans dans les campagnes ni dans les murs d'Innsbruck. C'est que les habitants des cercles de l'Inn jouissaient déjà en réalité de ces libertés que réclamaient les insurgés de Salsbourg ou de l'Adige ; ils n'étaient ni taillables ni corvéables à merci ; et au droit de refuser les levées d'hommes exorbitantes et de discuter l'impôt, ils joignaient l'habitude de payer fort peu. Aussi la chronique particulière de la cité d'Innsbruck est-elle stérile et décolorée, comme celle des peuples heureux, et ne fait-elle mention que de la fondation d'édifices et, à des intervalles éloignés, de quelques-uns de ces événements indépendants de la volonté des gouvernants et des gouvernés : un incendie, une sécheresse, une famine, une inondation. C'est ainsi qu'elle nous apprend que dans la nuit du 4 juin 1534, le magnifique palais des états d'Innsbruck fut consumé par un violent incendie ; que dans l'été de 1540, la sécheresse fut telle que le blé s'enflammait sur pied, et que les bois qui couvrent les collines voisines d'Innsbruck, embrasés par l'excessive ardeur du soleil, causèrent une grande épouvante dans la ville, etc., etc.

Un événement qui eut du retentissement en Europe, la fuite de Charles-Quint lors de l'invasion du Tyrol par Maurice de Saxe, vint troubler un moment la vie monotone de la ville tyrolienne. C'est le seul épisode de quelque intérêt que nous présente son histoire au seizième siècle. Nous avons vu que lors de la tenue du concile de Trente, en l'an 1552, Charles-

Quint s'était rendu à Inspruck pour être plus à portée de surveiller les délibérations de cette assemblée. On était arrivé au mois de mai ; les douleurs de goutte qui tourmentaient l'empereur avaient redoublé de violence , et le retenaient au palais. Là , dans ses heures de solitude , le prince méditait de grands projets sur l'Orient et l'Occident : en Orient , une croisade contre le Ture ; en Occident , une guerre décisive contre la France. Tout-à-coup , un courrier arrive dans la ville d'Inspruck et demande à parler à l'empereur Charles. Ce courrier vient, au nom de Maurice de Saxe , de Frédéric de Brandebourg et des autres princes de l'Allemagne , sommer l'empereur de mettre sur-le-champ en liberté le landgrave de Hesse , que , depuis cinq ans , il traîne à sa suite , dans les fers. S'il n'obéit pas à cette injonction , la guerre va recommencer. Malade et seul dans la ville d'Inspruck , Charles dissimule , promet vaguement la liberté de l'électeur , et , comptant toujours sur l'ancienne fidélité de Maurice et sur la terreur qu'inspire son nom , il ne pense plus qu'à soigner sa goutte , quand on annonce un autre messenger. L'officier qui commande à Reitti , petite ville de la frontière du Tyrol , l'a dépêché en toute hâte. Il demande instamment du secours : une armée a envahi le Tyrol par Füssen ; elle tourne Reitti et va donner assaut au château d'Ehrenberg , la clé du Tyrol de ce côté. Mais l'empereur ne peut le secourir : il n'a près de lui qu'une centaine d'hommes de sa garde. Les bourgeois d'Inspruck et les paysans des environs s'offrent à lui tenir lieu d'armée : ils demandent à marcher à la rencontre de Maurice. L'empereur accepte leur offre de grand cœur , et les dépêche sur le chemin de Reitti.

La petite armée d'Inspruck , qui ne se composait que d'un millier d'hommes avec deux pièces de canon , attaqua bravement Maurice auprès d'Ehrenberg , Maurice , dont les troupes étaient quatre fois plus nombreuses. Mais la fortune trahit le courage de ces soldats improvisés : ils furent vaincus , et le château d'Ehrenberg tomba au pouvoir de l'ennemi , qui marcha rapidement sur Inspruck par Telfs et Zierl.

A cette nouvelle , la ville et le palais sont dans l'épouvante. L'empereur ne songe plus qu'à fuir ; déjà la litière qui doit le transporter de l'autre côté des Alpes , est préparée , quand on apprend qu'à la suite de la prise d'Ehrenberg , les troupes de Maurice se sont mutinées , refusent de se porter en avant , et réclament leur solde , qu'on ne peut pas leur

payer. L'empereur se crut sauvé. Ce jour-là, le 24 mai 1552, son frère Ferdinand et le légat du pape étaient accourus de Trente à Inspruck, pour l'engager, son frère à faire la paix, et le légat à tenir bon; Charles leur donnait un grand dîner de réception. Les convives étaient rassemblés et allaient s'asseoir; tout-à-coup des cavaliers couverts de poussière se précipitent dans les cours du palais; ils annoncent que l'ennemi les suit de près, et que déjà ses coureurs ont dépassé Zierl. Maurice a apaisé la sédition; de sa main, il a châtié les plus mutins; il a promis aux autres le pillage du palais d'Inspruck.

Quelques soldats de la garde de l'empereur, des citadins et des paysans coururent aussitôt aux portes de la ville, pour les défendre un moment, et donner à Charles le temps de s'échapper. Celui-ci, par une nuit d'orage, le corps brisé par les douleurs de la goutte, prend le déguisement d'une vieille dame pour n'être pas reconnu, se jette dans une litière, et, accompagné seulement de son frère Ferdinand, du légat et de quelques serviteurs dévoués, il se dirige sur Villach dans la Carinthie, par des sentiers praticables aux seuls chasseurs de chamois. La nuit fut affreuse. Plusieurs fois la litière de l'empereur fut sur le point de rouler dans les précipices ou d'être emportée par les torrents. Ce ne fut qu'après des fatigues et des souffrances inouïes que ce prince arriva enfin à Villach, place fortifiée. Il avait fui à temps: car à peine sortait-il d'Inspruck par la porte du Brenner, que déjà les troupes de Maurice, ayant forcé le pont, arrivaient au palais. Tout ce qui appartenait à l'empereur ou au légat fut pillé; on n'épargna que les bagages de Ferdinand, qui avait conseillé la paix; et Maurice, s'asseyant à la table impériale, dans le fauteuil de l'empereur, partagea entre ses officiers les mets qui la couvraient et qui n'étaient pas encore refroidis.

C'est de cette fuite d'Inspruck que datent les premiers malheurs et la profonde mélancolie de Charles-Quint. Cet événement lui fit sentir tout le néant de sa puissance; et quand, trois ans après, il abdiqua et se coucha dans un cercueil, sans doute il se rappelait encore la terrible nuit d'Inspruck.

IV.

INSPRUCK PENDANT LE SEIZIÈME, LE DIX-SEPTIÈME ET LE DIX-HUITIÈME SIÈCLES.

INSPRUCK REUNIE A LA MONARCHIE AUTRICHIENNE.

L'INSURRECTION DE 1809.

ANDRÉAS HOFER. — LES INSURGÉS ATTAQUENT INSPRUCK.

CAPITULATION DES TROUPES FRANCO-BAVAROISES.

HOFER AU PONT D'INSPRUCK.

La fin du seizième siècle fut peut-être l'époque de la plus grande prospérité d'Innsbruck. Sous la longue et pacifique administration de l'archiduc Ferdinand d'Autriche, cette ville, résidence du prince, devient le rendez-vous des savants et des artistes de l'Italie et de l'Allemagne, une « espèce de Florence au milieu des Alpes, » comme l'appelle un de ses historiens allemands. C'est alors que fut bâtie la fameuse église des Franciscains, et que fut élevé le monument de Maximilien I^{er}, que nous décrirons tout-à-l'heure. Ferdinand fonda aussi la bibliothèque et les riches collections d'Ambras; et si les Tyroliens n'ont point célébré ce prince à l'égal des Maynard, des Frédéric et des Maximilien, c'est que le premier, il songea à restreindre leurs libertés et entra en lutte avec les États du pays. Philippine Welserine, sa belle épouse, d'origine plébéienne, fut la médiatrice naturelle entre le prince et le peuple. Aussi, a-t-elle laissé une mémoire chère au pays.

Pendant toute la première moitié du dix-septième siècle, Innsbruck fut gouvernée par des princes, derniers rejetons d'une des branches de la maison de Habsbourg : le peuple, quoique vivement ébranlé par le contre-coup de la guerre de Trente-Ans, resta fidèle aux gouvernants qui restaient fidèles à leurs engagements. Mais les cœurs saignèrent, lorsqu'en 1665, l'archiduc Sigismond, dernier prince de cette branche des Habsbourg, mourut subitement. Ses domaines allaient être réunis à la monarchie autrichienne; Innsbruck et le Tyrol sentaient bien que c'en était fait de leur nationalité. L'empereur Léopold voulut du moins consoler les Tyroliens de la perte de cette nationalité, en ne touchant pas à leurs libertés. Son administration fut libérale et généreuse. Son premier acte fut de venir en personne jurer le maintien de la constitution du pays, et pendant tout son règne il encouragea l'exploitation des mines et

ne nomma aux emplois publics que des hommes de la ville et du pays. Ce fut lui qui fonda aussi l'université d'Innsbruck, dite *Cæsarea Leopoldina*.

Innsbruck et le Tyrol témoignèrent hautement leur reconnaissance, en repoussant une première fois, en 1705, les étrangers, qui, dans un premier moment de surprise, avaient pénétré jusqu'au cœur du pays. Aussi, dans les années qui suivirent, Marie-Thérèse persista-t-elle dans ce système de sagesse et de modération. Les impôts furent encore réduits; et, quelque pressants que fussent ses besoins, la cour de Vienne eut toujours pour politique de ménager ce peuple pauvre et dévoué. Les levées d'hommes et les impôts furent presque nuls. Cette modération du gouvernement rendit le peuple indifférent aux diverses modifications apportées insensiblement à sa constitution qui, de nos jours, est loin de ressembler à ce qu'elle était du temps de Maximilien ou même lors de l'avènement de Léopold. Ces ménagements de l'Autriche portèrent leurs fruits. Le peuple lui demeura fidèle, et retrouva pour la défendre, au commencement du siècle, ce même élan de dévouement et de courage qui, en 1705, avait sauvé la maison d'Autriche. Innsbruck, il est vrai, fut promptement conquise en 1805, et céda, comme toute l'Allemagne, au puissant ascendant de Napoléon; mais, en 1809, elle prit glorieusement sa revanche lors de la grande insurrection du Tyrol. L'histoire de cette ville serait incomplète si nous ne rapportions ici avec quelques détails cette lutte merveilleuse où les citoyens les plus généreux, réunis, sous le commandement d'Andréas Hofer, aux montagnards insurgés, repoussèrent une armée bavaroise, arrêtaient une armée française, et ne cédèrent qu'à l'irrésistible bravoure des vainqueurs de Wagram.

Cette lutte, dans sa courte durée, présenta des incidents sans nombre et des retours de fortune incroyables. Innsbruck, ville ouverte, soumise ou révoltée, abandonnée ou reprise par les combattants des deux partis, se vit réduite aux dernières extrémités; mais cet esprit d'indépendance et de nationalité, qui à toutes les époques avait animé ses habitants, accompagna leurs volontaires dans le camp des insurgés; et quand la ville fut soumise, il se retira dans la montagne avec les jeunes gens en armes, se renferma avec les vieillards à l'ombre du toit domestique, et donna aux citoyens opprimés la force de supporter le mal présent et de travailler en silence à un affranchissement futur. Cette guerre, toute nationale, fut donc autant la guerre d'Innsbruck que la guerre du Tyrol; et, comme du

côté des Tyroliens ce ne sont pas des troupes disciplinées, des soldats du dehors, payés et enrégimentés pour se battre, qui font tête à l'ennemi, mais les hommes du pays, les fils du sol et les volontaires de la cité, il n'est pas possible de séparer leur histoire de l'histoire de la ville. C'est ce qui me justifie de parler avec détail du fameux chef de cette insurrection, du brave Andréas Hofer. Cet homme fut la personnification la plus parfaite de l'insurrection tyrolienne et de l'esprit du pays ; en un mot, le type complet de l'insurgé tyrolien.

Lorsque, de 1805 à 1809, après de nombreuses défaites, la maison d'Autriche consentit au démembrement de l'empire, et que, l'épée du vainqueur sur la gorge, elle céda, par les traités de Vienne et de Presbourg, quelques-unes de ses plus belles provinces (et le Tyrol était de ce nombre), elle sentit parfaitement que ce sacrifice ne devait être que temporaire. Avec un peu plus d'opiniâtreté, peut-être eût-elle pu retenir ce dernier pays, mais elle aima mieux laisser faire ; elle connaissait le caractère du peuple qu'elle abandonnait, et sentait bien qu'il lui serait plus facile de reprendre que de disputer. Peut-être songeait-elle dès lors à créer, par ce sacrifice, des embarras à ses adversaires en leur donnant des sujets infidèles, et en jetant dans leurs rangs des auxiliaires prêts à la seconder quand le jour de la vengeance serait arrivé.

Un homme obscur fut le plus actif des instruments qu'elle employa dans cette grande insurrection qui, dans la guerre de 1809, éclata sur les derrières des armées françaises, et fit une diversion si puissante en faveur des Autrichiens.

Andréas Hofer, né en 1765, au bourg de Saint-Léonard, dans le Passeyer-Thal, exerçait paisiblement son métier d'aubergiste, lorsque la première guerre éclata. A la tête d'un corps de partisans, il se distingua d'abord par quelques actions d'éclat. La paix de Presbourg l'ayant désarmé, il rentra dans sa chaumière soumis en apparence, mais au fond prêt à se révolter de nouveau.

Dans le Tyrol, un aubergiste est un homme important, un homme de conseil. Commerçant d'ordinaire, sa maison sert d'entrepôt, et devient le rendez-vous obligé de ceux qui font des affaires et des oisifs qui n'en font pas, mais qui viennent fumer, boire et causer avec les gens occupés. Roi absolu dans ses salles enfumées, l'aubergiste prend sur ses habitués une sorte d'autorité qu'il conserve au dehors ; et, comme il se trouve en

rapport avec presque tout le pays, s'il est homme d'action et de tête, cette autorité peut prendre une extension considérable. Hofer était l'un des aubergistes les plus influents de la vallée : ses mœurs irréprochables, son intégrité, son éloquence rustique, une sorte de bonhomie puissante, ses précédents exploits, et peut-être aussi sa figure singulière, l'avaient mis en grand renom dans tout le pays. Cet homme, d'un esprit peu étendu, mais d'une éducation supérieure à celle des gens de sa classe, malgré son caractère froid en apparence, avait acquis sur tous ses compagnons un ascendant extraordinaire, ascendant que son état d'aubergiste ne peut seul expliquer, et qu'il devait sans doute autant à son œil noir et perçant, et à sa longue barbe, qu'à toute autre cause.

Je demandais à un Tyrolien de bonne foi, et que l'orgueil national n'avait pas aveuglé, quelles pouvaient être les causes de la grande influence d'Hofer : « C'est peut-être à cela qu'il la devait, » me dit-il en me montrant une bouteille. Hofer, en effet, avait la réputation d'aimer la table et le vin, et son appétit était renommé dans ce pays, où la sobriété n'est guère en honneur. Dans son auberge, il tenait tête aux plus déterminés buveurs ; et, sans manquer à la vérité historique, on aurait pu, dans certaines occasions, le représenter, un crucifix et un Saint-George sur la poitrine, conduisant ses compagnons à la bataille son sabre dans une main et une bouteille dans l'autre. Quoi qu'il en soit, le gouvernement autrichien, qui tout en paraissant abandonner ce pays n'avait cessé d'y entretenir des intelligences, vit dans cet homme un instrument nécessaire à ses desseins, et, pendant les années 1807 et 1808, eut avec lui une correspondance secrète et suivie. Tous les campagnards partageaient les sentiments de Hofer, et tous étaient de chauds partisans des princes qui les avaient gouvernés si long-temps. Le patriotisme des citadins était plus calme en apparence ; néanmoins, quand l'heure fut venue, ils payèrent bravement de leurs personnes ; la noblesse seule montrait une hésitation et une froideur que, depuis, on n'a pas manqué de lui reprocher. Et cependant un prince de la maison d'Autriche, l'archiduc Jean, se trouvait à la tête du mouvement, et sa conduite eût dû servir d'exemple aux vieilles et nobles familles du pays. Ce prince, dans les années qui précédèrent la cession définitive des provinces tyroliennes, avait su, dans divers voyages, captiver l'amitié des habitants ; il s'était mis en relation avec Hofer et d'autres chefs de bandes, qui, en 1805,

avaient combattu à Scharnitz, à Seefeld et aux environs d'Innsbruck; et, lors de la paix, obligé de quitter le pays, tout en recommandant à ses courageux partisans la résignation et la patience, il avait reçu leur serment d'inviolable fidélité, et la promesse solennelle d'agir quand le moment serait venu et que l'Autriche donnerait le signal. Après son départ, les Tyroliens, obéissant à ses instructions, avaient caché leurs armes, s'étaient séparés, et, courbés en apparence sous le joug de fer du vainqueur, ils se réservaient en silence pour un meilleur avenir.

Quand l'horizon se couvrit de nouveaux nuages, et que d'un bout à l'autre de l'Europe des bruits de guerre, vagues d'abord, mais bientôt plus prononcés, commencèrent à retentir, l'archiduc Jean, sous prétexte de se livrer à son goût pour les sciences naturelles, se rendit dans les Alpes de la Styrie et de la Carinthie, et se rapprocha le plus possible de la frontière du Tyrol. Ce ne fut pas sans une vive émotion que l'on apprit, à Innsbruck, que le prince cher aux Tyroliens se trouvait dans le pays de Salsbourg, où il passait en revue les milices du pays. Cependant, fidèles à leurs instructions, et plus prudents que leur naturel simple et ouvert n'eût pu le faire supposer, ces montagnards, surent comprimer la vivacité de leurs affections, et aucun d'eux ne tenta de franchir la faible distance qui les séparait d'un chef qu'ils aimaient. Le prince connaissait leurs sentiments; il comprit et approuva leur sage réserve, et ne prit pas pour de l'indifférence ou de la tiédeur ce qui n'était que de la politique et de la prudence. Il se contenta de renouer avec ses correspondants et d'échauffer leur zèle par de mystérieuses dépêches, où, sous des formes naïves et innocentes en apparence, étaient cachés des projets de vengeance et de liberté. — « La séparation avait été longue, » leur écrivait-il; « mais enfin la noce allait être célébrée, et si l'épouse était » animée du même amour et de la même ardeur que son fiancé, la nuit » où leur union devait se consommer ne pouvait tarder à venir. » La guerre prochaine et imminente c'était la noce; la nuit où l'union devait se consommer entre l'épouse et le fiancé, c'était la nuit terrible de l'insurrection!

De retour à Gratz, et dans l'intention de s'assurer plus positivement encore des dispositions des chefs tyroliens, ce prince manda secrètement Andréas Hofer. Hofer se rendit sans hésiter à cette périlleuse invitation; dès lors il s'était dévoué : l'aubergiste en veste brune, suivi de quelques

amis, paysans comme lui, fut reçu, avec les plus grands égards et les caresses les plus affectueuses, dans l'habitation impériale. L'archiduc eut de longues conférences avec le patriote tyrolien. — « Je vous promets vingt » mille hommes et dix victoires; mais il faut, en revanche, que vous pro- » mettiez de ne pas nous laisser là lorsque nous aurons commencé, » lui dit Hofer avec sa rude franchise. L'archiduc promit tout : c'est l'habitude de l'Autriche de flatter et de promettre. Andréas Hofer, nommé commandant en chef du Passeyer-Thal, rentra dans sa vallée et se tint prêt, n'attendant plus qu'un signal pour lever l'étendard de l'insurrection.

On m'a montré près de Méran, à l'entrée du Passeyer-Thal, le cabaret où les chefs des insurgés tyroliens se réunirent, sous la direction de Hofer, pour arrêter le plan général de l'insurrection. Ce cabaret est en vénération dans le pays; c'est le Grutli des Tyroliens. Là, Hofer harangua ses compagnons. Son éloquence symbolique est pleine de sentences et de prophéties; il leur parle de la patrie et de la liberté comme on doit en parler à de simples paysans. — « Quand vous avez fait un saint de bois, vous » ne pouvez aller à Vienne pour le vendre; êtes-vous libres? » leur dit-il. » Vous êtes Tyroliens, ou du moins vos pères le disaient, et l'on veut que » vous vous appeliez Bavaois, et l'on a rasé notre vieux château de Tyrol; » êtes-vous contents? Vous récoltez trois épis de maïs, et on vous en » demande deux; êtes-vous heureux? Mais il y a une Providence et des » anges; et quand nous voudrons nous venger, on nous aidera. ON ME » L'A DIT !.. » Ces brusques questions, ces promesses vagues d'un meilleur avenir, enflammaient les cœurs de ces hommes simples et croyants. On convint du jour et des moyens, et on se sépara. Le secret, connu de plus de six cents conjurés, fut religieusement gardé pendant plusieurs mois.

La nuit du 10 avril 1809 avait été choisie par les conjurés pour l'exécution du complot. Pendant tout le jour qui la précéda, on vit des poutres et des planches, sur lesquelles on avait attaché de petits drapeaux, flotter sur l'Inn et les autres rivières du pays, et l'eau des torrents fut couverte de sciure de bois. Par ces différents signaux, les habitants des montagnes annonçaient à ceux de la plaine, des villes et de la vallée, qu'ils étaient prêts, et que de leur côté ils prissent les armes. A la nuit, des torches coururent sur les points les plus élevés du pays; à cette subite illumination des montagnes, les villages répondirent par de grands feux. Partout on sonnait le

tocsin, partout les citoyens s'armaient. Les prêtres, le crucifix à la main, animaient ces recrues improvisées. Avant le lever du soleil, montagnards et paysans de la plaine et des vallées inférieures se trouvèrent tous aux lieux de rassemblement convenus, prêts à marcher contre l'ennemi. Pendant ce temps, averties par les mêmes signaux, les villes s'agitaient. Les citoyens d'Inspruck, attroupés sur les carrefours et les places publiques, poussaient des cris menaçants, et insultaient les soldats bavares commis à la défense de la ville. Les hommes des classes inférieures composaient en grande partie ces rassemblements hostiles; et, comme dans la plupart des mouvements populaires, les classes riches et la bourgeoisie se tinrent de côté : elles approuvaient, elles encourageaient même; mais, ayant plus à perdre, elles osaient moins se compromettre. Quant aux nobles, à l'exception du vieux comte de Tannebourg, vieillard aveugle et dévoué à son pays, aucun d'eux ne parut dans les rangs des insurgés.

Dès le début de l'insurrection, tous les détachements bavares, et les postes peu considérables qui tenaient la campagne, furent ou désarmés ou passés au fil de l'épée; on ne tua que ceux qui résistaient. — « Déchirez-moi ces coquins-là à coups de crocs tant qu'ils sont debout, mais une fois à genoux, faites grâce! » disait Hofer à ses compagnons. — « Il n'y a qu'un lâche qui frappe un homme à terre, » ajoutait-il une autre fois, « parcequ'il a peur qu'il ne se relève. » C'était l'insurrection espagnole avec ses moines, ses paysans et ses terribles guérillas; mais l'insurrection espagnole moins ses crimes et ses horreurs; s'il y eut de l'inhumanité d'un côté, ce ne fut pas de celui des Tyroliens. Eux, du moins, n'immolèrent pas leurs prisonniers après le combat : vainqueur, Hofer avait épargné les siens; vaincu, il ne fut pas épargné.

Maîtres de la campagne, les paysans et les montagnards se rapprochèrent aussitôt d'Inspruck, et entrèrent en communication avec les mécontents de la ville, qui tenaient en échec les Bavares et la faible poignée de Français que commandait le général Bisson. Quelques centaines d'hommes cernés dans une ville ouverte et qui n'a ni forts, ni postes faciles à défendre, ne pouvaient lutter contre plus de vingt mille insurgés combattant chez eux, et dont un aveugle fanatisme et un patriotisme sauvage exaltaient encore le courage naturel. Une partie de la ville fut emportée, et il fallut se décider à capituler. Le général Bisson, qui commandait le petit nombre de Français réunis aux Bavares, refusa

long-temps de signer une capitulation, honorable sans doute, mais par laquelle la garnison s'engageait à mettre bas les armes. Un tel acte lui semblait un fâcheux pendant du désastre de Baylen. S'avouer vaincu par des paysans, et traiter avec de pareils ennemis autrement que pour leur imposer ses conditions, lui semblait un déshonneur; mais ces ennemis étaient vingt fois plus nombreux, mais les Bavares, découragés par un premier échec, pressaient et menaçaient même le général français. Devait-il sacrifier à un amour-propre peut-être exagéré la poignée de braves qu'il commandait? Bisson signa, mais en brisant sa plume et en versant des larmes de rage! Du reste, Napoléon, sévère appréciateur du devoir, dans des circonstances semblables, lui rendit complètement justice. Loin de le disgracier, comme il l'eût fait infailliblement si Bisson eût forfait à l'honneur, il le nomma, peu de temps après, au commandement de Mantoue, la place forte la plus importante de la Haute Italie.

Nous n'entrerons pas ici dans le détail des nombreuses affaires et des différents combats qui suivirent la reddition d'Innsbruck, et dans lesquels se signalèrent les chefs tyroliens; qu'il suffise de savoir qu'Hofer fut longtemps victorieux. Secondé par son lieutenant Speckbacher et par Haspinger-le-Capucin, espèce de moine bon vivant et batailleur, qui n'était heureux qu'un sabre à la main, et qui avait, sous le froc, le tempérament, les passions et les goûts d'un soldat, Hofer défit les Bavares dans toutes les rencontres; et, quoique mal soutenu par l'Autriche, qui semblait avoir oublié sa téméraire avant-garde, il finit même par s'emparer de Kufstein, des autres places de la vallée de l'Inn, et par se trouver maître de tout le Tyrol allemand et italien.

Cette guerre des rochers et des montagnes, la plus terrible après celle des rues, fut néanmoins fertile en exploits de tous les genres, exploits dignes d'exercer la plume de l'historien. A l'attaque du pont d'Innsbruck, qui avait précédé la capitulation, Hofer voit ses compagnons hésiter; il remet son sabre dans le fourreau, croise les bras, et s'élançant au premier rang: — « Enfants! s'écrie-t-il, en avant! Saint George et ma barbe » vous serviront de bouclier! » Et, à travers les balles et la mitraille, il se précipite presque seul sur l'immense pont de bois qui conduit du faubourg dans la ville. Ce sublime élan électrise ses amis; ils se jettent à sa suite en colonne serrée, arrivent à l'extrémité du pont, passent sur le ventre des Bavares terrifiés, et se trouvent bientôt maîtres de la rue

principale. — « Ce gros barbu a un ange auprès de lui ! » s'écrie un soldat bavaïois en tombant. Ces paroles d'un mourant remplissent les compagnons du brave Hofer d'un enthousiasme extraordinaire; ils crient au miracle : les anges combattent avec eux et volent à leur tête ! Cette nouvelle court dans leurs rangs ; rien ne s'oppose plus à la fougue de cette troupe fanatisée ; en peu d'instants , ils se rendent maîtres de la plus grande partie de la ville , et obligent ses défenseurs à capituler.

V.

LES FRANÇAIS ENVAHISSENT LE TYROL ET REPRENnent INSPRUCK.

COMBATS DANS LE BRENNER. — UNE ARMÉE ENTERRÉE.

ABANDON DE L'AUTRICHE.

HOFER DICTATEUR A INSPRUCK. — FIN DE L'INSURRECTION.

ANDRÉAS HOFER EST PRIS. — SA MORT.

Une insurrection n'a guère de force qu'à son début ; sa durée se mesure sur son énergie ; fruit de l'enthousiasme, elle mûrit rapidement, et ne tarde pas à tomber et à mourir : les efforts mêmes que l'on fait pour la régulariser hâtent son terme et limitent sa durée ; ils compriment l'élan ; la réflexion prend bientôt la place de la passion ; les gens calmes, qui font la masse, se retirent, et les chefs ne tardent pas à se trouver isolés. Les choses suivirent à Inspruck et dans le reste du Tyrol la marche qu'elles suivent ailleurs. Les obstacles, qui entretiennent et avivent le zèle, une fois renversés, la plupart des soldats d'Hofer regardèrent leur tâche comme terminée ; et, au lieu de prêter l'oreille au bruit de l'orage qui grondait à l'horizon, de serrer leurs rangs et de se préparer à la lutte terrible qui allait s'engager, ils se retirèrent, les uns dans leurs champs, les autres dans leurs montagnes, où les rappelaient, il est vrai, les travaux nécessaires à l'existence de leur famille.

Les faibles détachements autrichiens qui venaient seconder les insurgés leur furent plus nuisibles qu'utiles. — « Ils comptent là-dessus ! » disait Hofer avec désespoir, « et vont coucher avec leurs femmes. » Hormayer, homme d'une nullité rare, que l'on avait envoyé comme gouverneur de la province, et le général Chasteler, sous le commandement duquel on mit tous les corps insurgés, et qui ne se fit remarquer

que par une absence complète d'énergie et de capacité, achevèrent ce que la victoire avait commencé. Hofer se plaignit avec amertume à la cour de Vienne : pour toute réponse, celle-ci convoqua à Brixen une assemblée des États. — « Croient-ils que leurs nobles, dont pas un ne s'est montré le » 10 avril, remplaceront nos paysans qui s'en vont ? » disait Hofer en frémissant. « Ce sont des florins, des fusils, des vivres, des canons qu'il » nous faudrait, et ils vont nous faire des magasins de paroles ! » On voit que dès ce moment le découragement avait pénétré dans son âme ; il se couchait sur son lit et pleurait comme un enfant, disent ses biographes. Étaient-ce des pleurs de faiblesse ou des pleurs de rage qu'il versait ?

Cependant les Français étaient vainqueurs en Allemagne. Leurs forces, trois fois plus considérables que celles des Tyroliens, avaient envahi Salsbourg, s'approchaient des frontières du Tyrol, et menaçaient Inspruck. Le général Wrède et le maréchal Lefèvre n'eurent pas de peine à battre Chasteler et ses Autrichiens. Livrés à leurs seules forces, les insurgés tyroliens furent obligés de se replier sur Inspruck, et d'Inspruck sur le Brenner, la citadelle naturelle de cette ville ; et les troupes françaises, sous le commandement du duc de Dantzick, entrèrent dans la capitale du Tyrol.

La nouvelle de l'occupation de cette place, qui avait activement secondé le mouvement des campagnes, loin de donner le coup de grâce à l'insurrection, comme on l'eût pu croire, ranima au contraire son énergie primitive. Les peuples sont fils de la terre ; et, comme Antée, lorsqu'on les croit abattus et soumis, ils touchent le sein de leur mère, et se relèvent plus redoutables que jamais. Hofer ne pleurait plus ; secondé par son lieutenant Eisnacker, il s'était en quelque sorte emparé des troupes autrichiennes commandées par le général Buol. Ces troupes voulaient se retirer ; Hofer s'y opposa, et elles furent obligées de le suivre et de combattre avec lui. Speckacker, autre compagnon d'armes d'Hofer, et qui lui était peut-être supérieur en talents militaires, le joignit près du couvent de Saint-Wilthen, aux portes d'Inspruck, entraînant à sa suite tout ce qu'il avait pu ramasser de soldats. Le capucin Haspingher, dit Barberousse, leur amena ses bandes fanatiques ; et, se voyant en forces, ces trois chefs résolurent de mettre à profit le zèle de leurs soldats, d'attendre de pied ferme les Bavares, et de leur livrer bataille dans la forte position qu'ils occupaient au pied du Brenner, position que d'ailleurs une vieille tradition recommandait aux Tyroliens. Ces grossiers généraux ne comptèrent

pas seulement sur le courage de leurs troupes, et, dans l'affaire qui allait avoir lieu, ils voulurent aussi tirer parti du caractère industriel de leurs soldats.

Les ruses et la tactique naïve qu'ils déployèrent pour s'assurer la victoire rappellent les guerres du quinzième siècle; guerres si fertiles en incidents singuliers. On manquait d'artillerie, et ce sont les charpentiers qui se chargent d'en fournir. Pendant toute une nuit ils abattent d'énormes sapins, les taillent, leur donnent la forme de canons, les peignent grossièrement et les placent sur des retranchements. Ce n'est pas tout, pour imiter les détonations de l'artillerie, les mineurs creusent les rochers et remplissent de poudre de profondes excavations, ou bien ils attachent ensemble plusieurs carabines de fortes dimensions. Ces batteries d'un nouveau genre inquiètent l'ennemi, et suffisent pour le tenir à distance. Dans un autre coin de la montagne, le capucin Haspingher se rend avec une partie de ses paysans à l'endroit où la route s'engage dans un défilé resserré. Là, gravissant les pentes élevées qui dominent ce passage, il fait abattre par ses compagnons plusieurs mélèzes gigantesques, sur lesquels ces étranges ingénieurs entassent une masse énorme de rochers et de débris de toute espèce, — « c'étaient des quartiers » de montagne, » me disait un guide, « qu'ils avaient roulés jusque-là, » et qui ne posaient que sur la pointe d'une épingle. » En effet, tout ce prodigieux amas n'était arrêté sur le penchant d'un précipice et au-dessus de la route, que par quelques cordes qui le maintenaient en équilibre. Un souffle devait suffire pour le mettre en mouvement.

Mais laissons parler un des témoins de cette scène effrayante. « Au-delà » d'Insbruck, un petit corps d'insurgés avait vivement contrarié notre » entrée dans le défilé; chassé par des forces supérieures, il se retirait en combattant toujours, mais sans beaucoup d'opiniâtreté. Je » me rappelle cependant un homme âgé de quatre-vingts ans au moins. » Posté sur un des rochers escarpés qui bordaient la route, cet intrépide » vieillard, l'un des derniers tirailleurs tyroliens, faisait un feu non interrompu, et chaque coup de sa carabine portait la mort dans nos rangs. » Bientôt quelques-uns de nos voltigeurs bavares, qu'il ne voyait point, » ayant tourné le rocher, s'avancèrent rapidement vers lui, décidés à » le tuer ou à s'emparer de sa personne. Lorsqu'ils ne sont plus qu'à » quelques pas, le vieillard les aperçoit, pousse un grand cri, fait feu

» sur le plus rapproché de ses adversaires et l'étend raide mort à ses
» pieds ; puis jetant sa carabine , et s'élançant sur le soldat qui suivait
» celui qu'il venait de tuer , il se cramponne à son corps , l'étreint dans
» ses bras avec une vivacité inimaginable, et l'entraînant sur le bord du
» rocher à pic , invoque le nom de Dieu , et se précipite avec lui dans
» l'abîme !

» A quelques pas de là (continue le narrateur) nous entendons crier ,
» de derrière un rocher : — « Étienne ! Étienne ! faut-il lâcher tout ? » et
» d'un bois placé sur la pointe opposée une voix répond : — « Non, pas
» encore. » On fait halte , et l'on prévient le duc de Dantzick , qui néan-
» moins ordonne de marcher en avant , et de poursuivre l'ennemi sans
» lui donner de relâche.

» Au nombre de près de quatre mille Bavares nous formions l'avant-
» garde. A peine engagés dans un ravin profond , dominé de tous côtés
» par des rochers et les cimes de monts élevés , nous entendons de nou-
» veau crier sur nos têtes : — Hans , tout est-il prêt ? Un *oui* se fait en-
» tendre ; et notre terreur est au comble lorsqu'une voix forte s'écrie avec
» le ton du commandement : — Eh bien ! au nom du Père , du Fils et
» du Saint-Esprit ; lâchez les cordages.

» J'avais eu à peine le temps de lever les yeux vers les rocs élevés
» d'où partait cette voix , qu'à mes côtés plus de mille de mes camarades
» étaient abîmés sous une masse effroyable d'arbres , de pierres et de
» rochers tombés sur nous du haut de la montagne. »

Cette victoire des insurgés les rendit de nouveau maîtres du Tyrol. Les Bavares se retirèrent en désordre, et Inspruck, secondant vivement les efforts des montagnards, hâta la fuite de l'ennemi et reprit encore une fois sa place à la tête de l'insurrection. L'Autriche se rappela que les Tyroliens combattaient pour elle, et, rougissant du honteux abandon dans lequel elle les avait laissés, elle jura de périr plutôt que de consentir à un nouveau démembrement de leur pays. Et toutefois, dans un moment où ils auraient eu si grand besoin de secours, et de secours actifs, une proclamation impériale pleine d'excuses et de promesses et le retour d'Hormayer, qui venait toucher l'arriéré de l'impôt, ce fut là tout ce qu'obtinrent ces valeureux combattants.

On a prétendu que le cabinet de Vienne avait eu peur d'une république tyrolienne ; mais le temps des républiques était passé : 1809 n'était plus

1797, et l'ère des constitutions n'était pas venue. D'ailleurs, les Tyroliens s'occupaient peu de politique; ils ne voulaient que se battre et briser le joug bavarois: et certes l'espèce de culte que l'on rendait, à Inspruck, à la bannière des aigles réunies, aurait dû dissiper ces ridicules terreurs. Mais déjà ce cabinet ombrageux avait peur du mouvement qui se faisait en sa faveur; il en ralentissait l'élan, au risque d'en neutraliser l'effet; bientôt, sa prudence ne lui laissant pas voir un succès assuré, il parut décidé à un second abandon, et ne plaça plus ses espérances que dans un avenir éloigné. La défaite de Wagram et l'armistice qui suivit, le déterminèrent à ce qu'il appelait un douloureux sacrifice. La Vendée tyrolienne fut laissée à elle-même, et ces braves insurgés, déjà affaiblis et découragés par tant d'hésitations, furent abandonnés à leurs seules ressources. Cette nouvelle trahison déterminait une nouvelle crise. Hofer et ses compagnons se relevèrent encore une fois de leur abattement; et, puisant, en quelque sorte, un sublime courage dans leur isolement, tous prirent la résolution désespérée de lutter jusqu'à la dernière extrémité. — « Vous ne pouvez pas vivre Bavares; eh bien! soyez Tyroliens » jusqu'à la mort! » disait Hofer à ses soldats. C'est alors que, délaissé par l'Autriche, le chef tyrolien se vit investi d'une singulière dictature: pendant quelques semaines, ce roi paysan trôna à Inspruck, dans le palais des empereurs. Là, comme dans son auberge, et à l'instar des rois parvenus, Hofer pense à tout et s'occupe de tout. Un jour, il règle l'heure du lever et du coucher des habitants de la ville; il leur conseille telle prière de préférence à telle autre, comme plus efficace. Le lendemain, il s'occupe avec une activité prodigieuse de l'armement des troupes et de l'approvisionnement des magasins; il accole à une proclamation belliqueuse, un arrêté par lequel il défend aux femmes et aux filles de laisser voir leurs *bras* et leur *gorge* nus, et surtout de tromper leurs maris! Son administration est à la fois dévote, candide et militaire; il gouverne Inspruck en maître d'auberge, en général et en capucin.

Ce singulier mélange d'exaltation guerrière et de bonhomie mystique qui préside à tous les actes d'Andréas Hofer, nous donne une idée juste du caractère de cette grande insurrection de 1809, et nous montre à quels hommes avait affaire l'aubergiste de Passeyer-Thal. Ceux-ci, chasseurs infatigables, à défaut de chamois, prendront volontiers pour but un uniforme ennemi; ceux-là, libres comme l'aigle de leurs montagnes,

verront un oppresseur dans chaque étranger ; tous , sont mus par un des sentiments les plus généreux qui puissent exalter l'âme humaine , sentiment qui doit être la première passion de tout peuple qui se respecte : *la volonté d'être maître chez soi* ; tous sont susceptibles de fanatisme , parcequ'ils sont crédules ; tous aiment leur empereur , plutôt par habitude que par sentiment ; ils l'aiment parceque leurs pères l'ont aimé ; et d'ailleurs pouvaient-ils songer à briser un joug dont on ne leur avait jamais fait sentir la pesanteur ? Dévoués et aventureux , superstitieux et braves , tous sont prêts à se défendre , parcequ'ils se croient libres , à combattre , parcequ'ils sont courageux , à mourir , parceque le paradis les attend !

La bizarre et naïve dictature de Hofer devait être de peu de durée. Tant que son lieutenant , Speckacker , qui combattait à la frontière , n'avait eu en présence que des corps de Bavaois peu nombreux , la lutte s'était prolongée avec avantage ; mais l'arrivée de forces plus considérables força les Tyroliens à se retirer dans l'intérieur du pays , et bientôt à évacuer Inspruck , dont les habitants , il faut le dire , soit crainte , soit fatigue , ne montraient plus la même ardeur. Sur ces entrefaites , la paix de Vienne vint de nouveau livrer le Tyrol à la Bavière. Il fallait opter entre une soumission complète ou une guerre de partisans. Dans ce dernier cas , les vaincus , les prisonniers n'étaient plus considérés comme soldats , mais comme rebelles , et comme tels , ils devaient passer devant une cour martiale. On tint conseil. Depuis l'évacuation d'Inspruck , Haspingher , le capucin , avait perdu sa première confiance : il proposa de mettre bas les armes ; mais Hofer s'opiniâtra et fut d'avis de combattre jusqu'à la dernière extrémité. Ses conseils prévalurent , et la guerre de montagnes continua avec plus de fureur que jamais. Traqué de postes en postes , de rochers en rochers ; réduit à se cacher comme une bête fauve , dans l'épaisseur des forêts , au fond des crevasses , ou sur la cime des monts , Hofer se vit bientôt abandonné de tous ses partisans. Le capucin jeta le froc et l'épée , et se réfugia à Vienne , où il recueillit le prix de ses services : on le fit curé. Comprenant alors toute l'inutilité d'une lutte aussi inégale , quelque prolongée que pût être sa durée , Hofer congédia le peu d'amis fidèles qui combattaient encore avec lui , les ajournant à une époque plus heureuse : — « Car un jour nous serons les maîtres , » leur disait-il , en les quittant. Il disparut , et sa tête fut mise à prix.

Près du sommet d'un pic élevé et presque entièrement inaccessible, s'ouvre une profonde crevasse que les neiges encombrant pendant près de neuf mois de l'année. Là, entre d'énormes blocs de rochers, Andréas Hofer construisit la hutte qui lui servit de refuge. Chaque année, les patriotes tyroliens visitent encore cet asile sacré, cet asile pour lequel ils ont la même vénération que les Suisses pour le Tellen-Plate ou Kusnack. Ce respect, cette espèce de culte ne peut que s'accroître avec le temps ; et chez la postérité de ces héros paysans, sans doute il apparaîtra enveloppé de ce caractère de mysticité fabuleuse, qui consacre les monuments helvétiques.

C'est dans cette grossière demeure, qui ressemble assez à la hutte d'un Lapon, qu'Hofer vécut dans le plus complet isolement, recevant seulement quelques visites de sa femme, qui lui apportait secrètement des consolations, et, qui le croirait, des espérances !... Car, du fond de son désert, ce héros ermite songeait encore à soulever sa patrie, et à cet effet il avait noué de nouvelles trames. On vient lui dire que son asile est découvert ; il s'opiniâtre à ne pas le quitter. — « Je veux voir s'il y a vraiment un traître dans le Tyrol, » s'écrie-t-il. On l'engage à couper du moins son énorme barbe, qui peut le faire reconnaître. — « Couper ma barbe ! jamais !... Un soldat n'ôte pas son uniforme la veille d'une bataille ; ma barbe ne tombera qu'avec moi. »

Le 8 janvier 1810, Hofer était occupé à enlever une partie des neiges sous lesquelles sa cabane était ensevelie presque en entier, lorsqu'il s'aperçut de quelques mouvements dans la montagne. En effet, un détachement nombreux de soldats français avait cerné son asile, et, conduit par un misérable qui avait trahi la cause du pays, il occupait tous les passages et s'avancait en bon ordre pour s'emparer de sa personne. A cette vue, le premier mouvement d'Hofer est de sauter sur sa carabine ; mais bientôt, assuré du grand nombre de ses ennemis, il juge que toute lutte est impossible ; et, craignant qu'une résistance désespérée n'expose sa famille à la vengeance du vainqueur, il ne songe plus à combattre. Il dépose sa carabine et son sabre, ouvre la porte de sa cabane, sort sans armes, et s'avancant, la tête haute, au devant d'un peloton de grenadiers : — « Je suis Andréas Hofer, » s'écrie-t-il, « Français, faites feu ! tuez-moi sans tarder ; mais épargnez ma femme et mes enfants ! » Les soldats l'entourent, se précipitent sur lui sans qu'il songe à faire la

moindre résistance; et l'ayant chargé de fers, tant était grande la terreur qu'il inspirait, ils le conduisent sur-le-champ à Bolsano. Sa femme, son fils, alors âgé de douze ans, et sa fille l'accompagnèrent dans ce pénible voyage. Hofer, qui avait pleuré aux jours de ses victoires, supporta avec un véritable héroïsme un tel revers de fortune. D'une voix ferme il soutenait sa femme et consolait ses amis; et son visage, toujours calme et serein, quoique portant l'empreinte des fatigues de sa vie aventureuse, sa longue barbe, son vêtement brun, ses discours pleins d'une sorte d'onction rustique et évangélique, et de mysticité guerrière, lui donnaient quelque chose de vénérable et de saint. On ne doit pas s'étonner si ses compatriotes en ont fait un martyr.

Sur ces entrefaites de nouveaux ordres arrivèrent, et Hofer dut être transféré de Bolsano dans les prisons de Mantoue. Il fit ses adieux à sa femme et à ses enfants qui restaient pendus à son cou; et quand il les eut quittés, *il cacha ses yeux sous les rebords de son chapeau*, me disait naïvement un Tyrolien, *sans doute parcequ'il pleurait!*

Un conseil de guerre l'attendait dans la forteresse de Mantoue. Le général Bisson le présidait. Sans doute, aux termes des lois militaires, Hofer était coupable, si toutefois on peut jamais être coupable parcequ'on défend son pays jusqu'à la dernière extrémité, et que l'on croit et que l'on espère encore en lui, quand les autres en ont désespéré. Mais son humanité, qui ne s'était jamais démentie pendant cette lutte animée et souvent terrible, mais ce respect, presque sacré, qu'il avait toujours eu pour la vie de ses prisonniers, respect d'autant plus méritoire que souvent ses grossiers compagnons ne le partageaient pas, tous ces motifs, auxquels il fallait joindre les sympathies des soldats français, plaidaient vivement en sa faveur. Admirablement défendu par l'avocat Bassicot, Hofer allait, dit-on, échapper au sort qui le menaçait, la majorité s'étant prononcée pour une détention limitée et deux voix ayant même voté pour la libération entière, lorsque, dans la matinée qui précéda le jugement, un ordre de Milan arriva par le télégraphe, et décida l'arrêt fatal. Pour éviter toute médiation de l'Autriche, et peut-être aussi pour faire un exemple terrible, Hofer devait être fusillé dans les vingt-quatre heures.

Hofer s'attendait à mourir. Il écouta sa sentence sans montrer la moin-

dre émotion et avec une sorte d'indifférence héroïque. « Jusqu'ici, dit-il, j'ai pensé à Dieu, à mon pays et à ma femme; aujourd'hui je ne dois plus penser qu'à Dieu. » Il demanda un confesseur; on lui envoya le prêtre Manifesti, qui dès-lors ne le quitta plus.

Sa mort fut héroïque comme sa vie. Le jour fatal arrivé, vers dix heures du matin, Hofer entend battre la générale : — « Voici ma dernière marche, s'écrie-t-il, Israël à tes tentes ! » Quand les officiers, qui commandaient le détachement chargé d'exécuter la sentence, entrèrent dans la prison, ils le trouvèrent prêt. Son visage était calme et empreint d'une fermeté douce. L'exécution devait avoir lieu à la porte Cesena, sur l'un des bastions de la citadelle. Hofer s'y rendit d'un pas assuré. En passant près du bastion de la porte Molina, quelques prisonniers tyroliens, qui avaient fait la guerre avec lui, le reconnurent, poussèrent de grands cris, se jetèrent à terre, et se mirent à prier avec des sanglots jusqu'à ce qu'ils l'eussent perdu de vue. D'autres Tyroliens, que l'on avait laissés libres dans la citadelle, l'accompagnèrent jusqu'au lieu du supplice. Comme ils contenaient avec peine leur indignation et paraissaient animés d'un vif désir de vengeance qu'ils exprimaient hautement, Hofer les entendit, et leur faisant signe de la main : « Silence ! par pitié pour vous » et pour moi ! l'occasion viendra ; je vais mourir ! mais je puis vous l'annoncer, le Tyrol ne mourra pas avec moi. » Ils lui demandent à genoux sa bénédiction ; Hofer la leur donne et remet à Manifesti quelques centaines de florins autrichiens qu'il possédait, sa tabatière et un rosaire de prix, pour les leur distribuer après l'exécution.

Arrivés sur le bastion de Cesena, les soldats se formèrent en carré allongé, ouvert sur l'un des côtés larges. Hofer était debout au milieu du carré, et un caporal et douze hommes, s'en détachant, se placèrent à une vingtaine de pas de lui. Hofer se tourna une dernière fois du côté des montagnes du Tyrol, qu'il salua, embrassa Manifesti, lui donna un petit crucifix d'argent et la médaille de Saint-George, qu'il portait encore ; puis, comme un tambour s'approchait pour lui remettre le mouchoir qui devait lui servir de bandeau, Hofer le repoussa doucement. On lui crie de mettre un genou en terre : — « Jamais ! jamais ! je me suis toujours tenu debout devant Dieu, je lui rendrai debout l'âme » qu'il m'a donnée. — Ne me manque pas, » dit-il à un soldat en lui jetant quelques pièces de monnaie ; et se tournant vers le détachement

qui attendait en silence : — « Feu ! » s'écrie-t-il d'une voix ferme. Les coups partent, il tombe sur le côté et fait un mouvement violent pour se relever. Il n'était pas mort : un coup de merci l'acheva.

Ainsi mourut, âgé de moins de quarante-trois ans, ce héros d'une autre guerre de la liberté, car les Tyroliens donnent ce nom à la lutte qu'ils soutinrent contre la tyrannie bavaroise en faveur de la domination autrichienne. Après tout, l'homme peut se dire libre lorsqu'il ne porte que les fers qu'il a choisis.

A Inspruck, et dans tout l'Inn-Thal, le Winsehgau, le Sill-Thal, Botzen et le reste du Tyrol, le voyageur aperçoit dans la cabane de chaque paysan, entre le crucifix de bois et le simulacre du saint patron, l'image d'un homme d'une taille herculéenne et courbée; sa figure est ensevelie sous une barbe épaisse; un chapeau à larges bords, décoré de l'image d'une sainte Vierge et ombragé d'un noir panache, couvre sa tête; sa veste brune, son gilet rouge et ses bretelles vertes rappellent le costume des paysans tyroliens; mais à ce costume sont joints quelques attributs militaires : un long sabre pend au côté, une paire de grands pistolets est placée à la ceinture. Cette image, c'est le portrait d'Andréas Hofer. On le révère dans ces vallées comme un saint et un martyr.

PARTIE II. — DESCRIPTION.

I.

INSBRUCK AU SEIZIÈME SIÈCLE.

VUE GÉNÉRALE D'INSBRUCK.

L'ARC DE TRIOMPHE DE MARIE-THÉRÈSE. — LE MONUMENT DE 1705.

LE TOIT D'OR.

LE PALAIS DE LA RÉSIDENCE. — L'UNIVERSITÉ.

PIERRE ANICH.

L'ARSENAL ET LES DRAPEAUX DU 76^e.

Un des anciens historiens des villes d'Allemagne nous décrit brièvement les agréments de la ville d'Insbruck et de ses environs au milieu du seizième siècle. « Le charme, la commodité et la fertilité du lieu, nous dit-il, ont engagé les princes autrichiens à s'établir dans cette ville. Les champs d'alentour y sont couverts de riches moissons, les collines de vignobles, les montagnes d'épaisses forêts. Ces forêts sont peuplées de bêtes fauves; d'abondantes fontaines coulent dans les vallées, que baignent aussi de larges rivières et des lacs poissonneux. Joignez à cela que tous ceux qui se rendent de l'Italie en Allemagne et de l'Allemagne en Italie par Trente, doivent nécessairement passer par Insbruck. Et puis les montagnes du voisinage, mais surtout celles des environs de Schwatz, renferment des richesses si merveilleuses, qu'au dire de Cuspinianus, on peut évaluer à la somme de trois cent mille écus l'or que l'on en retire chaque année (*Berthius*, liv. III, p. 57). » De nos jours cette description naïve est encore vraie; et si l'on en excepte les vignobles, placés là je ne

sais à quel propos, et des mines qui ont tari plus tôt que les fontaines, Innsbruck et ses environs sont bien encore aujourd'hui ce qu'ils étaient au seizième siècle, c'est-à-dire quelque chose d'assez riant et d'assez sauvage.

Mais supposons un moment que nous avons franchi la frontière du Tyrol et que, suivant la route de France, nous approchons des faubourgs d'Innsbruck. Nous avons vu en passant Landeck, ce magnifique paysage dont la nature a fait les frais, et dont cette fois, en jetant un vaste château sur les rocs gris de fer qui dominant le cours de l'Inn et un pont sur les ondes écumantes du torrent, la main de l'homme n'a pas détruit la grandeur. Nous avons traversé *Imst*, cette Canarie allemande qui exporte chaque année pour plus de cinquante mille écus de serins; *Zierl*, ce gros bourg bâti au pied du rocher qu'a sanctifié Maximilien; et, dans quelque village ou quelque bourgade que nous ayons passé, notre oreille a été frappée par un bruit continu de scies, de mécaniques, de rouets et de chansons; car ce pays, que nous parcourons, est habité par un peuple pauvre, mais qui sait s'enrichir par le travail; simple, mais inventif, parcequ'il sait mettre son intelligence à profit; en un mot, par un peuple actif, industriel, et content comme tous les peuples occupés.

A peine sortis de Zierl, nous apercevons d'abord, à l'horizon, au-dessus de la verdure de la plaine et de la ligne blanche des maisons, une tour noire, surmontée de deux petits dômes et flanquée de tourelles à ses angles; puis des clochers, des tours de moindre dimension, et des dômes rouges couronnés, les uns de pointes ou de découpures bizarres en zinc, en cuivre ou en bronze doré; les autres de grandes croix en fer poli, étoilées à chaque branche, et brillant au soleil comme de l'argent, puis quantité de maisons blanches, vertes, jaunes, roses, bien propres, bien vastes, bien allemandes, bariolées de mille couleurs, et couvertes d'écailles vernissées, en faïence jaune, rouge ou verte, figurant sur les toits toutes sortes de dessins étranges. C'est Innsbruck, la capitale du Tyrol.

Cette ville est jetée au fond d'une belle vallée arrosée par l'Inn et entre deux hautes chaînes de montagnes : le Solstein, chaîne calcaire, sur la rive gauche du fleuve, et le Brenner, chaîne granitique, sur la rive droite. Dans la plaine qui entoure la ville se déploie, dans toute sa pompe, la culture la plus riche et la plus variée. Il n'y a pas un petit champ, à

plusieurs lieues à la ronde, qui ne soit bêché, fumé et sarclé comme les *marais* des environs de Paris. Le terrain est si précieux ! et dans ce pays de rochers et de montagnes les plaines sont si rares ! La rue que nous suivons en entrant, serpente sur la base de la colline la plus rapprochée de la rive gauche de l'Inn, et fait partie de l'un des faubourgs les plus anciens de la ville ; elle nous conduit à un grand pont de bois, peint aussi en rouge, car on peint tout dans ce pays. C'est à ce pont que la ville doit son nom (*Inns-Brugg*). Depuis le jour où un ingénieur romain le jeta sur ce fleuve, ce pont de bois a été bien des fois détruit et réparé. Aujourd'hui sa vétusté paraît extrême. Si vous traversez ce pont, de nuit, à l'heure où la ville est silencieuse, vous entendez un bruissement d'eau singulier. Est-ce le murmure du fleuve ? Nullement. Ce bruit est produit par le bouillonnement d'une petite rivière, qui, renfermée dans de grands tuyaux de bois, passe l'Inn sur le pont qui lui sert d'aqueduc, et court vers la ville, où elle alimente plusieurs fontaines. Les meilleurs hôtels de la ville, immenses caravansérails où règne une grande propreté, sont bâtis en face du pont. Leurs vastes chambres, blanchies à la chaux, sont envahies aux trois quarts par d'énormes poêles, emblème de la rudesse de l'hiver. Des gravures et des tapisseries encadrées, représentant des chasses, des saints ou des monstres, ornent leurs murailles, dont un grand portrait d'Andréas Hofer, le héros barbu, le martyr du Tyrol, complète invariablement la décoration.

Vue dans son ensemble, la ville d'Innsbruck ne manque pas de régularité, toutes ses rues secondaires aboutissant sous différents angles à une rue principale, qui traverse la ville du nord au sud ; mais cette grande rue est la seule qui soit pittoresque ; à l'une de ses extrémités s'élève le joli arc de Marie-Thérèse, et à l'autre d'immenses montagnes se dressent au-dessus des plus vieilles constructions de la ville comme une immense ligne de remparts.

La plupart des maisons qui bordent ces rues sont bâties en briques ou en pierres de taille d'un gris olivâtre ; un enduit de plâtre peint à l'huile, ou blanchi chaque année à la chaux, recouvre les briques et les pierres. Les pièces de charpente qui se montrent en dehors, comme les ossements de l'édifice, sont peintes aussi de vives couleurs, et donnent à la ville quelque chose de propre et de gai. L'hiver, cette bigarrure rend les rues moins sombres ; mais l'été, lorsque le soleil donne

en plein sur ces peintures, la réverbération en devient insupportable, et l'œil est cruellement affecté de ce badigeonnage éclatant. Le voisinage de l'Italie modifie certainement le caractère gothico-germanique de cette ville; néanmoins, on voit encore un assez grand nombre de ces maisons qui semblent cacher leurs toits, ou plutôt dont les toits sont rentrants; c'est-à-dire qu'au lieu de former un angle saillant au faite de la maison, le toit forme un angle rentrant, qui prend d'autant sur les étages supérieurs. Cette construction, nécessitée sans doute par les vents violents auxquels la ville est exposée, donnerait, j'en conviens, aux rues d'Innsbruck l'apparence de longues murailles percées de fenêtres, si un grand nombre de balcons, de pavillons, et quelquefois des corps de logis entiers, ne s'avançaient en dehors de ces maisons, au point souvent d'obstruer le passage.

Un voyageur anglais, enthousiaste du pittoresque, voulant nous donner une idée de la position de cette ville bâtie au milieu des montagnes, nous assure que de ses rues on peut voir les loups rôder sur les monts du voisinage. L'image est plus poétique que vraie. L'œil pittoresque d'un *tourist* peut seul, des rues d'Innsbruck, voir courir un loup sur le Solstein, le mont le plus rapproché de la ville, mais qui en est distant encore de plus d'une lieue. Néanmoins, Innsbruck a été nommée à juste titre la *ville des montagnes*. Elles se dressent autour d'elle prêtes à l'écraser; et, lorsque le ciel est orageux, et que les pics voisins prennent les teintes ardoisées de la tempête, l'étranger, placé au centre de la ville, à l'aspect de ces noirs sommets qui s'élèvent de tous côtés dans une sorte de confusion sauvage, a peine à se défendre d'un vague sentiment d'étonnement et de terreur.

L'Arc de triomphe qui termine la rue principale, du côté de la route du Brenner, est la seule construction italienne d'Innsbruck: il est décoré de belles colonnes ioniques, en marbre rouge. Ce monument se compose d'un portique principal et de deux autres portiques de moindre grandeur. Édifié en 1765 à la suite d'un voyage que fit Joseph II dans le Tyrol, cet Arc est orné de grands médaillons représentant les figures de Joseph et de Marie-Thérèse, et de différents princes et princesses de la famille impériale, au nombre desquels on distingue Marie-Antoinette, depuis reine de France. A peu de distance de l'Arc de Marie-Thérèse, et dans la même rue, s'élève une colonne triomphale, érigée en mémoire de

la guerre de 1703. La composition de cette colonne résume assez bien les mobiles de la valeur tyrolienne. Elle est à la fois guerrière et mystique ; à sa base on voit un saint Michel armé , entouré d'évêques , la mître en tête. Son fût est décoré de statuettes d'anges , et à son sommet s'élève une statue de la Vierge couronnée d'étoiles.

L'Hôtel-de-Ville , si fameux par son toit d'or , s'élève à l'autre bout de la grand'rue et fait face à l'Arc de Marie-Thérèse. Ce toit d'or , aujourd'hui fort dédoré , ne vaut guère le bruit qu'il a fait. Loin de recouvrir l'Hôtel-de-Ville , comme on pourrait le croire , il ne revêt qu'un petit balcon jeté en avant sur la rue , au-dessus de la porte principale. Nous avons vu dans l'histoire de cette ville que ce toit avait été élevé par l'archiduc Frédéric ; voici ce que la tradition rapporte à ce sujet. Pendant une sédition , ce prince avait été obligé de se cacher ; mais ne voulant pas quitter le pays , il s'était engagé au service d'un meunier du voisinage. Après les troubles le prince reparut ; ses ennemis , sachant qu'il s'était caché chez un meunier et croyant que la misère l'y avait forcé , lui donnèrent le nom de Frédéric à la bourse vide. — *Bourse vide !* s'écria le prince , *les manants ! Je saurai bien leur prouver que je l'ai pleine* , et il fit revêtir d'écailles d'or l'avant-toit de l'Hôtel-de-Ville ; folie qui lui coûta , dit-on , deux cent mille écus. Je ne sais si ce toit a jamais été d'or , mais aujourd'hui il est simplement doré , comme il est facile de s'en convaincre par la simple inspection des lames qui sont en fonte couverte d'une couche d'or fort mince et fort terne ; et , certes , si ce toit eût été d'or et que chacune de ses petites écailles eût valu trois mille florins , comme nous le racontent vingt voyageurs qui se copient , à l'heure qu'il est , il n'en resterait pas une sur place !

Le palais de la Résidence s'élève dans le voisinage de l'Hôtel-de-Ville. Ce palais n'a rien de remarquable ni à l'intérieur ni à l'extérieur. Les deux maigres tourelles placées aux deux bouts du bâtiment principal , en guise d'ailes , ne sont guère en proportion avec un si grand corps de logis. Quand je passai à Insbruck , il y a quelques années , cet édifice venait d'être repeint du haut en bas ; et , avec ses murailles jaune-clair et ses jolis volets verts , il avait tout-à-fait l'air d'une magnifique auberge bien propre.

On voit devant ce palais une statue équestre de Léopold , qui n'a qu'un seul mérite , celui d'être l'ouvrage d'un artiste du pays , du sculpteur

Rheinhert, qui l'acheva en 1707. Non loin du toit d'or, et près du palais de la résidence, se trouvent les bâtiments de l'Université fondée par Léopold en 1777, et qui, dans la suite, sous le nom de *Cæsarea Leopoldina*, acquit une sorte de célébrité; mais l'éducation n'y fut jamais que ce qu'elle peut être dans un pays de l'Allemagne catholique; elle tomba dans les mains des moines, qui ne conservèrent de professeurs séculiers que pour la médecine et le droit civil. Les prêtres enseignaient tout le reste, depuis l'a b c jusqu'aux mathématiques transcendantes. L'étude du latin était la seule qui ne fût pas négligée. Du reste, nulle teinture de philosophie ou de critique; et, si la géométrie et la mécanique étaient exceptées de la prohibition qui frappait les autres sciences, elles le devaient sans doute au goût prononcé du peuple de ce pays pour tout ce qui est calcul ou mécanisme. Tout Tyrolien en effet est mécanicien, et il n'y a pas de paysan qui n'invente sa machine appropriée aux besoins de sa petite exploitation : mouture des grains, fabrication des huiles, arrosage des prairies, remoulage d'outils, etc., etc. Quelques-uns ont même poussé ce genre d'industrie jusqu'aux plus singulières recherches. Rohrer nous raconte, par exemple, qu'entrant un jour dans la cabane d'un montagnard, il y trouva un enfant à la mamelle, couché dans un berceau qui se balançait tout seul. Étonné, le voyageur s'approcha, et vit que ce berceau était attaché à une corde; cette corde traversait un des murs de la maison, et était fixée en dehors à une pièce de bois, à laquelle une roue, mise en mouvement par un filet d'eau détaché du torrent voisin, imprimait ce balancement uniforme qu'elle communiquait au berceau.

Outre un bon nombre de livres rares : histoires nationales, chroniques allemandes, collection complète des Aldes, gravures sur bois d'Albert Durer et autres, et d'objets d'art curieux, parmi lesquels on distingue le Neptune et l'Amphitrite de Benvenuto Cellini, les bâtiments de l'Université renferment encore une foule de mécaniques ingénieuses : moulins à battre, à hacher, à scier, à polir, à vanner; fourneaux, pompes, laminoirs, machines hydrauliques, etc., etc., toutes de l'invention des habitants du pays, et dignement placées près des globes célestes, et de la grande carte du Tyrol du père Pierre Anich.

Pierre Anich était un de ces hommes merveilleusement doués, chez qui l'instinct de la science heureusement développé, produit d'étonnants

résultats. Mais, jusqu'à trente ans, obligé de garder les moutons, et ne travaillant que le dimanche, le pâtre d'Oberberfull ne put cultiver ses rares dispositions. « Avec un peu d'aisance, cet homme eût brillé dans » la science à l'égal des Newton, » se plaisait à répéter le savant Zallinger, chef de la bibliothèque et des collections de l'Université d'Innsbruck, qui avait entre les mains les divers ouvrages d'Anich. Et en effet, seul, et recevant à peine trente sols par jour, il exécuta la grande carte du Tyrol, connue sous le nom de *carte du paysan*. En France, un pareil travail emploierait dix ingénieurs géographes, et coûterait 500,000 francs. Après sa carte il acheva les globes célestes dont nous venons de parler ; mais ce double travail avait épuisé ses faibles ressources et ruiné sa santé ; obligé, pour vivre, de vendre, un à un, ses instruments que lui-même avait fabriqués, il mourut, à quarante-trois ans, de chagrin, de fatigue, et, il faut le dire, de faim ! Quand il fut mort, on pensa à son mérite et aux récompenses qui lui étaient dues. Marie-Thérèse lui fit faire de magnifiques obsèques, et l'on dépensa, en vaines pompes, trois fois la somme qu'il eût fallu au pauvre pâtre pour se placer au nombre des génies du premier ordre.

Les vieux historiens, en nous décrivant *la ville des Alpes*, lieu de plaisance et rendez-vous des empereurs en temps de paix, et, en temps de guerre, leur station la plus avancée du côté de l'Italie, n'ont pas oublié de nous décrire les arsenaux que ces princes y avaient établis. « L'île de Mülbach, nous disent-ils, renfermait leurs principaux dépôts d'armes ; on y voyait (vers 1570) des machines de guerre singulières et des canons d'une grandeur extraordinaire et d'un poids énorme, sans doute ceux qu'avait perfectionnés Maximilien. On y fabriquait aussi des casques, des cuirasses et des boucliers. » Car, dans ce seizième siècle, tout marchait encore de front : les vieilles et les nouvelles armes, comme les vieilles et les nouvelles idées : le catholicisme et la réforme, les boucliers et les canons.

De nos jours, l'arsenal renferme encore un grand nombre d'armes curieuses : des arcs, des javelots, des fusils, des carabines tyroliennes, à mèche ou à rouet, avec ou sans incrustations ; mais comme ces collections ressemblent à toutes celles du même genre, nous n'essaierons pas de les décrire : nous aimons mieux raconter ici le touchant et noble épisode de la guerre de 1805, que leur vue nous rappelle.

C'était au début de la glorieuse campagne d'Austerlitz. Tandis que la grande armée française marchait sur Vienne, Ney avait été détaché sur le Tyrol; ses soldats, par un coup de main audacieux, s'étaient emparés de l'imprenable fort de Schanitz, la porte du pays. Les Autrichiens, chassés de ce poste, avaient voulu se retirer sur Inspruck; mais un brave officier français, le capitaine Genevay, avait désarmé et fait prisonnier leur chef; quinze cents soldats avaient mis bas les armes, et, ce jour-là (7 novembre 1805), Inspruck était tombée au pouvoir des troupes françaises.

Le 76^e régiment faisait partie de cette division victorieuse. Le 76^e, dans une précédente campagne, avait perdu deux aigles dans les Grisons. Les vainqueurs campaient dans la ville, et le 76^e aux environs de l'Arsenal. Par un hasard heureux, un des officiers de ce régiment entre dans l'une des salles de ce bâtiment; tout-à-coup il se précipite vers l'un des trophées attachés à la muraille, en poussant un cri de joie. A ce cri, les soldats accourent, et bientôt un groupe immense entoure en silence l'officier et le trophée. Ces braves se taisaient, nous dit un des témoins de cette scène sublime; mais de grosses larmes coulaient de leurs yeux, où cependant brillait la joie la plus vive: ils venaient de reconnaître leurs drapeaux!

Les aigles furent détachées et passèrent dans les rangs des soldats; tous s'empressaient autour d'elles, tous voulaient les toucher, les presser sur leur cœur, les baiser. Ney les remit solennellement au 76^e, et ces vieux soldats, en les recevant de ses mains, jurèrent cette fois de ne les quitter qu'à la mort.

II.

ÉGLISES D'INSBRUCK.

LE TOMBEAU DE MAXIMILIEN.

SILBER KAPPEL. — HISTOIRE DE PHILIPPINE WELSERINE.

SAINT FLORIAN.

LE CHATEAU D'AMRAS ET SES COLLECTIONS.

La fameuse église des Franciscains est l'église principale d'Inspruck. C'est dans l'année 1560 que Ferdinand, petit-fils de Maximilien, fit jeter

les fondements de cet édifice, dans lequel il se proposait d'élever un tombeau à son aïeul ; le voyageur Pighius, qui visitait Inspruck en 1574, parle de l'église et du tombeau comme de monuments déjà achevés.

L'architecture de cette église n'est ni gothique, ni italienne. La façade rappelle seule le temps où elle a été bâtie. Elle est ornée de vingt-quatre statues de saints en bronze d'un travail fort grossier. Deux colonnes en marbre rouge décorent son péristyle ; et, dans l'intérieur, deux rangs, de quatre colonnes chacun, soutiennent la nef, et sont réunis, au haut de la voûte, par une architrave élégante. Lorsque je visitai cette église, l'intérieur venait aussi d'être repeint en entier, à l'exception des colonnes de marbre. Dépouillée de son aspect sombre et religieux, cette église me parut peu digne du monument qu'elle renfermait.

Ce monument, l'un des plus étonnants ouvrages de l'art au seizième siècle, c'est le tombeau de Maximilien I^{er}. Les cendres du belliqueux et mobile empereur dorment sous le marbre d'un vaste sarcophage qui s'élève fièrement au centre de la nef. Des bas-reliefs en marbre blanc, et des inscriptions en lettres d'or, le décorent sur chaque face ; et la statue du monarque, agenouillée sur le haut du tombeau, le visage tourné vers l'autel et priant avec ferveur, domine l'ensemble du monument et atteint presque aux voûtes du temple. Cette statue, en bronze, est d'une exécution simple et grande. Quatre autres petites statues, en bronze aussi, et représentant des vertus, sont placées aux angles du sarcophage. C'est entre ces statuette, et sur chacune des faces du monument, que sont sculptés vingt-quatre sujets en marbre blanc de Paros : huit sur chacun des grands côtés, et quatre à chacun des bouts. Ces bas-reliefs représentent les actions les plus remarquables de la vie de Maximilien, depuis son mariage avec Marie de Bourgogne, la fille de Charles-le-Téméraire, jusqu'à son entrevue avec les rois de Hongrie et de Pologne, et sa défense de Vérone, lors de sa dernière guerre en Italie. Le sculpteur a rendu avec une naïve précision les différences que l'âge a imprimées sur le visage du prince, que l'on reconnaît toujours. On distingue aussi à leurs armes et à leurs costumes chacun des peuples qu'il eut à combattre : Allemands, Turcs, Français, Italiens.

Autour du mausolée, et parallèlement aux huit colonnes de marbre rouge qui séparent la nef des bas-côtés de l'église, sont placées les sta-

tues des princes autrichiens et des héros de la chrétienté. Ces statues, si fameuses dans toute l'Allemagne, sont au nombre de vingt-quatre. Coulés en fer, de sept pieds de hauteur chacun, ces simulacres, noircis par les siècles, sont merveilleusement empreints du caractère barbare et grandiose des temps où vécurent chacun des princes dont ils nous offrent les images.

Arrêtons-nous devant quelques-unes de ces statues.

Ce guerrier, couvert de fer de la tête aux pieds, au casque sans cimier, et à la visière à angle saillant et affilée comme le bec d'un vautour, c'est Théodorick, le terrible roi des Goths ! Celui-là c'est le Franck Klodwig ; il porte la tête haute, et l'on reconnaît à son orgueil le Sicambre qui ne se courba que devant Dieu. Près du roi franck, voilà Arthur d'Angleterre ; sa visière est levée, et son port martial contraste singulièrement avec la contenance embarrassée du bon Sigismond, écrasé sous son manteau ducal. Non loin de Sigismond, on voit Ferdinand-le-Catholique, qui chassa les Maures de l'Espagne. De ce côté, voilà Rodolphe, ce patriarche de la maison de Habsbourg, entouré de ses descendants, hommes et femmes. Plus loin, ce chevalier tout bardé de fer, qui, la visière baissée (car la visière des casques de ces statues peut se lever et s'abaisser à volonté), se tient prêt à combattre : c'est Albert-le-Sage, duc d'Autriche. Cette femme que l'on voit à ses côtés, c'est la fille des Sforce, Marie Blanche, cette belle Milanaise qui apporta en dot à Maximilien ces 440,000 écus d'or si follement dissipés ; et près d'elle, et comme pour contraster par sa laideur avec la délicatesse des traits de l'Italienne, on reconnaît, à l'expression lascive et emportée de ses yeux et à la bizarre conformation de sa bouche, la hideuse Marguerite *Maulstache*, cette princesse cruelle et dissolue qui céda le Tyrol aux archiducs autrichiens. Mais la plus remarquable de ces statues est celle de Godefroy de Bouillon, roi de Jérusalem ; la croix, ce signe de la guerre sainte, est blasonnée sur son manteau, et, au lieu de la couronne royale ou du casque qui couvre la tête des princes ses voisins, il porte la couronne d'épines : « Car, nous dit le chroniqueur, le jour où Godefroy fut proclamé roi » dans Jérusalem, il repoussa la couronne et les ornements royaux, déclarant indigne et sacrilège l'homme qui oserait porter une couronne » d'or dans cette même ville où le Christ, ce roi des rois, avait porté, » pour nous sauver, une couronne d'épines. »

Les fortes proportions de ces statues, la perfection avec laquelle chacune d'elles a été travaillée, la curieuse collection de costumes et d'armures antiques qu'elles nous offrent, le nom même de ces héroïques personnages, leur port plein d'une simplicité qui va quelquefois jusqu'à la rudesse, d'une majesté qui approche de la raideur, et d'une énergie qui touche à l'exagération; tout concourt à donner à ce monument un intérêt étrange et puissant. Et si, un jour de fête, à la nuit, vous entrez dans cet édifice, éclairé seulement par la lueur vague des torches que chacune de ces colossales images porte dans ses mains, vous avez peine à retenir un cri d'admiration et de surprise; l'aspect de la muette et hautaine assemblée qui fait cercle autour de ce tombeau pénètre votre âme d'une pieuse terreur, et l'imagination frappée se reporte d'un seul coup dans ces temps de passions gigantesques, de guerres incessantes et d'ambition démesurée, où vécurent ces femmes si résignées aujourd'hui, ces chevaliers si calmes et ces monarques découronnés.

Mais suivons ces degrés de marbre qui conduisent de l'église des Franciscains dans une chapelle voisine, *Silber Kappel*, et d'un tombeau passons à un autre.

Oui, ce quinzième et ce seizième siècles furent des époques de fortes et vives passions! Écoutez plutôt une histoire du temps. Un riche patricien d'Ausbourg, Welserine, avait une fille d'une rare beauté. Le jeune comte de Tyrol, Ferdinand d'Autriche, petit-fils de Maximilien, dans un des séjours de la cour impériale à Ausbourg, aperçut la charmante Welserine et en devint passionnément amoureux. Prières, messages, séductions, le comte n'épargna rien pour toucher le cœur de la jeune fille; aussi Philippine ne tarda-t-elle pas à l'aimer. Mais son âme était aussi honnête que son cœur était tendre; si elle aimait Ferdinand, elle l'aimait vertueusement; et, pour rien au monde, elle n'eût consenti à faire le sacrifice de son honneur à la passion de son amant. Ne sachant comment fléchir sa maîtresse, le jeune comte se désespérait. Enfin, un jour qu'il était éperdu d'amour, il alla trouver la fière Welserine. — Tu m'aimes, tu me l'as avoué; eh bien, suis-moi à l'autel, je veux te faire archiduchesse! lui dit-il avec transport. Philippine l'écouta en rougissant. — Y songez-vous, mon maître? lui dit-elle, la pauvre Welserine épouser un comte impérial! que dirait la maison de Habsbourg? — Je te

conduirai dans mon palais d'Innsbruck ; la maison de Habsbourg nous oubliera , nous pardonnera. — Philippine ne répondit plus ; elle baissa tristement la tête et suivit Ferdinand à l'autel. Elle aimait le prince ; et cependant , tandis que le prêtre prononçait leur union , elle pleurait ! Elle pleurait , l'infortunée ! car elle savait que les souverains de la maison de Habsbourg n'oublièrent jamais et ne pardonnaient pas ! Mais elle se disait dans son cœur : Si j'ai pu lui refuser mon honneur , je puis du moins lui donner ma vie.

Et elle lui donna sa vie ! Un jour , il vint un ordre de la cour de Vienne. Ferdinand avait été chasser le chamois dans les montagnes du voisinage. Welserine se fit porter dans un bain ; l'opium déjà l'avait privée de l'usage de ses sens ; là elle s'endormit du sommeil éternel. Ce tombeau que vous voyez dans cette chapelle dépouillée par les dernières révolutions , et naguère encore toute resplendissante de pierres et de diamants , dans cette chapelle , que l'on ne connaissait dans tout le Tyrol que sous le nom de *Silber Kappel* (chapelle d'argent) , c'est le tombeau de Philippine Welserine. Cette chapelle , c'est Ferdinand qui l'a fait bâtir. Ce tombeau , une modeste inscription nous apprend que le malheureux comte de Tyrol l'avait fait élever à sa *très-chère Philippine*. Si l'orgueil ombrageux des princes autrichiens lui a défendu de graver sur cette tombe le nom de celle qui fut sa femme , ce nom de *Welserine* qui causa sa mort , Ferdinand a voulu du moins que l'on y lût combien elle lui avait été chère ; *ma très-chère Philippine* , dit la naïve inscription.

Près du monument de Welserine s'élève un autre tombeau sur lequel on voit un chevalier armé ; son visage est beau et triste , et la douleur a courbé son front soucieux. C'est le tombeau de Ferdinand. Agnouillé auprès des restes de celle qu'il aima , il semble penser à la fatale catastrophe que son amour a causée.

Après l'église des Franciscains , ce monument tout rempli d'un sombre passé , parlerons-nous de la jolie église des Jésuites et de celle de Saint-Jean de Népomucène ? Toutes deux sont ornées de tableaux qui donnent une idée assez originale du goût des amateurs et du talent des artistes tyroliens. Les tableaux de Schœpf et de Knoller , que l'on voit en grand nombre dans d'autres églises , ne sont guère propres à modifier notre opinion , que ne feront pas changer non plus ces laides et repoussantes

images de Christs tout saignants plantés dans les carrefours d'Inspruck, ni ces plates et colossales figures de la Vierge et de saint Florian, qui couvrent les façades de plusieurs maisons. Saint Florian, comme on sait, est le patron des incendiés; il prévient, arrête ou détourne le feu. Une ville construite en bois en partie et brûlée à diverses reprises doit avoir un pareil saint en grande vénération; mais comme son image n'a cependant jamais empêché de brûler la maison qu'elle revêtait, l'expérience eût sans doute éclairé le peuple, si l'expérience pouvait quelque chose contre la superstition. Toujours est-il qu'aujourd'hui comme en 1400, comme en 1500, saint Florian tient lieu aux bons Tyroliens d'assurance contre l'incendie. Son image remplace sur leurs maisons la plaque du *Phénix*, et si l'assurance est moins efficace, elle est certes moins dispendieuse.

Après avoir décrit les principaux édifices et les églises d'Inspruck, il ne nous reste plus à parler que de la maison de plaisance d'Amras (ou Ombras) située à une demi-lieue de la ville. Amras a toujours été une des plus agréables *villa* des princes autrichiens. Construit dans le quinzième siècle, son château a été souvent réparé. Les chroniqueurs nous font aussi les plus magnifiques descriptions de ce palais; nous vantant ses jardins ornés de bocages, de labyrinthes, de grottes, où coulent des cascades et des rivières entières remplies des poissons les plus recherchés (*nobilium*). Ils célèbrent encore l'élégance de sa construction, la distribution commode de ses appartements, la magnificence des tentures et des tableaux qui les décorent. L'arsenal, qui contient assez d'armes pour équiper une armée, excite par-dessus tout leur admiration. Voilà bien des merveilles. Mais au seizième siècle nos écrivains allemands étaient assez complaisants dans leurs louanges, et aimaient fort à crier au prodige, ne fût-ce que pour arrondir leurs périodes latines. Convenons toutefois que les jardins anglais qui entourent le château sont des plus beaux que l'on puisse voir, et d'autant plus beaux, que la riche vallée où l'Inn se déploie dans toute sa pompe, les magnifiques chutes de la Sill, et les Alpes voisines semblent en faire partie; deux ou trois kiosques de mauvais goût ne peuvent même gâter ce paysage plein de grandeur; si de nos jours l'extérieur du palais est fort délabré, si ses collections sont en désordre, il n'en a pas toujours été ainsi, et Misson, qui les visita au commencement du dernier siècle, nous en a laissé une pompeuse description. En 1830, elles étaient bien réduites. Les meilleurs tableaux ayaient pris la route de Vienne, et

une foule d'autres objets précieux les avaient suivis. Cependant on y trouve encore plusieurs portraits des archiducs et des comtes tyroliens. Ces portraits, exécutés du vivant de chacun de ces princes, sont de curieux monuments historiques, et présentent une suite de riches costumes. On y voit aussi beaucoup d'armes rares, et une collection d'armures et de selles de souverains à partir, je crois, des rois mages. Et puis les riches armoires de la grande salle renferment toujours une quantité considérable de médailles, de porcelaines de Saxe, faïence de Limoges, et toutes sortes de curieux ouvrages de ciselure et de tour; mais les médailles les plus rares, les vases d'or, ou en pierres précieuses montées en or, et les plus riches armures, ont été envoyés à Vienne, où ils ne sont pas un des moindres ornements du château gothico-moderne de Laxembourg, ce muséum unique pour les faiseurs de moyen-âge.

Comme dédommagement de ces pertes, on vous montrera une corne de bœuf de six pouces de diamètre; un veau qui a huit jambes, et un morceau de la corde avec laquelle Judas se pendit; et, après la corne, le veau et le bout de corde, on vous fera certainement voir les ossements d'un géant, dont on vous racontera l'histoire assez ridicule.

Ce pauvre homme, qui n'avait que dix pieds de haut, portait, le plus aisément du monde, un bœuf d'une main et de l'autre une vache; aussi, dans des temps où la force physique était honorée avant tout, était-il en grand honneur dans le Tyrol. L'archiduc Ferdinand l'avait fait venir auprès de lui; et, à la cour d'un prince qui lui-même, par forme de délassement, s'amusait à arrêter un carrosse attelé de six chevaux, lancés de toute leur vitesse, en le saisissant par un des rayons de la roue, ou à briser comme une paille deux écus joints ensemble, notre homme de dix pieds était vraiment un personnage considérable. Malheureusement, le bon géant avait pour rival un nain odieux, misérable créature de moins de trois pieds de haut, que le colosse écrasait de sa supériorité physique, mais qui se vengeait avec son esprit en faisant à son compagnon toutes sortes de niches abominables. L'inimitié entre ces extrêmes était des plus grandes. Un jour, le nain ayant joué je ne sais quel mauvais tour au géant, celui-ci perdit patience, et lui donna sur les reins une chiquenaude qui faillit l'assommer. La correction avait été appliquée en présence de toute la cour; aussi l'amour-propre du petit personnage fut-il horriblement choqué. Cependant, comme il était aussi rusé que colère, il dissi-

mula son ressentiment, s'agenouilla devant le géant, comme pour implorer son pardon, et, tandis que d'un air de supériorité satisfaite celui-ci se redressait de ses dix pieds, le nain dénoua lestement le cordon de l'un de ses souliers. A cette vue, le géant hausse les épaules de pitié : une si misérable vengeance ne peut que décréditer son rival. Mais comme il se baisse, tout confiant, pour renouer le cordon défait, le nain s'élance vers lui, et, réunissant toutes ses forces dans son petit bras, il applique un grand soufflet sur l'énorme face du géant.

L'archiduc et toute sa cour partirent d'un long éclat de rire. Le géant, tout honteux, se relève, cherche le nain pour l'écraser ; mais celui-ci avait prudemment disparu. Le colosse, en roulant ses gros yeux pour découvrir son ennemi, ne rencontre de tous les côtés que les visages des courtisans qui rient aux éclats. Le malheureux balbutie quelques mots, se déconcerte, des pleurs de rage coulent de ses yeux, et il se retire le cœur plein d'une honte inexprimable.

Huit jours après le géant était mort ; le soufflet du nain l'avait tué.

Amras rappelle une autre anecdote d'un genre plus sérieux. Du haut de ses toits, d'où la vue s'étend avec ravissement sur Inspruck et tout l'Inn-Thal, le fameux Walstein, n'étant encore que page de la margrave de Burgau, se laissa tomber sur le pavé de la cour, et, par une sorte de miracle, se releva sans blessure. Cette circonstance décida du reste de sa vie ; elle contribua à donner à son caractère cette mysticité hasardeuse qui le distingua dans la suite. Il devint à la fois superstitieux et entreprenant à l'excès ; et pensa que, puisque sa vie avait été aussi miraculeusement préservée, sans doute elle était réservée à l'accomplissement de quelque grand dessein. Il se crut l'homme du destin, et tenta de s'élever si haut que, le pied lui manquant, cette fois sa chute fut mortelle.

III.

CONSIDÉRATIONS SUR LES MOEURS DES TYROLIENS D'INSPRUCK.

MANUFACTURES ET COMMERCE DE CETTE VILLE.

LES RADEAUX DE L'INN.

Adieu monde ! je vais à Inspruck ! telle était, en Allemagne la phrase à la mode vers 1760, quand il s'agissait de se rendre dans la capitale du

Tyrol. Un petit-maître de Vienne, ou un négociant de Francfort se regardaient comme perdus dans cette ville de montagnes. « Et cependant, » me disait naguère un Tyrolien, « dans le siècle dernier, comme de nos » jours, Inspruck offrait autant de ressources qu'aucune autre ville se- » condaire d'Allemagne; et si l'on n'y trouvait ni le mouvement de Franc- » fort, ni le luxe de Vienne, on y prisait également le bien-être; et la » société, assez nombreuse, n'y manquait pas d'agrément. »

L'aimable Tyrolien disait-il vrai? je l'ignore; mais je dois avouer que la manière d'être et de vivre de ses compatriotes m'a paru fort primitive. Les habitudes extérieures ou les *manières* sont certainement plus libres, plus décidées que dans les pays allemands limitrophes, et cela tient au voisinage de l'Italie. Quant aux mœurs, elles diffèrent moins; l'influence italienne s'y fait peu sentir. Inspruck est une ville allemande, non pas raisonneuse et discutante comme Munich ou Stuttgart, mais calme, mais sobre de paroles comme Prague, comme Vienne. Le pays dont elle est la capitale a cependant une *constitution* démocratique, mais l'attachement à l'Autriche, qui s'est montrée reconnaissante envers ceux qui s'étaient montrés dévoués, n'est pas sans puissance. Les discussions sont modérées comme les passions du peuple. Aussi, d'ordinaire, les États tyroliens procèdent-ils plutôt par voie de *remontrance*, que par voie d'injonction ou de refus. Une constitution ne paraît bonne ici que sous certains rapports matériels; sous ceux par exemple de donner le moins d'argent possible, et d'en donner le moins souvent possible; aussi Vienne, qui connaît le faible des Tyroliens, a-t-elle soin de leur en demander peu et rarement. Quant aux autres droits tant réclamés ailleurs : liberté individuelle, liberté de la presse, il n'en est pas question ici.

Liberté individuelle : à quoi bon ! L'Autriche est habile ; elle évite de donner à penser à ces braves montagnards que leur liberté a besoin d'être garantie. Ils en jouissent de fait, et nous l'avouerons aujourd'hui, cela vaut autant que d'avoir le droit d'en jouir, écrit et juré, sans en avoir au fond la jouissance. Quant à la liberté de la presse, ce droit d'écrire et de dire aux autres ce que l'on pense, ces bonnes gens s'en soucient peu. Dans leurs montagnes ont-ils tant de choses à dire ou à écrire au public ? S'ils veulent savoir ce qui se passe dans le monde, *l'Observateur autrichien* arrive régulièrement à Inspruck, voilà pour les nouvelles. Quant aux autres livres, s'il leur faut du nouveau, les presses

de Vienne et d'Ausbourg y pourvoiront, et tous les printemps on leur expédiera quelques ballots d'*excellents ouvrages* approuvés par la censure autrichienne, tels que *le Pistolet chrétien*, les *Cabrioles du diable*, ou les *bretelles chrétiennes pour attacher ensemble l'âme et le corps*!

Voilà pour l'immense majorité. Ajoutons maintenant que certaine contagion du dehors a déjà gagné la classe commerçante, qui est plus mobile et plus changeante; de là, elle envahit peu à peu la partie la plus aisée de la classe moyenne. Mais le cercle de ces esprits *avancés* est bien restreint; et, pour une vingtaine de personnes qui vivront un mois sur un livre ou un journal qu'un voyageur aura laissé en passant, on en trouvera mille qui n'ouvriront ni le livre ni le journal. Ces mille forment ce qu'on appelle le *peuple*, dans les villes, les *paysans*, dans la campagne.

Au nombre des causes de cette inertie morale, on doit placer en première ligne l'influence du *prêtre*. Aussi à Inspruck, comme dans le reste du Tyrol, la superstition est-elle extrême. Ici on appelle *esprit-fort* celui qui ne croit ni aux sorciers, ni aux fantômes, ni aux apparitions de la Vierge et du Diable. Du reste, notre esprit-fort ira le dimanche à la messe et aux vêpres, communiera tous les mois, et croira volontiers aux miracles, pour peu qu'ils datent d'un demi-siècle. Ces idées superstitieuses seraient nuisibles à un peuple moins occupé. Mais ici, l'agriculture et l'industrie s'emparent d'un surcroît d'activité d'esprit qui pourrait être plus mal employé. Les mines, les salines et les usines couvrent le pays. Sans être une ville industrielle, Inspruck elle-même, a plusieurs manufactures florissantes. On y tisse une bonne partie des cotonnades, des soieries et des petits rubans d'indienne à la mode dans le pays; on y travaille aussi la peau. Les bretelles et les gants d'Inspruck sont renommés dans toute l'Allemagne.

Inspruck, néanmoins, est plutôt une ville de transit, qu'une ville manufacturière. C'est un premier entrepôt entre la Bavière et l'Italie; et sur la route du Brenner, le roulage est fort actif. Mais la branche d'industrie la plus considérable, c'est le commerce des bois.

Voyez-vous ces radeaux amarrés en avant du pont d'Inspruck? C'est à la fois le moyen de transport et l'objet transporté; c'est la fortune d'une famille de montagnards, qui, un jour, ont quitté le coin retiré où jusqu'alors ils avaient vécu, emportant avec eux tout ce qu'ils pos-

sédaient au monde : leur coin de forêt, dont ils ont fait un radeau, quelques meubles grossiers, et beaucoup d'espérances ! Le nombre des personnes de la famille et l'étendue du patrimoine échangé contre la valeur que représente le radeau, ont déterminé sa grandeur. C'est un assemblage d'énormes sapins sur lesquels on a jeté un plancher. Armés d'une longue rame plate, et postés l'un à l'avant, l'autre à l'arrière de la longue embarcation, deux des passagers la dirigent.

Emporté par le rapide courant du fleuve, tantôt l'équipage rustique traverse quelque grand village de la vallée, qui, au passage, salue les voyageurs de ses chants et de longs cris ; cris de joie et de tristesse ! cris d'accueil et d'adieu tout ensemble ! Tantôt il s'aventure entre de solitaires montagnes, longeant de noirs rochers dont le pied se perd dans les eaux du fleuve et la tête monstrueuse dans les nues. Le sifflement du vent dans les bois de sapins, le murmure des flots, et les cris perçants de l'aigle, sont les seuls bruits qui arrivent à l'oreille des voyageurs. Tout est solitude autour d'eux ; seulement, de temps à autre, apparaît, sur la cime d'un roc, un chamois ou un bouquetin, qui, de là-haut, regarde un moment, avec une curiosité sauvage, ce qui se passe dans l'abîme, et qui, tout-à-coup, fait un bond et disparaît.

Mais c'est lorsque l'on approche de la ville, et que, de distance en distance, on commence à apercevoir dans la vallée ces riantes maisons blanches, avec leurs jolis balcons de noyer et leurs fenêtres vertes, qu'il se fait un grand mouvement à bord du radeau. Les uns revêtent leur plus beau costume de montagnard : la veste de velours brun ou noir, le chapeau vert, la ceinture rouge ornée de plaques de métal, la culotte bleue, les bas blancs, les bottines noires et les bretelles vertes ; car ceux-là ont la coquetterie de la jeunesse, et veulent paraître dans la ville dans toute la pompe de leur vallée natale. Les autres, plus âgés, qui ont déjà fait le voyage, racontent aux novices ce qu'ils verront tout-à-l'heure, et leur donnent de longues instructions sur la conduite qu'ils doivent tenir dans cette circonstance, la plus importante de leur vie. Les mères arrangent, avec une touchante anxiété, la parure de leurs filles, relevant les broderies de leurs collerettes, enflant le plus possible leur *tournure*, déjà merveilleuse ; nattant leurs cheveux, les laissant retomber en longues tresses jusqu'à terre, et plaçant sur leur tête, avec une recherche comique, l'énorme bonnet d'ours ou le pain de sucre de

coton blanc qui leur sert de coiffure. Durant cette toilette, animée par des rêves de plaisir, par un avant-goût de nouveauté et par les espérances ordinaires à son âge, la jeune fille écoute à peine les recommandations de sa mère; et, de roses qu'elles étaient, ses joues ardentes deviennent pourprées.

Une fois débarqués, chacun tire de son côté; et les sapins de leurs montagnes, les pièces duradeau, dispersées comme eux et vendues comme bois de charpente ou de chauffage, comme eux s'arrêtent dans la ville ou continuent leur voyage vers des pays plus éloignés : Kufstein, Passau, Lintz ou même Vienne!

Nous avons vu quelle était la bravoure des Tyroliens insurgés, et l'opiniâtreté avec laquelle leurs volontaires défendaient le sol national : eh bien ! ces mêmes hommes, si redoutables comme patriotes et comme tirailleurs, hors de leur pays n'ont jamais fait que de mauvais soldats. De tout temps ils ont montré la plus grande aversion pour les manœuvres militaires, témoin leur fameuse épigramme sur la tactique, épigramme qui donne une idée assez juste de la manière de raisonner du peuple; elle est en allemand : j'ai tâché d'en rendre la bonhomie railleuse :

Vaincre sans la tactique est hasard ou bonheur.

— D'accord, mais j'aime mieux quand la guerre m'appelle

Sans la tactique être vainqueur

Qu'être vaincu... même avec elle!

Le Tyrolien inspruckois est naturellement gai, sans cependant être léger. Dans les campagnes, au fond des bois, le long des routes, dans les faubourgs de la ville ou sur les places du village, on entend pendant tout le jour les éclats de rire des hommes mêlés au chant des femmes, surtout parmi le peuple et les paysans. La classe moyenne est plus allemande, et parmi elle, vous rencontrez souvent de ces physionomies longues et calmes, fumant, avec une sorte de gravité froide et fort comique, dans l'énorme pipe d'écume de mer. Peut-être aussi le chapeau pointu (qui remplace la casquette plate du bourgeois d'Inspruck), la veste courte et les culottes, contribuent-ils à donner au campagnard un air moins grave, moins rassis et plus éveillé.

Le Tyrolien *peuple*, ou l'analogue de ce que l'on appelle *peuple* autre

part, a un grand désir d'acquérir; non pas par cupidité, par amour du lucre, mais pour jouir sur-le-champ, pour dépenser. Jeunes ou vieux, rarement je les ai trouvés économes. Les *bonnes-mains* des guides, à peine distribuées, étaient bientôt dans la boutique du marchand; l'un achetait un énorme cheval de carton pour amuser ses enfants; l'autre, une robe pour sa femme; celui-ci, une pipe nouvelle; celui-là, des bretelles, mais sur-le-champ, sans hésiter, sans délibérer. Ne point aimer l'argent pour l'argent, mais pour les jouissances qu'il procure, est l'un des traits qui rapprochant ce peuple de l'Italien, l'éloignent du Suisse. Ils ne voient dans une pièce de monnaie que telle somme de bien-être, et presque toujours ils préfèrent la jouissance présente à la jouissance future; mais cela sans folie, sans caprice, et faisant, on doit l'avouer, une assez large part à l'ordre.

Le judicieux et savant docteur Edwards trouverait sans doute qu'ici la race Kimri domine. Hommes et femmes sont d'ordinaire d'une taille bien prise. Les femmes sont fortes, souvent jolies, quelquefois fort belles. Leur costume, assez éclatant, varie peu. C'est une espèce d'uniforme qui ne diffère que par le bonnet et les parements. Les jeunes femmes qui ont un peu d'aisance portent volontiers une chaîne ou quelques bijoux d'or ou d'argent. Leur gros bonnet d'ours ou de laine, leur jupon bleu ou noir, leur corsage rouge et blanc, leur donnent dans la campagne, lorsqu'une procession défile, l'aspect d'un bataillon de grenadiers. Cependant, à Inspruck, le cône de fourrure qui recouvre la tête des femmes, et même celle des hommes, est tronqué. Peu d'habitants, au reste, font usage de cette plaisante coiffure, et beaucoup de femmes n'en portent pas d'autre que celle que la nature leur a donnée. Elles mêlent toutefois aux tresses de leur chevelure de longues chaînes d'argent, et toutes sortes d'ornements de métal qui pendent quelquefois jusqu'à terre. Quant à l'ensemble du costume, il se compose communément d'un corsage qui présente d'une épaule à l'autre une ligne droite bridée, fort laide. Leur robe forme un nombre de plis incalculable, et leur donnerait assez l'apparence d'un gros sac bien rembourré, n'était leur magnifique *tournure*, dont les formes rebondies et la prodigieuse dimension défient la nature la moins avare: d'ordinaire leurs jupons arrivent au-dessous du genou. Trois couleurs dominant dans leurs vêtements, le rouge, le bleu léger, et le noir. Cependant leur corsage et les bretelles qui

le retiennent sont ornés de nuances aussi variées que le pourrait désirer le coloriste du goût le plus capricieux.

Aux environs d'Innsbruck, dans les villages et les hameaux, j'ai presque toujours rencontré deux femmes pour un homme; c'est que, tandis que les femmes s'occupent des enfants ou de travaux domestiques, les hommes voyagent. Jamais vous ne trouvez les femmes oisives, même dans leurs courses; en se rendant aux travaux des champs, elles travaillent à une foule de petits ouvrages : les unes tressent la paille pour des chapeaux; d'autres tricotent des bas, des gants, des bretelles, etc. Elles appliquent au costume cet esprit inventif qui les distingue, aussi bien que leurs maris. Il y a parmi elles d'excellentes brodeuses; et j'ai vu en Italie des mousselines brodées du Tyrol d'une grande valeur.

Quant aux hommes, presque tous sont amis de la vie errante, et vous trouverez bien peu de Tyroliens de quarante ans qui n'aient fait leur grande tournée. Au printemps de chaque année, vingt-cinq à trente mille de ces hommes aventureux se répandent dans l'Europe; les uns comme maçons, menuisiers, mineurs, musiciens, charpentiers, etc., etc.; d'autres, comme marchands de draps, de velours, de tapis. Vous les rencontrez dans beaucoup de villes d'Allemagne, et dans tous les points de grandes réunions, comme les eaux, les foires, les bazars, colportant les nombreux objets de leur industrie, et d'ordinaire en costume national. Chaque hiver voit rentrer dans ses foyers une partie de cette émigration industrielle. L'argent que ces voyageurs ont gagné dans leurs courses, leur sert, pendant cette longue et pénible saison, à faire vivre leur famille toujours fort nombreuse. Ce goût pour les voyages n'est pas chez eux un simple désir de changement; c'est au contraire une sorte de confirmation de leurs habitudes routinières, une espèce d'*héritage de mouvement* qu'à un certain âge le père lègue à son fils, et qui peut-être contribue beaucoup à la stabilité des mœurs et au calme intérieur, en ouvrant chaque année une large porte à l'esprit naturellement aventureux et entreprenant de la jeunesse.

On le voit, le peuple, ici, a de hautes et rares qualités. Il est fâcheux cependant qu'une masse énorme de préjugés gâte cet excellent naturel. L'imagination du Tyrolien est certainement plus vive que celle des autres populations allemandes moins rapprochées du midi; cette imagination le pousse trop souvent à la crédulité et à la superstition la plus extrême,

et le rend quelquefois le jouet du premier charlatan venu. Nous l'avons dit tout-à-l'heure, ces bonnes gens croient fermement aux sorciers, à l'incarnation du diable, aux miracles contemporains, et malheureusement *trop de personnes* se croient intéressées à les entretenir dans ces ridicules croyances. Les gens du peuple vous racontent, et cela de l'air du monde le plus sérieux et le plus solennel, d'étranges aventures de fantômes et d'apparitions, dont ils ont été les témoins et même les acteurs; ils affirment avoir vu, et cela sans que l'on puisse mettre en doute leur bonne foi. L'auteur du *Spectriana* ferait fortune ici. Dans beaucoup de villages on m'a montré des paysans regardés comme sorciers, et comme tels exposés aux mauvais traitements de la foule. Bien souvent ces malheureux ne doivent leur salut qu'à l'effroi qu'ils inspirent.

Quant aux miracles contemporains le peuple y croit avec le même laisser-aller, et, je puis le dire, y croit *quand même*. Toutes les fois en effet qu'une velléité de raison ou un esprit d'opposition aux usurpations monacales a porté le clergé à lutter contre l'établissement d'idées ultra-superstitieuses, il a rencontré une invincible résistance dans l'esprit aveugle et prévenu du peuple. Le fait suivant, qui se passa il y a quelques années dans le village d'Absam, aux portes d'Innsbruck, en est la preuve.

On était au cœur de l'été, et la plupart des paysans du village s'occupaient des travaux des champs. Tout-à-coup ils virent, à ce qu'ils assurent, un nuage noir se détacher lentement de la montagne, et se diriger sur le village comme s'il eût été poussé par une invisible main. Là, le nuage s'arrêta, et, s'épaississant peu à peu, il couvrit la vallée d'un dais obscur que déchiraient de fréquents éclairs. Insensiblement ce dais s'abaissa et toucha aux toits des villages, que des torrents de pluie ne tardèrent pas à inonder. Tous les paysans s'étaient renfermés chez eux. Tout-à-coup, à la suite d'un épouvantable coup de tonnerre, un d'eux sort de sa maison en poussant de grands cris, et, montrant aux voisins accourus à sa voix une image de la Vierge attachée au volet de sa fenêtre, il annonce, à qui veut l'entendre, qu'il vient d'être témoin d'un grand miracle. Cette image, assure-t-il, a fendu l'air devant lui, et, portée par un trait de feu, est venue se fixer comme d'elle-même sur le bois du volet. Il l'a vu, il le proclame hautement. Bientôt ses voisins le croient, et vont même jusqu'à se persuader qu'ils ont vu cela comme lui. Le bruit du miracle ne tarda pas à se répandre au loin, et attira dans le village et

dans la maison du paysan une affluence extraordinaire de pèlerins. Le curé du lieu, *esprit-fort*, à ce qu'assurent ses paroissiens, averti un des premiers du prodige, avait refusé d'y ajouter foi; et, hochant la tête d'un air d'incrédulité, il avait ajouté qu'il *fallait voir*, qu'il *fallait attendre*. Ce miracle lui paraissait peu *naturel*, et il soupçonnait, dans un événement aussi singulier, quelque machination des moines du couvent voisin, machination dont cependant il avait peine à s'expliquer le but.

Le dimanche étant venu, il monta en chaire, et harangua ses paroissiens, s'efforçant d'éveiller leur défiance, et en appelant à leur bon sens et à leur raison. Ses efforts furent vains; ses auditeurs restèrent sourds à ses sages conseils. Les plus obstinés, interrompant même son discours par leurs murmures, se rendirent sur le théâtre du miracle, détachèrent l'image, et, par bravade, l'apportèrent dans l'église, où ils la suspendirent en face de la chaire. Ils firent plus, ils mirent leur crédulité en commun; et, rédigeant une pompeuse attestation du prodige, que signèrent plus de cinquante témoins, car maintenant tout le monde voulait avoir vu, ils la portèrent à l'évêque, supérieur du curé, se plaignant de l'incrédule obstination de celui-ci. L'évêque les tança vertement; et, donnant raison au prêtre, lui conseilla, pour mettre fin à cette ridicule contestation, de faire examiner par un peintre la miraculeuse image. On fit venir un peintre d'Innsbruck; on lui apporta l'image. Celui-ci, après l'avoir soigneusement regardée, tournée et retournée dans tous les sens, avoua ingénument qu'il ne pourrait en produire une semblable, la peinture faisant corps avec la pâte du verre sur lequel elle était tracée, et le secret de cette peinture étant perdu. Les paysans ne voulurent pas en entendre davantage; ils poussèrent de vives acclamations et entourèrent le peintre, le félicitant comme si lui-même eût été l'auteur du miracle. Le curé, toutefois, ne se tint pas pour battu; et, s'emparant du tableau, il eut recours à une expérience qui eût mieux valu que des raisonnements, si on l'eût laissé achever. Il étendit sur le verre de la poudre d'émeril, et commença à le frotter fortement. Déjà l'inaltérable image disparaissait; encore quelques minutes, et il ne fût plus resté du miracle qu'un morceau de verre dépoli, quand le peuple, indigné d'une pareille profanation, arracha avec colère l'image des mains du pauvre prêtre, qu'il poursuivit de ses imprécations; il la porta de nouveau dans l'église d'Absam, où on la voit encore aujourd'hui. Depuis, ce morceau de verre à demi effacé est devenu

l'objet d'une sorte d'idolâtrie ; il suffit, assure-t-on, de le toucher, ayant la foi, pour guérir des maladies les plus invétérées. Le peuple, dans sa superstition, va jusqu'à menacer de voies de fait les malades obstinés qui, l'ayant approché, ne *veulent pas* guérir, et qui sont assez malveillants pour s'en retourner comme ils sont venus, c'est-à-dire aveugles, muets, sourds, boiteux ou bossus. Peu de temps après l'expérience qu'il avait voulu faire, le pauvre curé étant mort dans un âge fort avancé, on ne manqua pas d'attribuer sa mort à un châtimement du Ciel. Aujourd'hui le prêtre qui lui a succédé ne paraît, en aucune façon, disposé à détromper le peuple. Ce serait peine perdue. Et d'ailleurs pourquoi priverait-il ces braves gens d'une croyance à laquelle ils tiennent tant ? Pourquoi se priverait-il, lui, de l'honnête revenu qu'il doit à cette croyance, revenu qui lui est aussi agréable que cette croyance est chère au peuple ?

La masse des *ex-voto* suspendus autour de la Vierge d'Absam, est réellement merveilleuse. On y voit représentés, dans de petits tableaux soigneusement encadrés, les divers accidents auxquels ont échappé leurs nombreux donateurs : des naufrages, des incendies, des maladies horribles, des attaques d'ours ou de loups. Les bras, les jambes, les mains, les têtes de ceux qui, grâce à son intercession, ont guéri de blessures à ces membres, y sont représentés en bois, en métal ou en cire. Suspendus aux voûtes du temple, ils produisent l'effet le plus bizarre. Il n'y a pas jusqu'aux chevaux, aux vaches, aux chiens et aux chats qui, grossièrement sculptés en bois, n'aient leur place dans la chapelle de la bienheureuse madone d'Absam, laquelle a bien voulu écouter les prières de leurs maîtres et leur conserver un animal utile ou chéri.

Ce culte grossier que le peuple s'est imposé et a imposé à ses pasteurs, a cependant pris naissance de nos jours ; à mon avis, il explique plus que bien des volumes, ces légendes merveilleuses du passé, ces nombreux miracles que nous racontent sérieusement les historiens d'un temps barbare peut-être, mais qu'après une promenade à Absam, on n'ose plus accuser d'ignorance ou de crédulité.

PARTIE III. — STATISTIQUE.

STATISTIQUE DU CERCLE ET DE LA VILLE D'INSBRUCK. — SON IMPORTANCE MILITAIRE.

Le cercle d'Insbruck se divise en quatre bailliages : Insbruck, Schwatz, Rattemberg et Kufstein. Sa superficie en milles carrés de 15 au degré, est de 68, 77 ; sa population est de 105,802 habitants, qui occupent 6 villes, 2 bourgs et 355 villages, formant un total de 16,337 maisons. Insbruck, la capitale du cercle, ne renferme pas plus de 12,000 habitants, tous Allemands. Le climat de la vallée de l'Inn, aux environs de cette ville, est rigoureux, des vents violents y règnent une assez grande partie de l'année. Cependant tout le sol cultivable est fertile ; il produit en abondance des grains et du maïs ; mais la vigne ne peut y croître. Les montagnes qui s'élèvent des deux côtés de la vallée atteignent à une grande hauteur, et le Solstein, au pied duquel Insbruck est bâtie, a 4,548 toises d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Ces montagnes sont de formation granitique et de formation calcaire. Ces dernières sont extrêmement riches en mines de cuivre, de fer, de plomb, d'argent, de cobalt et d'arsenic. Les mines d'argent exploitées dès 1400, employaient dans le seizième siècle jusqu'à 30,000 ouvriers ; de 1525 à 1564, elles donnèrent

un produit net de 2,528,504 marcs d'argent; depuis, le produit a toujours été en décroissant : aujourd'hui l'exploitation ne paie plus les frais. Les puits de la mine de Kitzpülh étaient les plus profonds qu'il y eût en Europe; ils descendaient jusqu'à l'énorme profondeur de 500 toises, lorsque MM. Jars et Duhamel la visitèrent vers la fin du dernier siècle; depuis, cette mine a été abandonnée en partie. Les salines de Hall, à deux lieues d'Innsbruck, produisent à elles seules plus que toutes les mines de métaux réunies. Ces mines de sel gemme sont exploitées par le lavage; 150 chambres sont creusées dans le roc salé, et contiennent plus de 900,000 pieds cubes d'eau. Quand l'eau dont on a rempli ces chambres est suffisamment saturée de sel, on la fait descendre de la montagne élevée de 858 toises jusque dans Hall, au moyen de conduits en bois; dix chaudières de 50 pieds de diamètre chacune, et contenant 1,400 pieds cubes d'eau, la reçoivent et produisent chacune par l'évaporation 140 à 150 quintaux de sel, année courante. Ces chaudières sont chauffées à la houille; on sature par an dans ces salines 2,000,000 de pieds cubes d'eau, rendant 12 livres de sel par pied, et formant un total de 400,000 quintaux de sel qui se vendent 2 florins 35 kreutzers le quintal. Le produit net des salines de Hall, frais déduits, s'élève à 150,000 florins, au moins 1,800,000 francs.

L'exploitation de ces salines date du douzième siècle; on raconte qu'un chevalier autrichien appelé Sourbach, ayant trouvé quelques pierres salées aux environs d'Oberberg, les apporta à la cour de son maître, qui fit faire les premières fouilles dans les flancs du mont Salsberg, au pied duquel Hall est bâtie; depuis, dix galeries, dont quelques-unes ont un développement de près de 3,000 mètres, ont été creusées jusqu'au centre de cette montagne de sel. Mais revenons à Innsbruck.

Cette ville n'est, à proprement parler, ni commerçante, ni industrielle, ni savante; de plus, elle n'est pas fortifiée. Et cependant son importance est grande; l'Autriche a su l'apprécier. Comme au temps de Maximilien, Innsbruck est, pour elle, un arsenal et un dépôt avancé. Elle s'en sert, à sa manière, comme d'une place de transit, mais de transit militaire : la position frontière du pays dont cette ville est la capitale lui permet d'y rassembler les troupes, qu'elle peut, en quelques marches, porter en Italie, dans la Suisse ou dans la Bavière; en Italie, par le Brenner et Trente; dans la Suisse, par les deux routes

de Coire et de Pludenz ; dans la Bavière , par le pas de Scharnitz et de Reitti.

L'Autriche vient d'ajouter à cette importance en ouvrant la route audacieuse de l'Orteler-Spitz, sur le col du mont Stelvio. Grâce aux nombreux paravalanches dont on l'a garnie, cette route, la plus directe d'Insruck à Milan, offre, hiver comme été, un passage aux chevaux et à l'artillerie à travers des défilés élevés de 2,814 mètres au-dessus du niveau des mers (386 mètres de plus que le grand Saint-Bernard), et débouchant par la Valteline sur les rives du lac de Come, elle permet aux armées autrichiennes de franchir à leur origine les rivières les plus considérables de la Lombardie, et de prendre à revers les lignes de l'Adda, du Mincio et de l'Adige, lignes fameuses et si souvent disputées!

A l'importance offensive de ce point, se joint encore son importance défensive. C'est là, dans le Tyrol, qu'une armée étrangère trouve la seule population autrichienne qui veuille ou qui sache se défendre; et la défense, dans ce pays, c'est l'insurrection. Aussi Insruck est-elle la ville insurrectionnelle par excellence. Car, il faut le redire à son honneur, ce brave peuple a toujours su, aujourd'hui comme il y a un siècle, comme il y a deux mille ans, disputer à l'invasion ses précipices et ses rochers; et si, comme nous l'avons dit tout-à-l'heure, rebelle aux levées régulières dont il s'est long-temps affranchi, il n'a jamais pu se plier au joug de la discipline militaire, du moins il a prouvé dans vingt rencontres, que ce n'était pas par défaut de courage et de résolution. Quand l'instant est venu de combattre pour leur terre natale, ces hommes, mauvais soldats peut-être au dehors, renfermés dans leurs montagnes comme dans une forteresse, se sont montrés dignes de leurs ancêtres, et, comme eux, marchant à l'ennemi avec des cœurs dévoués, ont su mourir libres pour la défense de leur pays.

Ces montagnards héroïques, l'Autriche les connaissait bien! elle qui, à un signal convenu, les souleva comme un seul homme; et qui, sortant un moment de ses habitudes routinières et timides, et se pliant à leur caractère indépendant et à leurs superstitieuses faiblesses, leur donna un paysan pour chef et le froc d'un capucin pour drapeau! L'Autriche les connaît bien encore; et si, fidèle à ses promesses, naguère elle a récom-

pensé leur dévouement en étendant leurs franchises, aujourd'hui¹ elle veut leur prouver tout le prix qu'elle attache à leurs services en faisant plus encore pour eux. S'il y a dans le Tyrol un nom populaire à l'égal du grand nom de Maximilien, c'est celui de l'aubergiste **Andréas Hofer** ; or, par ordre de l'Autriche, le tombeau du paysan tyrolien vient d'être placé dans l'église des Franciscains, le Westminster du pays, à côté du tombeau de Maximilien empereur.

Schaller, le Thorwaldsen du Tyrol, a représenté Hofer avec sa longue barbe et son costume de paysan ; son chapeau est orné de la grande plume, emblème des braves guerriers ; d'une main il porte sa carabine, et de l'autre un drapeau sur lequel on lit ces mots, écrits en caractères gothiques : **PRO DEO, IMPERATORE ET PATRIA**. Cette statue a sept pieds de hauteur ; elle est appuyée contre un énorme bloc de granit des Alpes, sur lequel le sculpteur Klieber a représenté d'un côté le serment des Tyroliens, et de l'autre l'aigle noire du Tyrol.

Ce monument est le dernier qu'Innsbruck ait vu s'élever dans ses murailles ; c'est celui qui sans doute vivra dans le plus long avenir !

¹ Mars 1854.

FIN D'INSPRUCK

TABLE DES MATIÈRES.

TRENTE.

PARTIE I. — HISTOIRE.

	Page.
I. — Commencements de Trente. — Trente, république ecclésiastique. — Saint Vigile.	5
II. — Guerres de Trente. — Ses révolutions. — Histoire de Bellenzano.	40
III. — Saint Simonin et la persécution des Juifs. — Guerres contre les Vénitiens. — Robert San-Severino. — Mœurs des Trentais aux quinzième et seizième siècles.	18
IV. — La guerre des paysans. — Anarchie de Trente. — Le gouvernement épiscopal a le dessus et ruine l'ancienne constitution. — Bernard Clés.	25
V. — Le concile de Trente. — Trente choisie pour être le siège d'un concile. — Fêtes de la ville à cette nouvelle. — Ouverture du concile.	52
VI. — Premières sessions du concile. — Les partis. — Fuite du concile.	39
VII. — Pie IV rétablit le concile. — Arrivée du cardinal de Lorraine et des Français. — Une séance du concile. — Les Papistes.	47
VIII. — Défection du cardinal de Lorraine. — Arnaud du Ferrier. — Fin du concile.	55
IX. — Trente dans le dix-septième siècle. — Guerres de 1705 et de 1797.	61

PARTIE II. — DESCRIPTION.

I. — Aspect de la ville. — Le château. — Intérieur de la ville. — Les palais. — Les églises Saint-Pierre, Saint-Marc, Sainte-Marie-Majeure, Saint-Vigile. — La place du Dôme.	71
II. — Environs de Trente. — Piazza della Fiera. — Palazzo de' signori Madrucci. — Cognola. — Ponte Alto. — Vue générale du pays aux environs de Trente. — Le couvent de San-Bernardino.	85
III. — Mœurs des Trentais. — Statistique de la ville et du cercle de Trente.	95

INSPRUCK.

PARTIE I. — HISTOIRE.

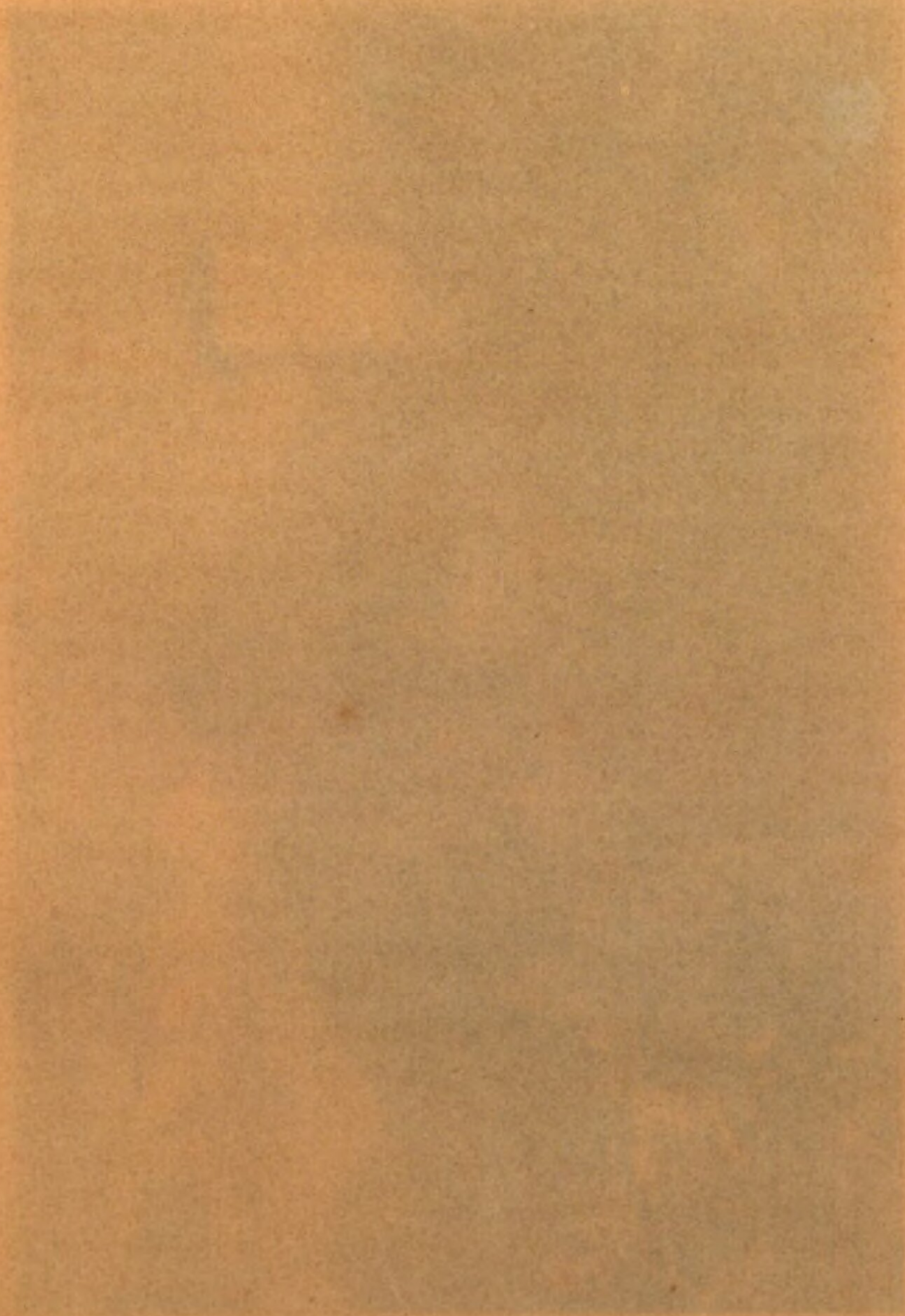
	Page.
I. — Inspruck sous les Romains, les Goths, les Boïariens et les Francks. — Politique de Charlemagne. — Les grands chefs du Landes-im-Gebirge. — Histoire du géant Haymond. — Le couvent de Saint-Wilthen. — Inspruck affranchie par Othon. — Maynard III. — Marguerite Maulstache. — Cession d'Inspruck et du Tyrol aux ducs d'Autriche.	105
II. — Guerre d'Inspruck avec les Russes. — Invasion du Tyrol. — Soulèvement des montagnards. — Inspruck reste fidèle au duc d'Autriche. — Frédéric Bourse-Vide. — L'âge d'or de Sigismond.	115
III. — Maximilien 1 ^{er} . — Chronique d'Inspruck. — La fuite de Charles-Quint.	122
IV. — Inspruck pendant le seizième, le dix-septième et le dix-huitième siècle. — Inspruck réunie à la monarchie autrichienne. — L'insurrection de 1809. — Andréas Hofer. — Les insurgés attaquent Inspruck. — Capitulation des troupes Franco-Bavaroises. — Hofer au pont d'Inspruck.	129
V. — Les Français envahissent le Tyrol et reprennent Inspruck. — Combats dans le Brenner. — Une armée enterrée. — Abandon de l'Autriche. — Hofer dictateur à Inspruck. — Fin de l'insurrection. — Andréas Hofer est pris. — Sa mort.	157

PARTIE II. — DESCRIPTION.

I. — Inspruck au seizième siècle. — Vue générale d'Inspruck. — L'arc de triomphe de Marie-Thérèse. — Le monument de 1705. — Le toit d'or. — Le palais de la résidence. — L'université. — Pierre Anich. — L'arsenal et les drapeaux du 76 ^e .	147
II. — Églises d'Inspruck. — Le tombeau de Maximilien. — Silber Kappel. — Histoire de Philippine Welserine. — Saint Florian. — Le château d'Amras et ses collections.	154
III. — Considérations sur les mœurs des Tyroliens d'Inspruck. — Manufactures et commerce de cette ville. — Les radeaux de l'Inn.	161

PARTIE III. — STATISTIQUE.

Statistique du cercle et de la ville d'Inspruck. — Son importance militaire.	171
--	-----



LES GÉNÉRALIS

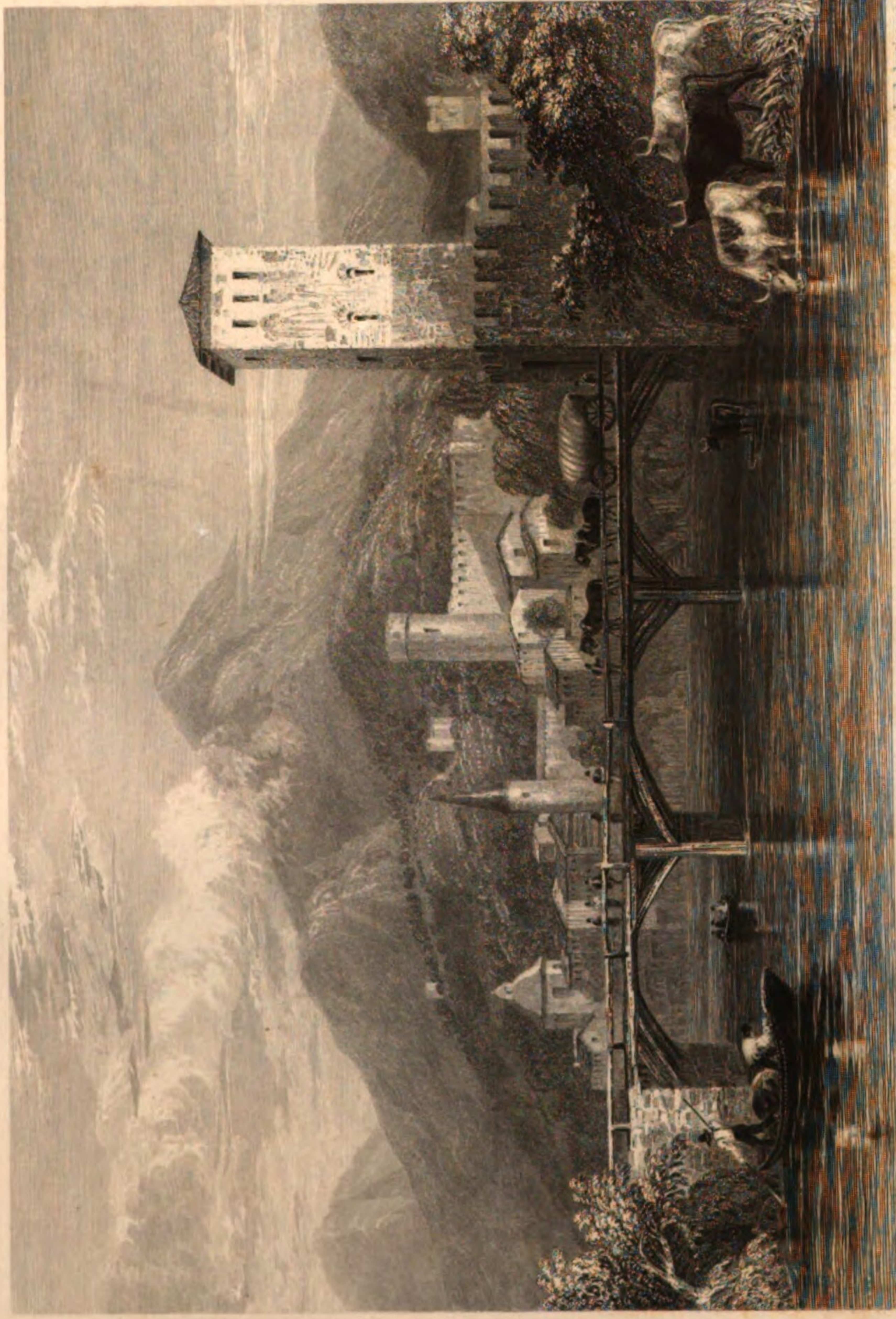
PROFESSEUR

PROFESSEUR

1. Les GÉNÉRALIS	100
2. Les GÉNÉRALIS	100
3. Les GÉNÉRALIS	100
4. Les GÉNÉRALIS	100
5. Les GÉNÉRALIS	100
6. Les GÉNÉRALIS	100
7. Les GÉNÉRALIS	100
8. Les GÉNÉRALIS	100
9. Les GÉNÉRALIS	100
10. Les GÉNÉRALIS	100
11. Les GÉNÉRALIS	100
12. Les GÉNÉRALIS	100
13. Les GÉNÉRALIS	100
14. Les GÉNÉRALIS	100
15. Les GÉNÉRALIS	100
16. Les GÉNÉRALIS	100
17. Les GÉNÉRALIS	100
18. Les GÉNÉRALIS	100
19. Les GÉNÉRALIS	100
20. Les GÉNÉRALIS	100
21. Les GÉNÉRALIS	100
22. Les GÉNÉRALIS	100
23. Les GÉNÉRALIS	100
24. Les GÉNÉRALIS	100
25. Les GÉNÉRALIS	100
26. Les GÉNÉRALIS	100
27. Les GÉNÉRALIS	100
28. Les GÉNÉRALIS	100
29. Les GÉNÉRALIS	100
30. Les GÉNÉRALIS	100
31. Les GÉNÉRALIS	100
32. Les GÉNÉRALIS	100
33. Les GÉNÉRALIS	100
34. Les GÉNÉRALIS	100
35. Les GÉNÉRALIS	100
36. Les GÉNÉRALIS	100
37. Les GÉNÉRALIS	100
38. Les GÉNÉRALIS	100
39. Les GÉNÉRALIS	100
40. Les GÉNÉRALIS	100
41. Les GÉNÉRALIS	100
42. Les GÉNÉRALIS	100
43. Les GÉNÉRALIS	100
44. Les GÉNÉRALIS	100
45. Les GÉNÉRALIS	100
46. Les GÉNÉRALIS	100
47. Les GÉNÉRALIS	100
48. Les GÉNÉRALIS	100
49. Les GÉNÉRALIS	100
50. Les GÉNÉRALIS	100
51. Les GÉNÉRALIS	100
52. Les GÉNÉRALIS	100
53. Les GÉNÉRALIS	100
54. Les GÉNÉRALIS	100
55. Les GÉNÉRALIS	100
56. Les GÉNÉRALIS	100
57. Les GÉNÉRALIS	100
58. Les GÉNÉRALIS	100
59. Les GÉNÉRALIS	100
60. Les GÉNÉRALIS	100
61. Les GÉNÉRALIS	100
62. Les GÉNÉRALIS	100
63. Les GÉNÉRALIS	100
64. Les GÉNÉRALIS	100
65. Les GÉNÉRALIS	100
66. Les GÉNÉRALIS	100
67. Les GÉNÉRALIS	100
68. Les GÉNÉRALIS	100
69. Les GÉNÉRALIS	100
70. Les GÉNÉRALIS	100
71. Les GÉNÉRALIS	100
72. Les GÉNÉRALIS	100
73. Les GÉNÉRALIS	100
74. Les GÉNÉRALIS	100
75. Les GÉNÉRALIS	100
76. Les GÉNÉRALIS	100
77. Les GÉNÉRALIS	100
78. Les GÉNÉRALIS	100
79. Les GÉNÉRALIS	100
80. Les GÉNÉRALIS	100
81. Les GÉNÉRALIS	100
82. Les GÉNÉRALIS	100
83. Les GÉNÉRALIS	100
84. Les GÉNÉRALIS	100
85. Les GÉNÉRALIS	100
86. Les GÉNÉRALIS	100
87. Les GÉNÉRALIS	100
88. Les GÉNÉRALIS	100
89. Les GÉNÉRALIS	100
90. Les GÉNÉRALIS	100
91. Les GÉNÉRALIS	100
92. Les GÉNÉRALIS	100
93. Les GÉNÉRALIS	100
94. Les GÉNÉRALIS	100
95. Les GÉNÉRALIS	100
96. Les GÉNÉRALIS	100
97. Les GÉNÉRALIS	100
98. Les GÉNÉRALIS	100
99. Les GÉNÉRALIS	100
100. Les GÉNÉRALIS	100

PROFESSEUR

1. Les GÉNÉRALIS	100
------------------	-----



Pont des Frontes.

à Paris chez Desenne, Libraire, Rue Hautefeuille, N^o 10.



F. Mercey et Havell del.

Larbalestier sc.

Ponte Alto.

Près de Trente.

à Paris, chez Desenne, Libraire Rue Hautefeuille, N° 10.

Berthieu Imp.



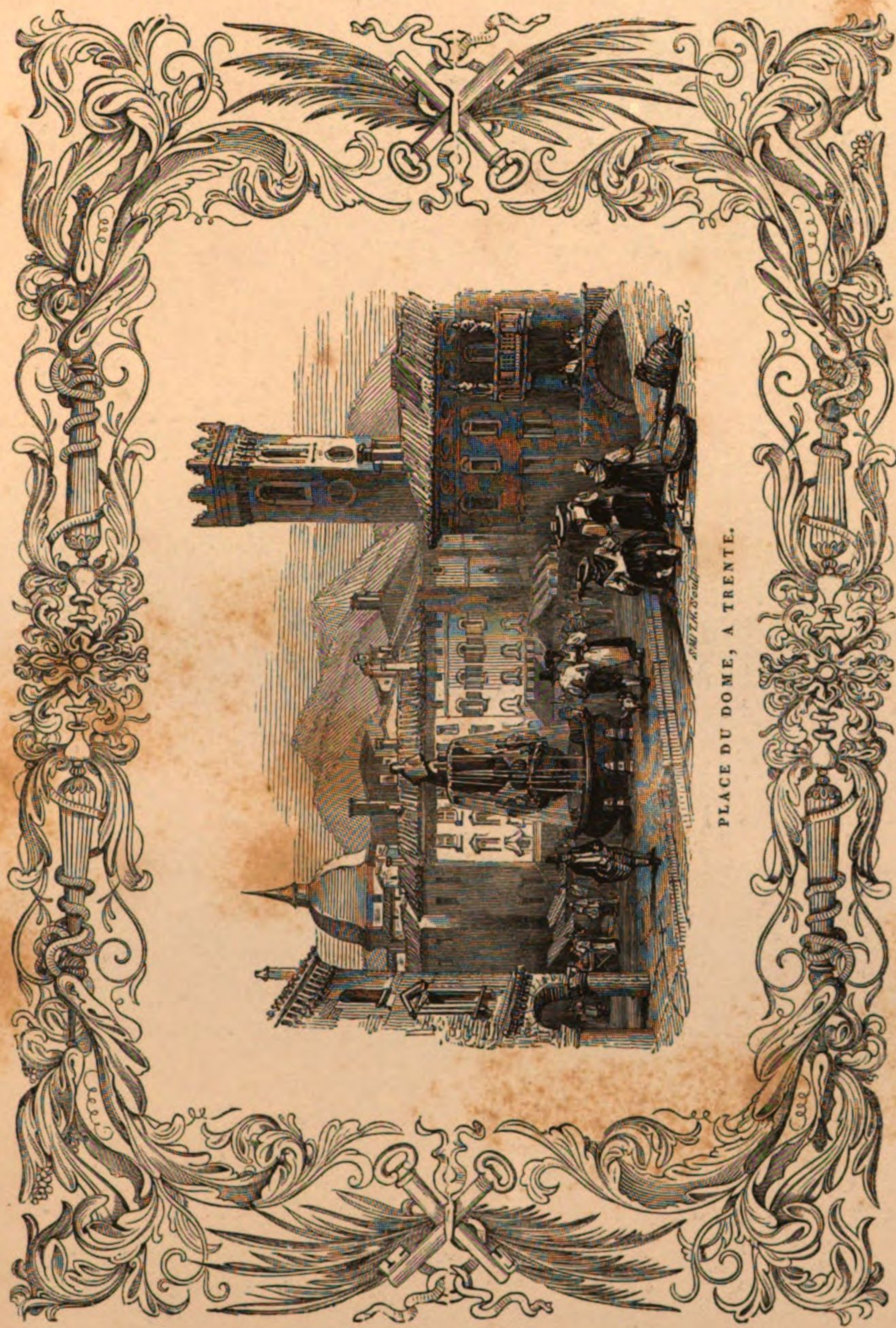
F. Mercey et Havell del.

F. J. Havell sc.

Porte St. Laurent.
Itente.

à Paris, chez Desenne, Libraire, Rue Hautefeuille, N^o 10.

Berthou Imp.



PLACE DU DOME, A TRENTE.



Vue générale de Trente.



LA GRANDE RUE A INSPRUCK.



LE CHATEAU ET LE PONT DE LAUDECH.



Mercey et Havell del.

Outhwaite sc.

Rue générale d'Innsbruck.

À Paris, chez Desenne, Libraire, Rue Hautefeuille, N° 10.



CHUTE DE LA SILL PRÈS D'INSPRUCK.



Mercey et Havell del.

Kernot sc.

Le Martinsberg.
Près d'Innsbruck.

À Paris, chez Desenne, Libraire, Rue Haute-Feuille, N° 10.

Berthiau Imp.



ed
ma

11/12/5

Mercey, Frédéric B. de

Tyrol, Trente, Innsbruck

Paris 1835

4 Austr. 88 m

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10000267-8